LES

MABINOGION

OWEIN [1] ET LUNET [2] ou la Dame de la Fontaine

L'empereur Arthur se trouvait à Kaer Llion (3)sur Wysc. Or un jour il était assis dans sa chambre en.

(1) Owen ab Uryen est un des trois *guyndeyrn* (rois bénis) de l'île (*Triades Mab.*, p. 300, 7). Son barde, Degynelw, est un des trois *gwaewrudd* ou *hommes à la lance rouge* (*Ibid.*, p. 306, 8 ; d'autres triades appellent ce barde Tristvardd (Skene, II, p. 458). Son cheval, Carnavlawc, est un des trois *anreithvarch* ou *chevaux de butin* (*Livre Noir*, Skene, II, p. 10, 2). Sa tombe est à Llan Morvael (*Ibid.*, p. 29, 25 ; cf. *ibid.*, p. 26, 6 ; 49, 29, 23). Suivant Taliesin, Owein aurait tué Ida Flamddwyn ou Ida Porte-brandon, qui paraît être le roi de Northumbrie, dont la chronique anglo-saxonne fixe la mort à l'année 560 (Petrie, *Mon. hist. brit.*, Taliesin, Skene, II, p. 199, XLIV). Son père, Uryen, est encore plus célèbre. C'est le héros favori de Taliesin (Skene, II, Taliesin, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXIX). Il était roi de Reged, district que l'on place le plus souvent dans le Nord ; mais on appelait aussi ainsi la région comprenant Gwyr, Cedweli, Carnwyllion, Cantrev Bychan et Is Cennen. (*Iolo mss.*, p. 120). D'après un passage de la généalogie de Nennius, Urbgen (= Uryen) avec ses alliés Riderch,

compagnie d'Owen, fils d'Uryen, de Kynon (1), fils de Klydno et de Kei, fils de Kynyr. Gwenhwy-

Guallauc et Morcant, aurait lutté contre Deodric, fils d'Ida, qui régna vers 597. Il aurait réussi à enfermer Deodric et ses fils dans l'île de Metcawt (Lindisfarne ?), mais il aurait péri par suite de la défection de Morcant qui était jaloux de lui (Petrie, *Mon. hist brit.*, p. 75). Suivant les *Triades*, son meurtrier serait Llovan Llawdivro (*Triades*, *Mab.*, p. 303, 28) Il aurait été tué, d'après Llywarch Hen, à Aberlleu (v. *Livre Rouge*, ap. Skene, II, p. 267, XII, Élégie sur Uryen). D'après les généalogies des saints, Uryen serait venu au sud du pays de Galles et aurait contribué, avec les enfants de Ceredic ab Cunedda, à expulser les Gaëls, et serait naturellement devenu un saint (*Iolo mss.*, p. 127). Uryen était fils de Kynvarch, dont une des grandes tribus des Bretons du nord portait le nom (Skene, II, p. 455). Le nom d'*Urbgen, Uryen*, se retrouve chez les Bretons armoricains (*Cart. de Redon*). Llywarch Hen célèbre souvent Uryen et Owein (Skene, II, p. 219, 220, 262, 267, 269, 270, 271, 272, 291, 292, 295). Le *Brut Gruffudd ab Arthur* (version galloise de *l'Historia* de Gaufrei) mentionne un endroit près de Winchester, portant le nom de *Maes Uryen* ou *champ* ou *plaine d'Uryen* (*Myv. arch.*, 509-1) Sur Uryen et le royaume de Reged, v. J. Loth, *Remarques aux vieux poèmes Gallois*, *Revue celt.*, XXI, 28.

(2 *de la page précédente*). *Lunet*. Les poètes font souvent mention d'elle (Gruffudd ab Maredudd, poète du XIV^e^ siècle, dans la *Myv. arch.*, p. 305, col. 1 ; cf. Davydd ab Gwilym, p. 45, et surtout p. 287). *Lunet* paraît dérivé de *llun*, image, effigie (cf. les noms *Lunen, Lun-monoc* dans le *Cart. de Redon*).

(3 *de la page précédente*). Chrétien met la cour à *Carduel en Gales*. Sur le sens de ces mots, v. J. Loth, *Revue celtique*, XIII, p. 499 ; sur l'infériorité du poète français dans tout le début de l'aventure de Kynon, voir *Introduction* p. 80 note 1.

(1) *Kynon* est un des trois chevaliers au sage conseil de la cour d'Arthur ; les deux autres sont Arawn, fils de Cynvarch et Llywarch Hen, fils d'Elidyr Lydanwen (*Myv. arch.*, p. 411, 116). C'est aussi un des trois amoureux de Bretagne : il aime Morvudd, fille d'Uryen de Reged (*Ibid.*, 410, 102 ; cf. p. 305. col. 2). Le Kynon légendaire était célèbre au milieu du XII^e^ siècle. Dans le poème en

var et ses suivantes cousaient près de la fenêtre. On disait qu'il y avait un portier à la cour d'Arthur, mais, en réalité, il n'y en avait point (1) : c'était Glewlwyt Gavaelvawr qui en remplissait les fonctions ; il recevait les hôtes et les gens venant de loin ; il leur rendait les premiers honneurs, leur faisait connaître les manières et les usages de

l'honneur du clan de Madawc ab Maredudd roi de Powys, mort en 1159 et composé de son vivant (*Livre Noir* de Carm. ap. Skene *F. a. B. of. Wales* II,p. 57-29), il est question du *fracas des batailles* de Kynon. Sa tombe est à Llanbadarn (*ibid.* 29-12). Cynddelw (*Myv. arch.*, 170-171) à peu près à la même époque, vante l'impétuosité de Cynon, qu'il fait fils de Kilvaaawyd, tandis que dans ce roman,il est fils de Klydno. Or Kynon,fils de Klydno, est un des principaux guerriers qui figurent dans le célèbre poème du Gododin, dont la rédaction que nous possédons peut être de la fin du IXe ou du Xe siècle. Il est du pays d'Aeron en Cardigan. C'est un des trois guerriers qui s'échappèrent de la bataille de Kattraeth. C'est le vengeur d'Arvon (F. a. B. II, p. 80-18 ; 68-21 ; 73-23 ; 74-8 ; 69-27 ; 83-5 ; 103-15. Il est mentionné dans le Gorchan Maelderw (*ibid.*, p. 106. 28) comme dans le Gododin et dans les mêmes termes (83. 5) ; or ce morceau date sûrement au plus tard du XIe siècle ; le scribe copiait un ms. en vieux-gallois. C'est bien donc le héros du Gododin devenu plus ou moins légendaire qui parait dans le roman. Le seul personnage historique un peu ancien du nom de Kynon, est un roi d'Anglesey, mort en 810. Il semble qu'il soit fait une allusion à ce personnage dans le *Gorchan Tutwlch* (F. a. B. II, p. 94-27). Pour la date du Gododin, v. Loth, *Remarques aux vieux poèmes Gallois*, *Rev. Celt.*, XXI, 28, 328.

(1) Lady Guest fait remarquer qu'à en juger par un passage de Rhys Brychan, poète de la fin du XVe siècle, l'absence de portier était une marque d'hospitalité. Un poète de la même époque constate qu'Owein ab Gruffudd ab Nicholas a dans sa maison tous les officiers moins le portier (*Llew. Glyn Cothi*, p. 139, v. 30).

la cour ; il indiquait à ceux qui avaient droit d'y entrer la salle et la chambre ; à ceux qui avaient droit au logement, leur hôtel. Au milieu de la chambre était assis l'empereur Arthur sur un siège de joncs verts (1) recouvert d'un manteau de *paile* jaune-rouge ; sous son coude, un coussin recouvert de *paile* rouge. « Hommes », dit Arthur, « si vous ne vous moquiez pas de moi, je dormirais volontiers en attendant mon repas. Pour vous, vous pouvez causer, prendre des pots d'hydromel et des tranches de viande de la main de Kei. » Et l'empereur s'endormit.

Kynon, fils de Klydno, reclama à Kei ce que l'empereur leur avait promis. « Je veux d'abord, » dit Kei, « le récit qui m'a été promis. » — « Homme, » dit Kynon, « ce que tu as de mieux à faire, c'est de réaliser la promesse d'Arthur, ensuite nous te dirons le meilleur récit que nous pouvons savoir. » Kei s'en alla à la cuisine et au cellier ; il en revint avec des cruchons d'hydromel, un gobelet d'or, et plein le poing de broches portant des tranches de viande. Ils prirent les tranches et se mirent à

(1) Les cochers des héros irlandais Ferdiaidh et Cuchulain leur préparent, pour se reposer, après une lutte épique, un lit de joncs verts (O'Curry, *On the manners* II, p. 304). Dans les romans français de la *Table Ronde*, il est souvent question de la *jonchée* : ce sont des joncs, ou des fleurs ou des herbes odoriférantes recouvrant le sol. Les salles n'étaient pas pavées (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, III, p. 320). La même habitude a existé, d'après lady Guest, en Angleterre et en Galles, au moyen âge. Elle en cite un exemple tiré d'un récit du XIV^e^ siècle.

boire l'hydromel. « Maintenant », dit Kei, « c'est à vous de me payer (1) mon récit. » — « Kynon, » dit Owein, « paie son récit à Kei. » — « En vérité », dit Kynon, « tu es plus vieux que moi, meilleur conteur, et tu as vu plus de choses extraordinaires : paye son récit à Kei. » — « Commence, toi, par ce que tu sais de plus remarquable. » — « Je commence », dit Kynon.

J'étais fils unique de père et de mère ; j'étais fougueux, d'une grande présomption ; je ne croyais pas qu'il y eût au monde personne capable de me surpasser en n'importe quelle prouesse. Après être venu à bout de toutes celles que présentait mon pays, je fis mes préparatifs et me mis en marche vers les extrémités du monde et les déserts ; à la fin je tombai sur un vallon le plus beau du monde, couvert d'arbres d'égale taille (2), traversé dans toute sa longueur par une rivière aux eaux rapides. Un chemin longeait la rivière ; je le suivis jusqu'au milieu du jour et je continuai de l'autre côté de la rivière jusqu'à nones. J'arrivai à une vaste plaine, à l'extrémité de laquelle était un château fort étincelant, baigné par les flots. Je me dirigeai vers le château : alors se présentèrent à ma vue deux jeunes gens aux cheveux blonds frisés

(1) V. les *notes critiques* sur cette expression.

(2) Ce trait se retrouve dans d'autres descriptions ; lady Guest en cite un exemple tiré d'un récit de Gruffydd ab Adda, tué en 1370 à Dolgellau. Chrétien envoit son héros en Brocéliande qui se trouverait être ainsi en Galles.

portant chacun un diadème d'or ; leur robe était de *paile* jaune ; des fermoirs d'or serraient leurs cous-de-pied ; ils avaient à la main un arc d'ivoire ; les cordes en étaient de nerfs de cerf ; leurs flèches dont les hampes étaient d'os de cétacés (1) avaient des barbes de plumes de paon (2) ; la tête des hampes était en or ; la lame de leurs couteaux était aussi en or et le manche d'os de cétacé (voir *notes critiques*). Ils étaient en train de lancer leurs couteaux. A peu de distance d'eux, j'aperçus un homme aux cheveux blonds frisés, dans toute sa force, la barbe fraîchement rasée. Il était vêtu d'une robe et d'un manteau de *paile* jaune ; un liséré de fil d'or bordait le manteau. Il avait aux pieds deux hauts souliers de *cordwal* bigarré, fermés chacun par un bouton d'or. Aussitôt que je l'aperçus, je m'approchai de lui dans l'intention de le saluer, mais c'était un homme si courtois que son salut précéda le mien. Il alla avec moi au château.

Il n'y avait d'autres habitants que ceux qui se trouvaient dans la salle. Là se tenaient vingt-qua-

(1) Il s'agit non de la baleine, mais probablement de la licorne de mer, du narval. Nous voyons, en effet, que ces os de cétacés sont donnés comme *blancs* dans plusieurs poèmes anglais du moyen âge (v. lady Guest, *Mab*, I, p. 105).

(2) C'était un ornement recherché pour les flèches, comme le montre le prologue aux *Canterbury Tales* de Chaucer (ligne 104, 8, d'après lady Guest). L'habileté des Gallois à tirer de l'arc était célèbre au moyen âge. Les trois armes de guerre légales du Gallois sont l'épée avec le poignard, la lance avec le bouclier, l'arc et les flèches ; leur valeur est fixée par la loi (*Ancient laws*, II, p. 585, 9).

tre pucelles en train de coudre de la soie auprès de la fenêtre, et je te dirai, Kei, que je ne crois pas me tromper en affirmant que la plus laide d'entre elles était plus belle que la jeune fille la plus belle que tu aies jamais vue dans l'île de Bretagne ; la moins belle était plus charmante que Gwenhwyvar, femme d'Arthur, quand elle est la plus belle, le jour de Noël ou le jour de Pâques, pour la messe. Elles se levèrent à mon arrivée. Six d'entre elles s'emparèrent de mon cheval et me désarmèrent (1) ; six autres prirent mes armes et les lavèrent dans un bassin au point qu'on ne pouvait rien voir de plus blanc. Un troisième groupe de six mit les nappes sur les tables et prépara le repas. Le quatrième groupe de six me débarrassa de mes habits de voyage et m'en donna d'autres : chemise, chausses de *bliant* (2), robe, surcot et manteau de *paile* jaune ; il y avait au manteau une large bande d'*orfrois* (galon). Ils étendirent sous nous et autour de nous de nombreux coussins recouverts de fine toile rouge. Nous nous assîmes. Les six qui s'étaient emparées de mon cheval le débarrassèrent de tout son équipe-

(1) « Les jeunes demoiselles prévenaient de civilité les chevaliers qui arrivoient dans les châteaux ; suivant nos romanciers, elles les désarmoient au retour des tournois et des expéditions de guerre, leur donnoient de nouveaux habits et les servoient à table ». (*Sainte-Palaye*, I, 10, d'après lady Guest).

(2) Vieil anglais *blihant*, *blehand* ; v. français *bliaut*, *blialt*. *Bliant*, en Angleterre, *bliaut*, en France, désignait une tunique ou un vêtement de dessus, ou un riche tissu destiné à cet usage.

ment d'une façon irréprochable, aussi bien que les meilleurs écuyers de l'île de Bretagne. On nous apporta aussitôt des aiguières d'argent pour nous laver et des serviettes de fine toile, les unes vertes, les autres blanches.

Quand nous fûmes lavés, l'homme dont j'ai parlé se mit à table ; je m'assis à côté de lui et toutes les pucelles à ma suite au-dessous de moi, à l'exception de celles qui faisaient le service. La table était d'argent, et les linges de table, de toile fine ; quant aux vases qui servaient à table, pas un qui ne fût d'or, d'argent ou de corne de bœuf sauvage. On nous apporta notre nourriture. Tu peux m'en croire, Kei, il n'y avait pas de boisson ou de mets à moi connu qui ne fût représenté là, avec cette différence que mets et boisson étaient beaucoup mieux apprêtés que partout ailleurs.

Nous arrivâmes à la moitié du repas sans que l'homme ou les pucelles m'eussent dit un mot. Lorsqu'il sembla à mon hôte que j'étais plus disposé à causer qu'à manger, il me demanda qui j'étais (1). Je lui dis que j'étais heureux de trouver avec qui causer et que le seul défaut que je voyais dans sa cour, c'était qu'ils fussent si mauvais causeurs. « Seigneur », dit-il, « nous aurions causé avec toi déjà, sans la crainte de te troubler dans ton repas, nous allons le faire maintenant. » Je lui

1. Pen. 4. (L. Rh. 227) a en plus : *quel était le but de mon voyage*, ce qui paraît justifié par ce qui suit.

fis connaître qui j'étais et quel était le but de mon voyage : je voulais quelqu'un qui pût me vaincre, ou moi-même triompher de tous. » Il me regarda et sourit : « Si je ne croyais », dit-il, « qu'il dût t'en arriver trop de mal, je t'indiquerais ce que tu cherches. » J'en conçus grand chagrin et grande douleur. Il le reconnut à mon visage et me dit : « Puisque tu aimes mieux que je t'indique chose désavantageuse pour toi plutôt qu'avantageuse, je le ferai : couche ici cette nuit. Lève-toi demain de bonne heure, suis le chemin sur lequel tu te trouves tout le long de cette vallée là-bas jusqu'à ce que tu arrives au bois que tu as traversé. Un peu avant dans le bois, tu rencontreras un chemin bifurquant à droite ; suis-le jusqu'à une grande clairière unie ; au milieu s'élève un tertre sur le haut duquel tu verras un grand homme noir, aussi grand au moins que deux hommes de ce monde-ci ; il n'a qu'un pied et un seul œil au milieu du front ; à la main il porte une massue de fer, et je te réponds qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui n'y trouvassent leur faix. Ce n'est pas que ce soit un homme méchant, mais il est laid. C'est lui qui est le garde de la forêt, et tu verras mille animaux sauvages paissant autour de lui. Demande-lui la route qui conduit hors de la clairière. Il se montrera bourru à ton égard, mais il t'indiquera un chemin qui te permette de trouver ce que tu cherches. »

Je trouvai cette nuit longue. Le lendemain matin je me levai, m'habillai, montai à cheval et j'allai

devant moi le long de la vallée de la rivière jusqu'au bois, puis je suivis le chemin bifurquant que m'avait indiqué l'homme, jusqu'à la clairière. En y arrivant, il me sembla bien voir là au moins trois fois plus d'animaux sauvages que ne m'avait dit mon hôte. L'homme noir était assis au sommet du tertre ; mon hôte m'avait dit qu'il était grand : il était bien plus grand que cela. La massue de fer qui, d'après lui, aurait chargé deux hommes, je suis bien sûr, Kei, que quatre hommes de guerre y eussent trouvé leur faix : l'homme noir la tenait à la main. Je saluai l'homme noir qui ne me répondit que d'une façon bourrue. Je lui demandai quel pouvoir il avait sur ces animaux. « Je te le montrerai, petit homme », dit-il. Et de prendre son bâton et d'en décharger un bon coup sur un cerf. Celui-ci fit entendre un grand bramement, et aussitôt, à sa voix accoururent des animaux en aussi grand nombre que les étoiles dans l'air, au point que j'avais grand'peine à me tenir debout au milieu d'eux dans la clairière ; ajoutez qu'il y avait des serpents, des vipères, toute sorte d'animaux. Il jeta les yeux sur eux et leur ordonna d'aller paître. Ils baissèrent la tête et lui témoignèrent le même respect que des hommes soumis à leur seigneur. « Vois-tu, petit homme », me dit alors l'homme noir, « le pouvoir que j'ai sur ces animaux. »

Je lui demandai la route. Il se montra rude, mais il me demanda néanmoins où je voulais aller. Je lui dis qui j'étais et ce que je voulais. Il me rensei-

gna : « Prends le chemin au bout de la clairière et marche dans la direction de cette colline rocheuse là-haut. Arrivé au sommet, tu apercevras une plaine, une sorte de grande vallée arrosée. Au milieu tu verras un grand arbre ; l'extrémité de ses branches est plus verte que le plus vert des sapins ; sous l'arbre est une fontaine (1) et sur le bord de la fontaine une dalle de marbre, et sur la dalle un *bassin* d'argent attaché à une chaîne d'argent de façon qu'on ne puisse les séparer (2). Prends le bassin et jettes-en plein d'eau sur la dalle. Aussitôt tu

(1) D'après Wace, la fontaine de Barenton en Brecheliant (Brecilien) en Armorique, forêt située en partie dans l'ancien évêché de Saint-Malo, avait à peu près les mêmes privilèges (*Roman de Rou*, éd. Pluquet, II, 143, 4, d'après lady Guest). Guillaume le Breton rapporte au sujet de cette fontaine la même tradition (*Guillelmus Brito, Philipp.*, VI, 415). Barenton ou Belenton était dans la seigneurie de Gaël, d'après les Ordonnances manuscrites du comte de Laval, connues sous le titre d'*Usements et coustumes de la forest de Brecilien*. M. de la Villemarqué en cite un extrait qui prouve qu'au xv^e^ siècle la tradition n'était pas encore éteinte (*Les Romans de la Table Ronde*, p. 234). Huon de Méry, trouvère du xiii^e^ siècle, fit le pèlerinage de Brecéliande et, plus heureux que Wace, trouva non seulement la fontaine, mais le bassin et renouvela avec plein succès l'expérience de Kynon et d'Owein (*Tournoiement Antecrist*, Bibl. roy., n° 541. S. F. fol. 72. col. 2, v. 5, d'après lady Guest, *Mab.*, I, 223). Dans le *Chevalier au Lion*, de Chrétien de Troyes, l'aventure se passe aussi dans la forêt de Brocéliande (*Hist. litt. de la France*, XV, p. 235).

(2) Une fontaine enchantée avec une coupe existe aussi dans le *Mabinogi* de Manawyddan (v. tome I, p. 160). Dans Chrétien, le *bacin* d'or est suspendu à l'arbre par une chaîne qui va jusqu'à la fontaine, à côté est une petite chapelle (Ed. Förster, p. 15-17).

entendras un si grand coup de tonnerre qu'il te semblera que la terre et le ciel tremblent ; au bruit succédera une ondée très froide ; c'est à peine si tu pourras la supporter la vie sauve ; ce sera une ondée de grêle. Après l'ondée, il fera beau. Il n'y a pas sur l'arbre une feuille que l'ondée n'aura enlevée ; après l'ondée viendra une volée d'oiseaux qui descendront sur l'arbre ; jamais tu n'as entendu dans ton pays une musique comparable à leur chant (v. page 13). Au moment où tu y prendras le plus de plaisir, tu entendras venir vers toi le long de la vallée gémissements et plaintes, et aussitôt t'apparaîtra un chevalier monté sur un cheval tout noir, vêtu de *paile* tout noir, la lance ornée d'un gonfanon (1) de toile fine tout noir. Il t'attaquera le plus vite possible. Si tu fuis devant lui, il t'atteindra ; si tu l'attends, de cavalier que tu es, il te laissera piéton. Si cette fois tu ne trouves pas souffrance, il est inutile que tu en cherches tant que tu seras en vie. »

Je suivis le chemin jusqu'au sommet du tertre, d'où j'aperçus ce que m'avait annoncé l'homme noir ; j'allai à l'arbre et dessous je vis la fontaine, avec la dalle de marbre et le bassin d'argent attaché à la chaîne. Je pris le bassin et je le remplis

(1) *Gonfanon*, étendard ou enseigne quadrangulaire terminé en pointe, enroulé quand on ne combattait pas, flottant en cas de combat. Il s'attachait à la hampe de la lance. Les simples chevaliers portaient le *pennon*, flamme triangulaire au bout de la lance (Viollet-le-Duc, *Diction. rais. du mob.*, V).

d'eau que je jetai sur la dalle. Voilà aussitôt le tonnerre et beaucoup plus fort que ne m'avait dit l'homme noir, et après le bruit, l'ondée : j'étais bien convaincu, Kei, que ni homme, ni animal, surpris dehors par l'ondée, n'en échapperait la vie sauve. Pas un grêlon n'était arrêté par la peau ni par la chair : il pénétrait jusqu'à l'os. Je tourne la croupe de mon cheval contre l'ondée, je place le *soc* de mon bouclier sur la tête de mon cheval et sur sa crinière, la housse sur ma tête, et je supporte ainsi l'ondée. Je jette les yeux sur l'arbre : il n'y avait plus une feuille. Alors le temps devient serein ; aussitôt les oiseaux descendent sur l'arbre et se mettent à chanter ; et je suis sûr, Kei, de n'avoir jamais entendu, ni avant, ni après, de musique comparable à celle-là (1). Au moment où je

(1) Le passage correspondant dans Chrétien est d'un grand intérêt (éd. Förster, vers 460 et suiv.).

« Vi sor le pin tant amassez
Oisiaus (s'est qui croire m'an vueille).
Que n'i paroit branche ne fueille.
Que toz ne fut coverz d'oisiaus
S'an estoit li arbres plus biaus;
Et trestuit li oisel chantoient
Si que trestuit s'antracordoient,
Mes divers chanz chantoit chascuns ;
Qu'onques ce que chantoit li uns
A l'autre chanter n'i oï. »

E. Philipot m'a fait remarquer la frappante ressemblance de ce passage avec ce que dit Giraldus Cambrensis du chant chez les Gallois. (*Cambriæ Descr.* c. 12) : *in musico modulamine non uniformiter ut alibi, sed multipliciter multisque modis et modulis*

prenais le plus de plaisir à les entendre, voilà les plaintes venant vers moi le long de la vallée, et une voix me dit : « Chevalier, que me voulais-tu ? Quel mal t'ai-je fait pour que tu me fisses à moi et à mes sujets ce que tu m'as fait aujourd'hui ? Ne sais-tu pas que l'ondée n'a laissé en vie ni créature humaine, ni bête qu'elle ait surprise dehors? » Aussitôt se présente le chevalier sur un cheval tout noir, vêtu de *paile* tout noir, avec un gonfanon de toile fine tout noir. Nous nous attaquons. Le choc fut rude, mais je fus bientôt culbuté. Le chevalier passa le fût de sa lance à travers les rênes de mon cheval, et s'en alla avec les deux chevaux en me laissant là. Il ne me fit même pas l'honneur de me faire prisonnier ; il ne me dépouilla pas non plus.

Je revins par le chemin que j'avais déjà suivi. Je trouvai l'homme noir à la clairière, et je t'avoue, Kei, que c'est merveille que je ne sois pas fondu de honte, en entendant les moqueries de l'homme noir. J'arrivai cette nuit au château où j'avais passé la nuit précédente. On s'y montra encore plus courtois que la nuit d'avant, on me fit faire bonne

cantilenas emittunt adeo ut in turba canentium, sicut huic genti mos est, quot videas capita, tot audias carmina discriminaque vocum, varia in unam denique sub B mollis dulcedine blanda consonantiam et organicam convenientia melodiam. Comme je l'ai fait remarquer (*Revue Celt.*, XIII, p. 498), ce passage n'a pu être inspiré que par l'étonnement causé à un étranger par le chant en chœur à plusieurs parties chez les Gallois.

chère, et je pus causer à mon gré avec les hommes et les femmes. Personne ne fit la moindre allusion à mon expédition à la fontaine. Je n'en soufflai mot non plus à personne. J'y passai la nuit. En me levant, le lendemain matin, je trouvai un palefroi brun foncé, à la crinière toute rouge, aussi rouge que la pourpre (1), complètement équipé. Après avoir revêtu mon armure, je leur laissai ma bénédiction et je revins à ma cour. Le cheval, je l'ai toujours ; il est à l'étable là-bas, et par Dieu et moi, Kei, je ne le donnerais pas encore pour le meilleur palefroi de l'île de Bretagne. Dieu sait que personne n'a jamais avoué pour son compte une aventure moins heureuse que celle-là. Et cependant, ce qui me semble le plus extraordinaire, c'est que je n'ai jamais ouï parler de personne ni avant ni après qui sût la moindre chose au sujet de cette aventure, en dehors de ce que je viens de raconter ; et aussi que l'objet de cette aventure se trouve dans les États de l'empereur Arthur sans que personne arrive dessus. — « Hommes, » dit Owein, « ne serait-il pas bien de chercher à tomber sur cet endroit-là ? » — « Par la main de mon ami, » dit Kei, « ce n'est pas la première fois que ta langue propose ce que ton bras ne ferait pas. » — « En vérité, » s'écria Gwenhwyvar, « mieux vau-

1. D'après Richards, *Welsh dict.*, le *cenn* est une sorte de mousse en usage pour colorer en rouge. Je traduis par *pourpre* d'après les gloses d'Oxford : *O ceen* gl. *murice*.

drait te voir pendre, Kei, que tenir des propos aussi outrageants envers un homme comme Owein. » — « Par la main de mon ami, » répondit-il, « princesse, tu n'en as pas plus dit à la louange d'Owein que je ne l'ai fait moi-même. » A ce moment Arthur s'éveilla et demanda s'il avait dormi quelque temps. — « Pas mal de temps, seigneur », dit Owein. — « Est-il temps de se mettre à table ? » — « Il est temps, seigneur », dit Owein. Le cor donna le signal d'aller se laver (1), et l'empereur, avec toute sa maison, se mit à table. Le repas terminé, Owein disparut. Il alla à son logis et prépara son cheval et ses armes.

Le lendemain, dès qu'il voit le jour poindre, il revêt son armure, monte à cheval, et marche devant lui au bout du monde et vers les déserts des montagnes. A la fin, il tombe sur le vallon boisé que lui avait indiqué Kynon, de façon à ne pouvoir douter que ce ne soit lui. Il chemine par le vallon en suivant la rivière, puis il passe de l'autre côté et marche jusqu'à la plaine ; il suit la plaine jusqu'en vue du château. Il se dirige vers le château, voit les jeunes gens en train de lancer leurs couteaux à l'endroit où les avait vus Kynon, et l'homme blond, le maître du château, debout à côté d'eux. Au moment où Owein va pour le saluer, l'homme blond lui adresse son salut et le précède au château. Il aperçoit une chambre, et en entrant

1. C'est ce que nos romans français expriment par *corner l'eau*.

dans la chambre, des pucelles en train de coudre de la *paile* jaune, assises dans des chaires dorées. Owein les trouva beaucoup plus belles et plus gracieuses encore que ne l'avait dit Kynon. Elles se levèrent pour servir Owein comme elles l'avaient fait pour Kynon. La chère parut encore meilleure à Owein qu'à Kynon. Au milieu du repas, l'homme blond demanda à Owein quel voyage il faisait. Owein ne lui cacha rien : Je voudrais, » dit-il, me rencontrer avec le chevalier qui garde la fontaine. » L'homme blond sourit ; malgré l'embarras qu'il éprouvait à donner à Owein des indications à ce sujet comme auparavant à Kynon, il le renseigna cependant complètement. Ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Owein trouva son cheval tenu prêt par les pucelles. Il chemina jusqu'à la clairière de l'homme noir, qui lui parut encore plus grand qu'à Kynon. Il lui demanda la route. L'homme noir la lui indiqua. Comme Kynon, Owein suivit la route jusqu'à l'arbre vert. Il aperçut la fontaine et au bord la dalle avec le bassin. Owein prit le bassin, et en jeta plein d'eau sur la dalle. Aussitôt voilà un coup de tonnerre, puis après le tonnerre, l'ondée, et les deux bien plus forts que ne l'avait dit Kynon. Après l'ondée, le ciel s'éclaircit. Lorsque Owein leva les yeux vers l'arbre, il n'y avait plus une feuille. A ce moment les oiseaux descendirent sur l'arbre et se mirent à chanter. Au moment où il prenait le plus de plaisir à leur chant,

il vit un chevalier venir le long de la vallée. Owein alla à sa rencontre et ils se battirent rudement. Ils brisèrent leurs deux lances, tirèrent leurs épées et s'escrimèrent. Owein bientôt donna au chevalier un tel coup qu'il traversa le heaume, la cervelière et la ventaille (1) et atteignit à travers la peau, la chair et les os jusqu'à la cervelle. Le chevalier noir sentit qu'il était mortellement blessé, tourna bride et s'enfuit. Owein le poursuivit et, s'il ne pouvait le frapper de son épée, il le serrait de près. Un grand château brillant apparut. Ils arrivèrent à l'entrée. On laissa pénétrer le chevalier noir, mais on fit retomber sur Owein la herse. La herse atteignit l'extrémité de la selle derrière lui, coupa le cheval en deux, enleva les molettes des éperons du talon d'Owein et ne s'arrêta qu'au sol. Les molettes des éperons et un tronçon du cheval restèrent dehors, et Owein, avec l'autre tronçon, entre les

(1) Voir *notes critiques*. La cervelière ou coiffe était une coiffure de mailles ou de plaques de fer enveloppant la partie supérieure du crâne. Ou elle était sous-jacente au camail, partie du vêtement de l'homme de guerre qui couvrait la tête et les épaules, et alors elle était de toile ou de peau, et n'était qu'un serre-tête (*pennffestin*), ou elle faisait partie du camail, et, dans ce cas, était faite de maillons ; ou encore elle était posée par-dessus ; alors elle était de fer battu (Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, V). La ventaille était une petite pièce dépendant du haubert, et que l'on attachait à la coiffe pour protéger le visage. Elle ne remontait pas jusqu'aux yeux. Elle fut remplacée par la visière qui dépendait du casque (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV).

deux portes. La porte intérieure fut fermée, de sorte qu'Owein ne pouvait s'échapper.

Il était dans le plus grand embarras, lorsqu'il aperçut, à travers la jointure de la porte une rue en face de lui, avec une rangée de maisons des deux côtés, et une jeune fille aux cheveux blonds frisés, la tête ornée d'un bandeau d'or, vêtue de *paile* jaune, les pieds chaussés de deux brodequins de *cordwal* tacheté, se dirigeant vers l'entrée. Elle demanda qu'on ouvrît : « En vérité », dit Owein, « dame, il n'est pas plus possible de t'ouvrir d'ici que tu ne peux toi-même de là me délivrer ». — « C'est vraiment grande pitié, » dit la pucelle, « qu'on ne puisse te délivrer. Ce serait le devoir d'une femme de te rendre service. Je n'ai jamais vu assurément jeune homme meilleur que toi pour une femme (1). Si tu avais une amie, tu serais bien le meilleur des amis pour elle ; si tu avais une maîtresse, il n'y aurait pas meilleur amant que toi ; aussi ferai-je tout ce que je pourrai pour te tirer d'affaire. Tiens cet anneau et mets-le à ton doigt. Tourne le chaton à l'intérieur de ta main et ferme la main dessus. Tant que tu le cacheras, il te cachera toi-même (2).

(1) L'empressement de Lunet à obliger Owein, et ce compliment qu'elle lui adresse sont justifiés dans le *Chevalier au Lion*, de Chrestien de Troyes. Envoyée par sa dame à la cour d'Arthur, elle n'avait trouvé d'appui qu'auprès d'Owein. Elle l'a reconnu et veut lui témoigner sa reconnaissance en le tirant du mauvais pas où il se trouve.

(2) Il est question, dans des récits de tous pays, d'anneaux de ce genre. L'anneau de Gygès est un des plus fameux. Celui-ci est

Lorsqu'ils seront revenus à eux, ils accourront ici de nouveau pour te livrer au supplice à cause du chevalier. Ils seront fort irrités quand ils ne te trouveront pas. Moi je serai sur le montoir de pierre (1) là-bas à t'attendre. Tu me verras sans que je te voie. Accours et mets ta main sur mon épaule; je saurai ainsi que tu es là. Suis-moi alors où j'irai. » Sur ce, elle quitta Owein.

Il fit tout ce que la pucelle lui avait commandé. Les hommes de la cour vinrent en effet chercher Owein pour le mettre à mort, mais ils ne trouvèrent que la moitié du cheval, ce qui les mit en grande fureur. Owein s'échappa du milieu d'eux, alla à la pucelle et lui mit la main sur l'épaule. Elle se mit en marche suivie par Owein et ils arrivèrent à la porte d'une chambre grande et belle. Elle ouvrit, ils entrèrent et fermèrent la porte. Owein

compté, dans un texte gallois que je cite d'après lady Guest, parmi les treize raretés de l'île, gardées primitivement à Caerlleon sur Wysc. Ces curiosités avaient été emportées par Myrddin, fils de Morvran, dans la maisou de verre à Enlli ou Bardsey Island. D'autres en font la propriété de Taliesin. « La pierre de l'anneau d'Eluned qui tira Owein ab Urien d'entre la herse et le mur; quiconque la cachait était caché par elle. »

(1) Lady Guest, d'après Ellis (note 8, Way's Fabliaux), fait remarquer que ces montoirs étaient placés sur les routes, dans les forêts, et aussi en grand nombre dans les villes. Il y en avait beaucoup à Paris, où ils servaient aux magistrats à monter sur leurs mules pour se rendre aux cours de justice. Sur ces montoirs ou sur les arbres à côté, les chevaliers plaçaient leurs boucliers comme signe de défi pour tout venant.

promena ses regards sur tout l'appartement : il n'y avait pas un clou qui ne fût peint de riche couleur, pas un panneau qui ne fût décoré de diverses figures dorées (1). La pucelle alluma un feu de charbon, prit un bassin d'argent avec de l'eau, et, une serviette de fine toile blanche sur l'épaule, elle offrit l'eau à Owein pour qu'il se lavât. Ensuite, elle plaça devant lui une table d'argent doré, couverte d'une nappe de fine toile jaune et lui apporta à souper. Il n'y avait pas de mets connu d'Owein dont il ne vît là abondance, avec cette différence que les mets qu'il voyait étaient beaucoup mieux préparés qu'ailleurs. Nulle part il n'avait vu offrir autant de mets ou de boissons excellentes que là. Pas un vase de service qui ne fût d'or ou d'argent. Owein mangea et but jusqu'à une heure avancée du temps de nones. A ce moment, ils entendirent de grands cris dans le château. Owein demanda à la pucelle quels étaient ces cris : « On donne l'extrême onction au maître du château, » dit-elle. Owein alla se coucher. Il eût été digne d'Arthur, tellement il était bon, le lit que lui fit la pucelle, de tissus d'écarlate, de *paile*, de *cendal* (2) et de toile fine.

Vers minuit, ils entendirent des cris perçants.

(1) L'usage de peindre les panneaux des appartements était assurément répandu au moyen âge. Lady Guest cite à l'appui plusieurs passages de Chaucer, notamment du Knightes Tale, 1977.

(2) Le *cendal* est une espèce de soie, probablement une sorte de taffetas, en usage dès le xr[e] siècle (Quicherat, *Le costume*, p. 153).

« Que signifient ces cris maintenant ? » dit Owein, — « Le seigneur, maître du château, vient de mourir, » répondit la pucelle. Un peu après le jour retentirent des cris et des lamentations d'une violence inexprimable. Owein demanda à la jeune fille ce que signifiaient ces cris. « On porte, » dit-elle, « le corps du seigneur, maître du château, au cimetière. » Owein se leva, s'habilla, ouvrit la fenêtre. et regarda du côté du château. Il ne vit ni commencement ni fin aux troupes qui remplissait les rues, toutes complètement armées ; il y avait aussi beaucoup de femmes à pied et à cheval, et tous les gens d'église de la cité étaient là chantant. Il semblait à Owein que le ciel résonnait sous la violence des cris, du son des trompettes, et des chants des hommes d'église. Au milieu de la foule était la bière, recouverte d'un drap de toile blanche, portée par des hommes dont le moindre était un baron puissant (1). Owein n'avait jamais vu assurément une

(1) Il y a dans l'Yvain de Chrestien (éd. Förster, p. 47-48) un trait saisissant qui manque dans notre récit. La foule s'assemble dans la salle autour de la bière : le sang jaillit des plaies du mort, *clair et vermeil*, ce qui prouvait, d'après l'auteur, que le meurtrier était présent. Cette croyance ce manifeste encore dans le poème néerlandais de *Morien* intercalé dans le Lancelot Hollandais publié par Jonckbloet. Morien arrive au château du père du chevalier qu'il vient de tuer. Le cadavre est dans la salle : dès qu'il paraît, le sang coule des plaies et annonce sa présence. Comme l'a fait remarquer Gaston Paris qui a fait ce rapprochement (*Histoire littéraire de la France*, XXX, p 249), c'était une croyance fort répandue en France et ailleurs au moyen âge. Il est à noter

suite aussi brillante que celle-là avec ses habits de *paile*, de soie et de *cendal*.

Après cette troupe venait une femme aux cheveux blonds, flottant sur les deux épaules, souillés à leur extrémité de sang provenant de meurtrissures, vêtue d'habits de *paile* jaune en lambeaux, les pieds chaussés de brodequins de *cordwal* bigarré. C'était merveille que le bout de ses doigts ne fût écorché, tant elle frappait avec violence ses deux mains l'une contre l'autre. Il était impossible de voir une aussi belle femme, Owein en était bien persuadé, si elle avait eu son aspect habituel. Ses cris dominaient ceux des gens et le son des trompettes de la troupe. En la voyant Owein s'enflamma de son amour au point qu'il en était entièrement pénétré. Il demanda à la pucelle qui elle était. « On peut en vérité te dire, » répondit-elle, « que c'est la plus belle des femmes, la plus généreuse, la plus sage et la plus noble ; c'est ma dame ; on l'appelle la Dame de la Fontaine, c'est la femme de l'homme

qu'elle ne se manifeste dans les romans Arthuriens que dans l'Yvain de Chrestien et le Morien néerlandais. Parmi les trois choses qui excitent à la vengeance, dit une triade galloise (Vaughan, *Welsh Proverbs*, London 1889, n° 2523-2524), l'une est la *vue de la bière* d'un parent (sur la bibliographie de la croyance au sang dénonciateur, v. Piquet, *Étude sur Hartmann d'Aue*, p. 160 : dans les Nibelungen, c'est à cet indice que Kriemhild reconnaît le meurtrier de Siegfried (v. plus haut, I, p. 44, note 2). C'est surtout en Angleterre et en Écosse que la croyance à la cruentation du cadavre devant le meurtrier était répandue (v. Carew Hazlitt, *Dictionary of Faiths and Myth*, I, *Blood-Portents*).

que tu as tué hier. » — « Dieu sait, » dit Owein, « que c'est la femme que j'aime le plus. » — « Dieu sait qu'elle ne t'aime ni peu ni point. » La pucelle se leva et alluma un feu de charbon, remplit une marmite d'eau et la fit chauffer. Puis elle prit une serviette de toile blanche et la mit autour du cou d'Owein. Elle prit un gobelet d'os d'éléphant, un bassin d'argent, le remplit d'eau chaude et lava la tête d'Owein. Puis elle ouvrit un coffret de bois, en tira un rasoir au manche d'ivoire, dont la lame avait deux rainures dorées, le rasa et lui essuya la tête et le cou avec la serviette. Ensuite elle dressa la table devant Owein et lui apporta son souper. Owein n'en avait jamais eu de comparable à celui-là, ni d'un service plus irréprochable. Le repas terminé, la pucelle lui prépara son lit. « Viens ici te coucher, » dit-elle, « et j'irai faire la cour pour toi. »

Elle ferma la porte et s'en alla au château. Elle n'y trouva que tristesse et soucis. La comtesse était dans sa chambre, ne pouvant, dans sa tristesse, supporter la vue de personne. Lunet s'avança vers elle et la salua. Elle ne répondit pas. La pucelle se fâcha et lui dit : « Que t'est-il arrivé, que tu ne répondes à personne aujourd'hui ? » — « Lunet, » dit la comtesse, « quel honneur est le tien, que tu ne sois pas venue te rendre compte de ma douleur. C'est moi qui t'ai faite riche. C'était bien mal à toi de ne pas venir, oui, c'était bien mal. » — « En vérité, » dit Lunet, « je n'aurais jamais pensé que

tu eusses si peu de sens. Il vaudrait mieux pour toi chercher à réparer la perte de ce seigneur que de t'occuper d'une chose irréparable. » — « Par moi et Dieu, je ne pourrai jamais remplacer mon seigneur par un autre homme au monde. » — « Tu pourrais épouser qui le vaudrait bien et peut-être mieux. » — « Par moi et Dieu, s'il ne me répugnait de faire périr une personne que j'ai élevée, je te ferais mettre à mort, pour faire en ma présence des comparaisons aussi injustes. Je t'exilerai en tout cas. » — « Je suis heureuse que tu n'aies pas à cela d'autre motif que mon désir de t'indiquer ton bien, lorsque tu ne le voyais pas toi-même. Honte à la première d'entre nous qui enverra vers l'autre, moi pour solliciter une invitation, toi pour la faire. » Et Lunet sortit. La dame se leva et alla jusqu'à la porte de la chambre à la suite de Lunet ; là elle toussa fortement. Lunet se retourna. La comtesse lui fit signe et elle revint auprès d'elle. « Par moi et Dieu, dit la dame, tu as mauvais caractère, mais puisque c'est mon intérêt que tu veux m'enseigner, dis-moi comment cela se pourrait. » — « Voici, » dit-elle. « Tu sais qu'on ne peut maintenir ta domination que par vaillance et armes. Cherche donc au plus tôt quelqu'un qui la conserve. » — « Comment puis-je le faire ? » — « Voici : si tu ne peux conserver la fontaine, tu ne peux conserver tes États ; il ne peut y avoir d'autre homme à défendre la fontaine que quelqu'un de la cour d'Arthur. J'irai donc à la cour,

et honte à moi si je n'en reviens avec un guerrier qui gardera la fontaine aussi bien ou mieux que celui qui l'a fait avant. » — « C'est difficile ; enfin, essaie ce que tu dis. »

Lunet partit comme si elle allait à la cour d'Arthur, mais elle se rendit à sa chambre auprès d'Owein. Elle y resta avec lui jusqu'au moment où il eût été temps pour elle d'être de retour de la cour d'Arthur. Alors elle s'habilla et se rendit auprès de la comtesse, qui la reçut avec joie : « Tu apportes des nouvelles de la cour d'Arthur ? » dit-elle. — « Les meilleures du monde, princesse ; j'ai trouvé ce que je suis allée chercher. Et quand veux-tu que je te présente le seigneur qui est venu avec moi ? » — « Viens avec lui demain vers midi pour me voir. Je ferai débarrasser la maison en vue d'un entretien particulier. » Lunet rentra.

Le lendemain, à midi, Owein revêtit une robe, un surcot et un manteau de *paile* jaune, rehaussé d'un large *orfrei* de fil d'or ; ses pieds étaient chaussés de brodequins de *cordwal* bigarré, fermés par une figure de lion en or. Ils se rendirent à la chambre de la dame qui les accueillit d'aimable façon. Elle considéra Owein avec attention : « Lunet », dit-elle, « ce seigneur n'a pas l'air de quelqu'un qui a voyagé ». — « Quel mal y a-t-il à cela, princesse, » dit Lunet ? — « Par Dieu et moi, ce n'est pas un autre que lui qui a fait sortir l'âme du corps de mon seigneur. » — « Tant mieux pour toi, princesse ; s'il n'avait pas été plus fort que lui,

il ne lui eût pas enlevé l'âme du corps ; on n'y peut plus rien, c'est une chose faite. » — « Retournez chez vous, » dit la dame, « et je prendrai conseil. » Elle fit convoquer tous ses vassaux pour le lendemain et leur signifia que le comté était vacant, en faisant remarquer qu'on ne pouvait le maintenir que par chevalerie, armes et vaillance. « Je vous donne à choisir : ou l'un de vous me prendra, ou vous me permettrez de choisir un mari d'ailleurs qui puisse défendre l'État. » Ils décidèrent de lui permettre de choisir un mari en dehors du pays. Alors elle appela les évêques et les archevêques à la cour pour célébrer son mariage avec Owein (1). Les hommes du comté prêtèrent hommage à Owein. Owein garda la fontaine avec lance et épée, voici comme : tout chevalier qui y venait, il le renversait et le vendait pour toute sa valeur. Le produit, il le partageait entre ses barons et ses chevaliers ;

(1) C'est là un trait qui n'est pas gallois. Les lois galloises ne font jamais mention de la bénédiction religieuse pour le mariage. D'ailleurs, comme le fait remarquer le savant jurisconsulte allemand Ferd. Walter, d'après le droit canonique, même au moyen âge, la bénédiction n'était pas nécessaire à la validité du mariage. C'est dans les lois concernant le mariage que le droit gallois a le plus échappé à l'influence romaine et à l'influence de l'Église (Ferd. Walter, *Das alte Wales*, p. 409). Quant au mariage de la Dame de la Fontaine avec le meurtrier de son mari, comme le fait remarquer lady Guest, il n'a rien de bien extraordinaire à cette époque. C'était, d'après Sainte-Palaye, un moyen très facile et fort ordinaire de faire fortune pour un chevalier que d'épouser une dame dans cette situation (I, 267, 326).

aussi n'y avait-il personne au monde plus aimé de ses sujets que lui. Il fut ainsi pendant trois années.

Un jour que Gwalchmei se promenait avec l'empereur Arthur, il jeta les yeux sur lui et le vit triste et soucieux, Gwalchmei fut très peiné de le voir dans cet état, et lui demanda : « Seigneur, que t'est-il ârrivé ? » — « Par moi et Dieu, Gwalchmei, j'ai regret après Owein qui a disparu d'auprès de moi depuis trois longues années ; si je suis encore une quatrième sans le voir, mon âme ne restera pas dans mon corps. Je suis bien sûr que c'est à la suite du récit de Kynon, fils de Klydno, qu'il a disparu du milieu de nous. » — « Il n'est pas nécessaire, » dit Gwalchmei, « que tu rassembles les troupes de tes États pour cela ; avec tes gens seulement, tu peux venger Owein s'il est tué, le délivrer s'il est prisonnier, et l'emmener avec toi s'il est en vie. » On s'ârrêta à ce qu'avait dit Gwalchmei. Arthur et les hommes de sa maison firent leurs préparatifs pour aller à la recherche d'Owein. Ils étaient au nombre de trois mille sans compter les subordonnés. Kynon, fils de Klydno, leur servait de guide. Ils arrivèrent au château fort où avait été Kynon : les jeunes gens étaient en train de lancer leurs couteaux à la même place, et l'homme blond était debout près d'eux. Dès qu'il aperçut Arthur, il le salua et l'invita : Arthur accepta l'invitation. Ils allèrent au château. Malgré leur grand nombre, on ne s'apercevait pas de leur présence dans le château. Les pucelles se levèrent pour les

servir. Ils n'avaient jamais vu auparavant de service irréprochable en comparaison de celui des femmes. Le service pour les valets des chevaux, cette nuit-là, ne se fit pas plus mal que pour Arthur lui-même dans sa propre cour.

Le lendemain matin Arthur se mit en marche, avec Kynon pour guide. Ils arrivèrent auprès de l'homme noir ; sa stature parut encore beaucoup plus forte à Arthur qu'on ne le lui avait dit. Ils gravirent le sommet de la colline, et suivirent la vallée jusqu'auprès de l'arbre vert, jusqu'à ce qu'ils aperçurent la fontaine et le bassin sur la dalle. Alors Kei va trouver Arthur, et lui dit : « Seigneur, je connais parfaitement le motif de cette expédition, et j'ai une prière à te faire : c'est de me laisser jeter de l'eau sur la dalle, et recevoir la première peine qui viendra. » Arthur le lui permet. Kei jette de l'eau sur la pierre, et aussitôt éclate le tonnerre ; après le tonnerre, l'ondée : jamais ils n'avaient entendu bruit ni ondée pareille. Beaucoup d'hommes de rang inférieur de la suite d'Arthur furent tués par l'ondée. Aussitôt l'ondée cessée, le ciel s'éclaircit. Lorsqu'ils levèrent les yeux vers l'arbre, ils n'y aperçurent plus une feuille. Les oiseaux descendirent sur l'arbre ; jamais, assurément, ils n'avaient entendu musique comparable à leur chant. Puis ils virent un chevalier monté sur un cheval tout noir, vêtu de *paile* tout noir, venant d'une allure ardente. Kei alla à sa rencontre et se battit avec lui. Le combat ne fut pas long : Kei fut jeté à terre. Le

chevalier tendit son pavillon ; Arthur et ses gens en firent autant pour la nuit.

En se levant, le lendemain matin, ils aperçurent l'enseigne de combat flottant sur la lance du chevalier. Kei alla trouver Arthur : « Seigneur, » dit-il, « j'ai été renversé hier dans de mauvaises conditions ; te plairait-il que j'allasse aujourd'hui me battre avec le chevalier ? » — « Je le permets, » dit Arthur. Kei se dirigea sur le chevalier, qui le jeta à terre aussitôt. Puis il jeta un coup d'œil sur lui ; et, lui donnant du pied de sa lance sur le front, il entama heaume, coiffe, peau et même chair jusqu'à l'os, de toute la largeur du bout de la hampe. Kei revint auprès de ses compagnons. Alors les gens de la maison d'Arthur allèrent tour à tour se battre avec le chevalier, jusqu'à ce qu'il ne resta plus debout qu'Arthur et Gwalchmei. Arthur revêtait ses armes pour aller lutter contre le chevalier, lorsque Gwalchmei lui dit : « Oh ! seigneur, laisse-moi aller le premier contre le chevalier. » Et Arthur y consentit. Il alla donc contre le chevalier ; comme il était revêtu d'une couverture (1) de *paile* que lui avait envoyée la fille du comte d'Anjou, lui et son

(1) Il ne s'agit probablement pas d'une cotte d'armes. La cotte d'armes était une sorte de tunique d'étoffe ou de peau qu'on mettait, dès la fin du XII^e^ siècle, sur le haubert de mailles, sur le gambison et la broigne. Les cottes du XII^e^ et du XIII^e^ siècle étaient habituellement de *cendal*, taffetas ou étoffe de soie assez forte (Viollet-le-Duc, *Dict. du mob.*, V). La couverture ou surcot, qui était de laine ou de soie, se portait par-dessus la cotte d'armes et le haubert. C'est ainsi que, dans les romans français de la *Table*

cheval, personne de l'armée ne le reconnaissait. Ils s'attaquèrent et se battirent, ce jour-là, jusqu'au soir, et cependant aucun d'eux ne fut près de jeter l'autre à terre. Le lendemain ils allèrent se battre avec des lances épaisses, mais aucun d'eux ne put triompher de l'autre. Le jour suivant, ils allèrent au combat avec des lances solides, grosses et épaisses. Enflammés de colère, ils se chargèrent jusqu'au milieu du jour, et enfin ils se donnèrent un choc si violent que les sangles de leurs chevaux se rompirent, et que chacun d'eux roula par-dessus la croupe de son cheval à terre. Ils se levèrent vivement, tirèrent leurs épées, et se battirent. Jamais, de l'avis des spectateurs, on n'avait vu deux hommes aussi vaillants, ni si forts. S'il y avait eu nuit noire, elle eût été éclairée par le feu qui jaillissait de leurs armes. Enfin le chevalier donna à Gwalchmei un tel coup, que son heaume tourna de dessus son visage (1), de sorte que le chevalier vit que c'était Gwalchmei. « Sire Gwalchmei, » dit

Ronde, un chevalier porte écu noir, cotte d'armes noire, et *couverture* noire (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, III, p. 231).

(1) L'ancien heaume des XII^e^ et XIII^e^ siècles se posait sur la tête au moment du combat ; il garantissait bien la tête, mais la gorge assez mal. Sa partie inférieure était libre, aussi les coups portés sur cette partie le faisaient dévier. Vers 1350 le heaume fut remplacé par le *bacinet*, le *chapel de fer*. Une plaque d'acier fut adaptée à la cervelière de peau, de mailles ou de fer qui était posée sur le *chapel de fer*, pour protéger la gorge (Viollet-le-Duc, *Dict. du mobilier français*, V).

alors Owein, « je ne te reconnaissais pas à cause de ta couverture ; tu es mon cousin germain. Tiens mon épée et mes armes. » — « C'est toi qui es le maître, Owein, » répondit Gwalchmei, « c'est toi qui as vaincu ; prends donc mon épée. » Arthur les remarqua dans cette situation, et vint à eux. « Seigneur Arthur, » dit Gwalchmei, « voici Owein qui m'a vaincu, et il ne veut pas recevoir de moi mon épée. » — « Seigneur, » dit Owein, « c'est lui qui est le vainqueur, et il ne veut pas de mon épée. » — « Donnez-moi vos épées, » dit Arthur, « et ainsi aucun de vous n'aura vaincu l'autre. » Owein jeta les bras autour du cou d'Arthur, et ils se baisèrent. L'armée accourut vers eux. Il y eut tant de presse et de hâte pour voir Owein et l'embrasser, que peu s'en fallut qu'il n'y eût des morts. Ils passèrent la nuit dans leurs pavillons.

Le lendemain, Arthur manifesta l'intention de se mettre en route. « Seigneur, » dit Owein, « ce n'est pas ainsi que tu dois agir. Il y a aujourd'hui trois ans que je t'ai quitté, et que cette terre m'appartient. Depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, je prépare un banquet pour toi. Je savais que tu irais à ma recherche. Tu viendras donc avec moi pour te débarrasser de ta fatigue, toi et tes hommes. Vous aurez des bains. » Ils se rendirent au château de la Dame de la Fontaine tous ensemble, et le festin qu'on avait mis trois ans à préparer, ils en vinrent à bout en trois mois de suite. Jamais banquet ne leur parut plus confortable ni meilleur. Arthur

songea alors au départ, et envoya des messagers à la dame pour lui demander de laisser Owein venir avec lui, afin de le montrer aux gentilshommes et aux dames de l'île de Bretagne pendant trois mois. La dame le permit malgré la peine qu'elle en éprouvait. Owein alla avec Arthur dans l'île de Bretagne. Une fois arrivé au milieu de ses compatriotes et de ses compagnons de festins, il resta trois années au lieu de trois mois.

Owein se trouvait, un jour, à table à Kaer Llion sur Wysc, lorsqu'une jeune fille se présenta (1), montée sur un cheval brun, à la crinière frisée ; elle le tenait par la crinière. Elle était vêtue de *paile* jaune. La bride et tout ce qu'on apercevait de la selle était d'or. Elle s'avança en face d'Owein, et lui enleva la bague qu'il avait au doigt (2). « C'est ainsi qu'on traite, » dit-elle, « un trompeur, un traître sans parole ; honte sur ta barbe (3) ! » Elle tourna bride et sortit. Le souvenir de son expédition revint à Owein, et il fut pris de tristesse. Le repas terminé, il se rendit à son logis, et y passa la nuit dans les soucis.

(1) Il y a de nombreux exemples de gens entrant à cheval dans la salle pendant que le seigneur et ses hôtes sont à table ; Lady Guest cite à l'appui un passage intéressant de Chaucer tiré du conte de Cambuscan (10, 390 ; 10, 401).

(2) Cet anneau dans le *Chevalier au Lion* de Chrestien, est celui que la femme d'Yvain (Owein) lui a donné en partant : il rend invulnérable tant qu'on aime sa dame.

(3) Cette expression constituait un outrage si grave chez les Gallois qu'elle entraînait le divorce si une femme l'adressait à son mari ; c'était un des trois cas de rupture *ipso facto*.

Le lendemain il se leva, mais ce ne fut pas pour se rendre à la cour ; il alla aux extrémités du monde et aux montagnes désertes. Et il continua ainsi jusqu'à ce que ses habits furent usés, et son corps pour ainsi dire aussi ; de longs poils lui poussèrent par tout le corps. Il fit sa compagnie des animaux sauvages, il se nourrit avec eux, si bien qu'ils devinrent familiers avec lui. Mais il finit par s'affaiblir au point de ne pouvoir les suivre. Il descendit de la montagne à la vallée, et se dirigea vers un parc, le plus beau du monde, qui appartenait à une comtesse veuve. Un jour, la comtesse et ses suivantes allèrent se promener au bord de l'étang qui était dans le parc, jusqu'à la hauteur du milieu de l'eau. Là elles aperçurent comme une forme et une figure d'homme. Elles en conçurent quelque crainte, mais, néanmoins, elles approchèrent de lui, le tâtèrent et l'examinèrent. Elles virent qu'il était tout couvert de teignes, et qu'il se desséchait au soleil. La comtesse retourna au château. Elle prit plein une fiole d'un onguent précieux (1), et le mit dans la main d'une de ses suivantes en disant :

(1) Dans le *Chevalier au Lion*, les dames ont reconnu Yvain. La dame du château tient son onguent de la fée Morgain. Le grand médecin, dans le roman de Gereint et Enid, c'est Morgan Tut ou Morgan le *fé*. Tut est identique à l'irlandais *tûath* : *ban-túath*, sorcière (femme-sorcière) : The Rennes Dindshenchas 18, *Revue Celt.*, 1895 ; *ibid.*, 30 *tuaitach*, id. Sur *Morgain la fée*, v. miss Paton, *Studies in the fairy myth. of Arthur. Romances*, 1903. Sur Morgan Tut, v. J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, Paris, 1912, p. 51.

« Va avec cet onguent, emmène ce cheval-là, et emporte des vêtements que tu mettras à la portée de l'homme de tout à l'heure. Frotte-le avec cet onguent dans la direction de son cœur. S'il y a encore de la vie en lui, cet onguent le fera lever. Épie ce qu'il fera. » La pucelle partit. Elle répandit sur lui tout l'onguent, laissa le cheval et les habits à portée de sa main, s'éloigna un peu de lui, se cacha et l'épia. Au bout de peu de temps, elle le vit se gratter les bras, se relever et regarder sa peau. Il eut grande honte, tellement son aspect était repoussant. Apercevant le cheval et les habits il se traîna jusqu'à ce qu'il pût tirer les habits à lui de la selle, et les revêtir. Il put à grand'peine monter sur le cheval. Alors la pucelle parut et le salua. Il se montra joyeux vis-à-vis d'elle, et lui demanda quels étaient ces domaines et ces lieux. « C'est à une comtesse veuve, » dit-elle, « qu'appartient ce château fort là-bas. Son mari, en mourant, lui avait laissé deux comtés, et aujourd'hui, elle n'a plus d'autre bien que cette demeure : tout le reste lui a été enlevé par un jeune comte, son voisin (1), parce qu'elle n'a pas voulu devenir sa femme. » — « C'est triste, » dit Owein. Et la jeune fille et lui se rendirent au château.

Owein descendit; la jeune fille le mena à une chambre confortable, alluma du feu, et le laissa. Puis elle se rendit auprès de la comtesse, et lui

(1) Ce comte s'appelle Aliers dans le *Chevalier au Lion*.

remit la fiole. « Hé, pucelle, » dit la dame, « où est tout l'onguent? » — « Il est tout entier perdu, » dit-elle. — « Il m'est difficile de te faire des reproches à ce sujet. Cependant il était inutile pour moi de dépenser en onguent précieux la valeur de cent vingt livres pour je ne sais qui. Sers-le tout de même, » ajouta-t-elle, « de façon qu'il ne lui manque rien. » C'est ce que fit la pucelle; elle le pourvut de nourriture, boisson, feu, lit, bains, jusqu'à ce qu'il fût rétabli. Les poils s'en allèrent de dessus son corps par touffes écailleuses. Cela dura trois mois, et sa peau devint plus blanche qu'elle ne l'avait été.

Un jour, Owein entendit du tumulte dans le château, et un bruit d'armes à l'intérieur. Il demanda à la pucelle ce que signifiait ce tumulte. « C'est le comte dont je t'ai parlé, » dit-elle, « qui vient contre le château, à la tête d'une grande armée, dans l'intention d'achever la perte de la dame. » Owein demanda si la comtesse avait cheval et armes. « Oui, » dit-elle, « les meilleures du monde. » — « Irais-tu bien lui demander en prêt, pour moi, un cheval et des armes de façon que je puisse aller voir de près l'armée? » — « J'y vais. » Et elle se rendit auprès de la comtesse, à laquelle elle exposa toute leur conversation. La comtesse se mit à rire. « Par moi et Dieu, » s'écria-t-elle, « je lui donne le cheval et l'armure pour toujours. Et il n'en a, sûrement, jamais eu en sa possession de pareils. J'aime mieux qu'il les prenne que de les

voir devenir la proie de mes ennemis, demain, malgré moi, et cependant je ne sais ce qu'il veut en faire. »

On lui amena un gascon noir, parfait, portant une selle de hêtre, et une armure complète pour cheval et cavalier. Owein revêtit son armure, monta à cheval, et sortit avec deux écuyers complètement armés et montés. En arrivant devant l'armée du comte, ils ne lui virent ni commencement ni fin. Owein demanda aux écuyers dans quelle bataille était le comte. « Dans la bataille, là-bas, où tu aperçois quatre étendars jaunes, deux devant lui, et deux derrière. » — « Bien, » dit Owein, « retournez sur vos pas et attendez-moi auprès de l'entrée du château. » Ils s'en retournèrent, et lui poussa en avant jusqu'à ce qu'il rencontra le comte. Il l'enleva de sa selle, le plaça entre lui et son arçon de devant, et tourna bride vers le château. En dépit ne toutes les difficultés, il arriva avec le comte au portail, auprès des écuyers. Ils entrèrent, et Owein donna le comte en présent à la comtesse, en lui disant : « Tiens, voici l'équivalent de ton onguent béni. » L'armée tendit ses pavillons autour du château. Pour avoir la vie sauve, le comte rendit à la dame ses deux comtés; pour avoir la liberté, il lui donna la moitié de ses domaines à lui, et tout son or, son argent, ses joyaux et des otages en outre ainsi que tous ses vassaux. Owein partit. La comtesse l'invita bien à rester, mais il ne le voulut pas, et se diri-

gea vers les extrémités du monde et la solitude.

Pendant qu'il cheminait, il entendit un cri de douleur dans un bois, puis un second, puis un troisième. Il se dirigea de ce côté, et aperçut une éminence rocailleuse au milieu du bois, et un rocher grisâtre sur le penchant de la colline. Dans une fente du rocher se tenait un serpent, et, à côté du rocher, était un lion tout noir. Chaque fois qu'il essayait de s'échapper, le serpent s'élançait sur lui et le mordait. Owein dégaîna son épée, et s'avança vers le rocher. Au moment où le serpent sortait du rocher, il le frappa de son épée et le coupa en deux. Il essuya son épée et reprit sa route. Tout à coup, il vit le lion le suivre et jouer autour de lui comme un lévrier qu'il aurait élevé lui-même. Ils marchèrent tout le jour jusqu'au soir. Quand Owein trouva qu'il était temps de se reposer, il descendit, lâcha son cheval au milieu d'un pré uni et ombragé, et se mit à allumer du feu. Le feu était à peine prêt, que le lion avait apporté assez de bois pour trois nuits. Puis il disparut. En un instant, il revint apportant un fort et superbe chevreuil qu'il jeta devant Owein. Il se plaça de l'autre côté du feu, en face d'Owein. Owein prit le chevreuil, l'écorcha, et en mit des tranches à rôtir sur des broches autour du feu. Tout le reste du chevreuil, il le donna à manger au lion (1).

(1) Sur cet épisode et l'Ivain, v. Arthur Brown, *The Knight of the Lion (Publ. of the mod. Lang. Assoc. America)*, 1906, v. Mab. I, *Introd.*

Pendant qu'il était ainsi occupé, il entendit un grand gémissement, puis un second, puis un troisième, tout près de lui. Il demanda s'il y avait là une créature humaine. « Oui, assurément, » fut-il répondu. — « Qui es-tu ? » dit Owein. — « Je suis Lunet, la suivante de la dame de la fontaine. » — — « Que fais-tu ici ? » — « On m'a emprisonnée à cause d'un chevalier qui vint de la cour d'Arthur, pour épouser ma dame ; il resta quelque temps avec elle, puis il alla faire un tour à la cour d'Arthur, et jamais plus il ne revint. C'était pour moi un ami, celui que j'aimais le plus au monde. Un jour, deux valets de la chambre de la comtesse dirent du mal de lui et l'appelèrent traître. Je leur dis que leurs deux corps ne valaient pas le sien seul. C'est pour ce motif qu'on m'a emprisonnée dans ce *vaisseau* (1) de pierre, en me disant que je perdrais la vie s'il ne venait lui-même me défendre à jour fixé. Je n'ai plus que jusqu'après demain, et je n'ai personne pour aller le chercher : c'est Owein, fils d'Uryen. » — « Es-tu sûre que si ce chevalier le savait, il viendrait te défendre ? » — « J'en suis sûre par moi et Dieu. » Quand les tranches de viande furent suffisamment cuites, Owein les partagea par moitié entre lui et la pucelle. Ils mangèrent et s'entretinrent jusqu'au lendemain.

Le lendemain, Owein lui demanda s'il y avait un lieu où il pourrait trouver nourriture et bon ac-

(1) Pour *vaisseau* traduisant *llestyr*, v. *notes critiques*, p. 181.

cueil pour la nuit. « Oui, seigneur, » dit-elle, « va là, à la traverse ; suis le chemin le long de la rivière, et, au bout de peu de temps, tu verras un grand château surmonté de nombreuses tours. Le comte à qui appartient le château est le meilleur homme du monde pour ce qui est du manger. Tu pourras y passer la nuit. » Jamais guetteur ne veilla aussi bien son seigneur que ne fit le lion pour Owein, cette nuit-là. Owein équipa son cheval, et marcha, après avoir traversé le gué, jusqu'à ce qu'il aperçut le château. Il entra. On le reçut avec honneur. On soigna parfaitement son cheval, et on mit de la nourriture en abondance devant lui. Le lion alla se coucher à l'écurie du cheval ; aussi personne de la cour n'osa approcher de celui-ci. Nulle part, assurément, Owein n'avait vu un service aussi bien fait que là. Mais chacun des habitants était aussi triste que la mort. Ils se mirent à table. Le comte s'assit d'un côté d'Owein, et sa fille unique de l'autre. Jamais Owein n'avait vu une personne plus accomplie qu'elle. Le lion alla se placer sous la table entre les pieds d'Owein, qui lui donna de tous les mets qu'on lui servait à lui-même. Le seul défaut qu'Owein trouva là, ce fut la tristesse des habitants. Au milieu du repas, le comte souhaita la bienvenue à Owein : « Il est temps pour toi, » dit Owein, « d'être joyeux. » — « Dieu nous est témoin, » dit-il, « que ce n'est pas envers toi que nous sommes sombres, mais il nous est venu grand sujet de tristesse et de souci. Mes

deux fils étaient allés, hier, chasser à la montagne. Il y a là un monstre qui tue les hommes et les mange. Il s'est emparé de mes fils. Demain est le jour convenu entre lui et moi où il me faudra lui livrer cette jeune fille, ou bien il tuera mes fils en ma présence. Il a figure d'homme, mais pour la taille, c'est un géant. » — « C'est, assurément, triste, » dit Owein, « et quel parti prendras-tu ? » — « Je trouve, en vérité, plus digne de lui laisser détruire mes fils, qu'il a eus malgré moi, que de lui livrer, de ma main, ma fille pour la souiller et la tuer. » Et ils s'entretinrent d'autres sujets. Owein passa la nuit au château.

Le lendemain, ils entendirent un bruit incroyable : c'était le géant qui venait avec les deux jeunes gens. Le comte voulait défendre le château contre lui, et, en même temps, voir ses deux fils en sûreté. Owein s'arma, sortit, et alla se mesurer avec le géant, suivi du lion. Aussitôt qu'il aperçut Owein en armes, le géant l'assaillit et se battit avec lui. Le lion se battait avec lui avec plus de succès qu'Owein. « Par moi et Dieu, » dit-il à Owein, « je ne serais guère embarrassé de me battre avec toi, si tu n'étais aidé par cet animal. » Owein poussa le lion dans le château, ferma la porte sur lui, et vint reprendre la lutte contre le grand homme. Le lion se mit à rugir en s'apercevant qu'Owein était en danger, grimpa jusque sur la salle du comte, et de là sur les remparts. Des remparts, il sauta jusqu'aux côtés d'Owein, et donna, sur l'épaule du

grand homme, un tel coup de griffe, qu'il le déchira jusqu'à la jointure des deux hanches, et qu'on voyait les entrailles lui sortir du corps. L'homme tomba mort. Owein rendit ses deux fils au comte. Le comte invita Owein, mais il refusa, et se rendit au vallon où était Lunet.

Il vit qu'on y allumait un grand feu ; deux beaux valets bruns, aux cheveux frisés, amenaient la pucelle pour l'y jeter. Owein leur demanda ce qu'ils lui voulaient. Ils racontèrent leur différend comme l'avait raconté la pucelle, la nuit d'avant. « Owein lui a fait défaut », ajoutèrent-ils, « et c'est pourquoi nous allons la brûler ». — « En vérité », dit Owein, « c'était cependant un bon chevalier, et je serais bien étonné, s'il savait la pucelle en cet embarras, qu'il ne vînt pas la défendre. Si vous vouliez m'accepter à sa place, j'irais me battre avec vous ». — « Nous le voulons bien, par celui qui nous a créés. » Et ils allèrent se battre contre Owein. Celui-ci trouva fort à faire avec les deux valets. Le lion vint l'aider et ils prirent le dessus sur les deux valets. « Seigneur », lui dirent-ils « nous n'étions convenus de nous battre qu'avec toi seul ; or, nous avons plus de mal à nous battre avec cet animal, qu'avec toi. » Owein mit le lion où la pucelle avait été emprisonnée, plaça des pierres contre la porte, et revint se battre avec eux. Mais sa force ne lui était pas encore revenue, et les deux valets avaient le dessus sur lui. Le lion ne cessait de rugir à cause du danger où était Owein ; il finit par faire brèche dans les pier-

res, et sortir. En un clin d'œil, il tua un des valets, et, aussitôt après, l'autre. C'est ainsi qu'ils sauvèrent Lunet du feu. Owein et Lunet allèrent ensemble aux domaines de la Dame de la Fontaine ; et, quand Owein en sortit, il emmena la dame avec lui à la cour d'Arthur, et elle resta sa femme tant qu'elle vécut (1).

Alors il prit le chemin de la cour du Du Traws (le Noir Oppresseur), et se battit avec lui. Le lion ne quitta pas Owein avant qu'il ne l'eût vaincu. Aussitôt arrivé à la cour du Noir Oppresseur, il se dirigea vers la salle. Il y aperçut vingt-quatre femmes, les plus accomplies qu'il eût jamais vues. Elles n'avaient pas, sur elles toutes, pour vingt-quatre sous (2) d'argent, et elles étaient aussi tristes que la mort. Owein leur demanda la cause de leur tristesse. Elles lui dirent qu'elles étaient filles de comtes, qu'elles étaient venues en ce lieu, chacune avec l'homme qu'elles aimaient le plus. « En arrivant ici », ajoutèrent-elles, « nous trouvâmes accueil courtois et respect. On nous enivra, et, quand nous fûmes ivres,

(1) La réconciliation d'Yvain avec la Dame de la Fontaine, dans le *Chevalier au Lion*, est beaucoup plus romanesque. Après plusieurs aventures qui suivent la délivrance de Lunet, il retourne à la fontaine où il renouvelle l'expérience de la coupe. Personne ne se présente. Lunet conseille à sa dame de prendre comme défenseur le Chevalier au lion. Elle y consent. Lunet va à sa recherche et est heureuse de reconnaître Yvain dans le héros. Il la suit au château, et, après quelques difficultés, les deux époux se réconcilient (*Hist. litt. de la France*, XV).

(2) *Sou* au sens actuel du mot.

le démon à qui appartient cette cour vint, tua tous nos maris, et enleva nos chevaux, nos habits, notre or et notre argent. Les corps de nos maris sont ici, ainsi que beaucoup d'autres cadavres. Voilà, seigneur, la cause de notre tristesse. Nous regrettons bien que tu sois venu ici, de peur qu'il ne t'arrive malheur ». Owein prit pitié d'elles et sortit. Il vit venir à lui un chevalier qui l'accueillit avec autant de courtoisie et d'affection qu'un frère : c'était le Noir Oppresseur. « Dieu sait », dit Owein, « que ce n'est pas pour chercher bon accueil de toi que je suis venu ici ». — « Dieu sait que tu ne l'obtiendras pas non plus ». Et, sur-le-champ, ils fondirent l'un sur l'autre, et se maltraitèrent rudement. Owein se rendit maître de lui et lui attacha les deux mains derrière le dos. Le Noir Oppresseur lui demanda merci en disant : « Seigneur Owein, il était prédit que tu viendrais ici pour me soumettre. Tu es venu, et tu l'as fait. J'ai été en ces lieux un spoliateur, et ma maison a été une maison de dépouilles ; donne-moi la vie, et je deviendrai hospitalier, et ma maison sera un hospice (1) pour faible et fort, tant que je vivrai, pour le salut de ton âme. » Owein accepta. Il y passa la nuit, et, le lendemain, il emmena avec lui les vingt-quatre femmes avec leurs

(1) Plusieurs lieux en Galles portent le nom de *Spytty* ou *Yspytty*, dont le premier terme vient de *hospitium* : ces *hospices* étaient des espèces d'hôtels tenus en général par des moines, et placés dans des lieux écartés des villes à l'intention des voyageurs.

chevaux, leurs habits, et tout ce qu'elles avaient apporté de biens et de joyaux.

Il se rendit avec elles à la cour d'Arthur. Si Arthur s'était montré joyeux vis-à-vis de lui auparavant, après sa première disparition, il le fut encore plus cette fois. Parmi les femmes, celles qui voulurent rester à la cour en eurent toute liberté, les autres purent s'en aller. Owein resta, à partir de là, à la cour d'Arthur, comme *Penteulu*, très aimé d'Arthur, jusqu'à ce qu'il retourna vers ses vassaux, c'est-à-dire les trois cents épées de la tribu de Kynvarch (1) et la troupe des corbeaux. Partout où il allait avec eux, il était vainqueur.

Cette histoire s'appelle l'histoire de la Dame de la Fontaine.

(1) Ce passage n'a pas été compris par lady Guest : v. *notes critiques*. — Il devient très clair si on le rapproche du passage suivant de la *Noblesse des hommes du Nord*, édité avec traduction par Skene (*Four ancient books*, II, p. 455) : « Les trois cents épées de Kynvarch, les trois cents boucliers de Kynnwydyon, les trois cents lances de Coel, à quelque entreprise qu'ils allassent sérieusement, ils n'échouaient jamais ». Owein était fils d'Uryen ab Cynvarch ab Meirchawn ab Gorwst Ledlwm ab Keneu ab Coel. Pour les corbeaux d'Owein, v. t. I, *Songe de Ronabwy*, p. 370.

Peredur [1] ab Evrawc

Le comte Evrawc possédait le comté du Nord. Il avait sept fils. Ce n'était pas par ses domaines que s'entretenait Evrawc, mais par les tournois, les

(1) Un *Peredur Arveu-dur*, ou Peredur aux armes d'acier, périt à la bataille de Cattraeth (Gododin ap. Skene, II. p. 72, v. 29). Le nom de Peredur est souvent associé à celui de Gwrgi ; tous deux sont fils d'Eliffer Gosgorddvawr, ou à la grande suite. La charge du cheval qui les porte, Corvann, est un des trois *marchlwyth* ou charges de cheval (*Triades Mab.*, p. 301, 5). La tribu de Gwrgi et de Peredur est une des trois tribus déloyales ; elle abandonna ses seigneurs à Kaer Greu lorsqu'ils devaient se battre le lendemain avec Eda Glingawr, et causa ainsi leur mort (*ibid.*, p. 305, 16). D'après les *Annales Cambriae*, ils seraient morts en 580 (Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 831). Il est bien difficile de dire si ce Peredur est le même que le héros très francisé de notre récit. *Evrawc* est le nom gallois de la ville d'York (Eboracum). On peut se demander si la légende ancienne ne faisait pas simplement de lui le fils d'un chef, seigneur d'Evrawc ou York. Le *Livre Noir* signale parmi les tombes célèbres celle d'un fils de Peredur (Skene, II, p. 30). Chez les poètes, c'est surtout sa vaillance qui est mentionnée (*Myv. arch.*, p. 253, col. 2 (XIII^e siècle) ; p. 290, col, 1 (XIII^e-XIV^e siècles). Ni Taliesin, ni Llywarch Hen, dans les poèmes imprimés par Skene ne parlent de lui. D'après une triade évidemment inspirée du *Seint Greal*, les trois chevaliers qui gardèrent le *Greal* furent : Cadawc (fils de Gwynlliw Illdud chevalier et saint, et Peredur ab Evrawc

guerres et les combats, et, comme il arrive souvent à qui les recherche, il fut tué, ainsi que six de ses fils. Le septième s'appelait Peredur; c'était le plus jeune. Il n'avait pas l'âge d'aller aux combats ni à la guerre; autrement il eût été tué comme son père et ses frères. Sa mère était une femme avisée et intelligente. Elle réfléchit beaucoup au sujet de son seul fils et de ses domaines. Elle finit par prendre le parti de fuir dans le désert en un endroit solitaire et écarté et d'abandonner les lieux habités. Elle ne garda dans sa compagnie que des femmes, des enfants et des hommes paisibles, auxquels il n'était ni possible, ni convenable de se battre et de faire la guerre. Personne n'eût osé réunir armes et chevaux là où l'enfant eût pu s'en apercevoir, de peur qu'il n'y prît goût.

L'enfant allait tous les jours dans la forêt pour jouer et lancer baguettes et bâtons (1). Un jour, il aperçut le troupeau de chèvres de sa mère et deux chevreaux près des chèvres. L'enfant s'étonna grandement qu'ils fussent sans cornes, tandis que

Myv. arch., p. 411, 121). Plus bas, p. 77, en note, je renvoie à un intéressant passage de Dafydd ab Gwilym sur Peredur. Gwrgi et Peredur ont été mis au nombre des saints (*Iolo mss.*, p. 128). D'après des généalogies, de la fin du x^e^ siècle, *Guurci* et *Peretur* fils d'*Eleuther Cascord Mawr* (Eliffer Gosgvrddvawr) descendent de Coyl Hen (Y Cymmrodor, IX, p. 175) Coyl était un chef des Bretons du Nord.

(1) Dans le *Perceval* de Chrestien ce sont des *javelots*, Perceval a un cheval de chasse (Polvin, *Perceval le Gallois*, II, p. 45.) Il a d'ailleurs quatorze ans. Dans Pen. 4, il lance des javelots de houx.

tous les autres en portaient, et il pensa qu'ils étaient depuis longtemps égarés et qu'ils avaient ainsi perdu leurs cornes. Il y avait, au bout de la forêt, une maison pour les chèvres : à force de vaillance et d'agilité, il y poussa les chevreaux et les chèvres. Puis il retourna à la maison auprès de sa mère : « Mère, »dit-il,« je viens de voir ici près, une chose étonnante : deux de tes chèvres devenues sauvages. et ayant perdu leurs cornes, si longtemps elles ont été égarées sous bois ! Il est impossible d'avoir plus de peine que je n'en ai eu à les faire rentrer. » Aussitôt chacun de se lever et d'aller voir : grand fut leur étonnement quand ils aperçurent les chevreaux.

Un jour, ils virent venir trois chevaliers suivant une voie chevalière, sur la lisière de la forêt : c'étaient Gwalchmei, fils de Gwyar ; Gweir, fils de Gwystyl et Owein, fils d'Uryen (1). Owein suivait les traces d'un chevalier qu'il poursuivait et qui avait partagé les pommes (2) à la cour d'Arthur. « Ma mère, » dit Peredur, « qu'est-ce que ces gens là-bas ? » — « Ce sont des anges, mon fils, » dit-elle. — « J'en donne ma foi, » dit Peredur, « je m'en vais comme ange avec eux. » Et Peredur alla sur la route à leur rencontre. « Dis, mon âme, » dit Owein, « as-tu vu un chevalier passer par ici aujourd'hui ou hier ? » — « Je ne sais ce que c'est qu'un chevalier. » — « Ce que je suis, »

(1) Dans le *Perceval* de Halliwell, ce sont Ivain (Owein), Gauvain (Gwalchmei) et Keu.

2. Cf. tome I, p. 250 et note 2.

dit Owein. — « Si tu voulais me dire ce que je vais te demander, je te dirais ce que tu me demandes. » — « Volontiers. » — « Qu'est-ce que cela ? » dit Peredur en désignant la selle. — « Une selle, » répondit Owein. Peredur (1) l'interrogea sur toutes pièces d'équipement et d'armement des hommes et des chevaux, sur ce qu'ils prétendaient et pouvaient en faire. Owein lui en expliqua complètement l'usage. « Va devant toi, » dit Peredur ; « j'ai vu l'espèce d'homme que tu demandes. Moi aussi, je veux te suivre. »

Et il retourna vers sa mère et ses gens. « Mère, » dit-il, « ce ne sont pas des anges les gens de tout à l'heure, mais des chevaliers ordonnés (2). » La mère tomba évanouie. Peredur alla à l'endroit où se trouvaient des chevaux qui portaient le bois de chauffage, et leur apportaient nourriture et boisson des lieux habités. Il prit un cheval gris pommelé, osseux, le plus vigoureux, à son avis ; il lui serra un bât autour du corps en guise de selle, et, avec du bois flexible, il réussit à imiter les objets d'équipement qu'il avait vus sur les destriers et tout le reste. Puis il retourna auprès de sa mère. A ce moment, la comtesse revint de son évanouissement. « Eh bien ! mon fils, » dit-elle, « tu veux donc par-

(1) Sur le Peredur (*Lez Breiz*) breton de la Villemarqué ; v. J. Loth, *Revue Celt.*, 1906, p. 343, et 1907, p. 122.

(2) Cet épisode est plus long et plus pittoresque dans Chrestien. Les demandes de Perceval provoquent de la part des compagnons de son interlocuteur, des remarques désobligeantes pour les Gal-

tir ? » — « Oui, » répondit-il, « avec ta permission. » — « Attends d'avoir reçu mes conseils avant de t'en aller. » — « Volontiers ; dis vite. » — « Va tout droit à la cour d'Arthur, là où sont les hommes les meilleurs, les plus généreux et les plus vaillants. Où tu verras une église, récite ton *Pater* auprès d'elle. Quelque part que tu voies nourriture et boisson, si tu en as besoin et qu'on n'ait pas assez de courtoisie ni de bonté pour t'en faire part, prends toi-même. Si tu entends des cris, va de ce côté ; il n'y a pas de cri plus caractéristique que celui d'une femme. Si tu vois de beaux joyaux, prends et donne à autrui, et tu acquerras ainsi réputation (1). Si tu vois une belle femme, fais-lui la

lois qu'on ne trouve pas naturellement dans le roman de Peredur (v. t. II, p. 49).

Sire, or saciès bien entresait
Que Galois sont tuit par nature
Plus fol que bestes en pasture.

Cf. plus loin p. 57. Sa mère équipe Peredur :

Et si l'aparelle et atourne
De kanevas grosse cemise
Et braies faites à la guise
De Gales ù l'en fet ensemble
Braies et cauces, ce me semble.

(Page 61, équipement de Perceval en quittant sa mère.)

Et sa siële li fu jà mise;
A la maniere et à la guise
De Galois fu appareilléz...
.III. gaverlots porter soloit.
Ses gaverlos an vot porter;
Mais .II. l'en fist sa mère oster.
Por ce que trop sanlast Galois.

(1) Lady Guest cite fort à propos, pour montrer quelle idée on

cour ; quand même elle ne voudrait pas de toi, elle t'en estimera meilleur et plus puissant qu'auparavant (1). » Cet entretien terminé, Peredur monta à cheval, tenant une poignée de javelots à pointe aiguë, et il s'éloigna.

Il fut deux jours et deux nuits à cheminer dans la solitude des forêts et divers lieux déserts, sans nourriture ni boisson. Enfin il arriva dans un grand bois solitaire, et au loin, dans le bois, il aperçut une belle clairière unie. Apercevant dans la clairière un pavillon, il récita son *Pater* devant comme si c'était une église, puis il y alla. La porte était ouverte ; près de la porte était une chaire dorée, dans laquelle était assise une jeune fille brune, d'une beauté parfaite, portant autour du front un diadème d'or, enrichi de pierres brillantes, et, aux mains, des bagues d'or épaisses. Peredur descendit de cheval et entra tout droit. La pucelle lui fit un accueil amical et lui souhaita la bienvenue (2).

se faisait de la libéralité au moyen âge, une amusante anecdote, tirée des mémoires de Joinville, dont Henri, comte de Champagne, est le héros (V. Natalis de Wailly, *Histoire de saint Louis*, p. 63).

(1) Dans Chrestien (p. 64), *Perceval* exécute à la lettre la recommandation faite à *Peredur*. Il embrassa de force la pucelle du pavillon (v. plus bas, p. 53-54). Il paraît probable que dans la recommandation de la mère, Chrestien (ou sa source immédiate) n'a pas compris l'archétype.

(2) Dans Chrestien (Potvin, p. 64), la pucelle a peur de Perceval, *Ki fos* (fou) *li semble* ; à comparer plus haut, p. 51 :

Et cius ki petit fut senes ;

Pag. 67 : *Mais .i. vallet gallois i ot*
Anieus et vilain et sot.

A l'entrée du pavillon, Peredur aperçut de la nourriture, deux flacons pleins de vin, deux tourtes de pain blanc et des tranches de cochon de lait. «Ma mère, » dit Peredur, « m'a recommandé, en quelque lieu que je visse nourriture et boisson, d'en prendre. » — « Volontiers, seigneur, » dit-elle, va à la table, « et grand bien te fasse. » Alors Peredur alla à la table et prit la moitié de la nourriture et de la boisson pour lui, et laissa l'autre à la pucelle. Lorsqu'il eut mangé, il plia un genou devant la jeune fille et dit : « Ma mère m'a recommandé, là où je verrais un beau joyau, de le prendre (1). » — « Prends, mon âme, (2) » dit-elle. Peredur

(1) Notre roman et le *Perceval* de Chrétien de Troyes omettent ici un détail important. Dans le poème anglais publié par Ritson et analysé par Halliwell, la mère de Perceval, Acheflour, sœur d'Arthur, dont le mari a été tué par le Chevalier rouge, a remis à son fils un anneau qui lui servira plus tard à le reconnaître. Perceval rencontre une salle, y pénètre, et aperçoit, étendue sur un lit et dormant, une jeune dame. Il lui enlève sa bague et la remplace par son anneau, ce qui a des conséquences fâcheuses à la fois pour elle et Perceval. Son mari, le Chevalier noir, la maltraite ; un jour, Perceval, attiré par ses cris, accourt (v. cet épisode, plus bas). Il renverse le Chevalier noir et réclame son anneau. Il a été donné à un géant. Celui-ci l'a présenté à la mère de Perceval, à qui il fait la cour. Elle croit que son fils est mort, devient folle et erre dans la forêt. Perceval tue le géant, ramène sa mère dans ses États, où ils vivent heureux. Il finit par se rendre en terre sainte où il trouve la mort (Gaston Paris, *Hist. littér. de la France*, XXX, p. 254 et suiv.).

(2) Dans Chrestien, Perceval prend de force, malgré la pucelle. Elle ne lui répond pas quand il demande à boire et à manger. Ils se séparent en très mauvais termes.

prit la bague, emmena son cheval et partit (1).

Ensuite arriva le chevalier à qui appartenait le pavillon, le seigneur de la clairière. Il aperçut les traces des pieds du cheval. « Dis-moi, » dit-il à la jeune fille, « qui a été ici après moi ? » — « Un homme à l'aspect étrange, seigneur, » répondit-elle. Et elle lui exposa en détail l'état de Peredur et l'objet de son voyage. « Dis, » s'écria-t-il, « a-t-il eu des rapports avec toi ? t'a-t-il violentée ? » — « Non, par ma foi, et il ne m'a fait aucun mal. » — « Par ma foi, je ne le crois pas, et, si je ne me rencontre avec lui pour venger mon déshonneur et ma colère, tu ne resteras pas deux nuits sous le même toit que moi. » Le chevalier sortit pour chercher à se rencontrer avec Peredur.

Peredur, de son côté, se dirigeait vers la cour d'Arthur. Avant qu'il n'y parvînt, un autre chevalier y arriva. Il fixa (2) un grand anneau d'or épais contre la porte de l'entrée pour attacher son cheval, et se rendit à la chambre où se trouvaient

(1) Pen. 4 (L. Rh. 287) a une addition intéressante : *Peredur prit la bague, plia le genou devant elle*, lui *donna un baiser* et sortit (v. plus haut p. 51, note 1).

(2) La version de Pen. 4 (L. Rh. 288) s'écarte ici de celle du *Livre Rouge* et n'est pas sans importance pour la recherche des sources du Peredur : « Un autre chevalier était venu avant lui à la cour. Il *avait donné une bague d'or épaisse à un homme à la porte pour tenir son cheval pendant qu'il entrait là où se trouvaient Arthur, Gwenhwyvar et leur suite. Le chevalier prit le gobelet de la main de Gwenhwyvar et lui lança le liquide sur le visage et le sein.* »

Arthur et tous ses gens, ainsi que Gwenhwyvar et ses dames. Un page de la chambre servait à boire à Gwenhwyvar d'une coupe d'or. Le chevalier en jeta le contenu sur le visage et le sein de la reine, et lui donna un grand soufflet, en disant : « S'il y a quelqu'un d'assez intrépide pour me disputer cette coupe et venger l'outrage de Gwenhwyvar, qu'il vienne à ma suite dans le pré, et je l'y attendrai. » Le chevalier prit son cheval et se rendit au pré.

Tous les gens de la cour baissèrent la tête, de peur qu'on ne demandât à l'un d'eux d'aller venger l'outrage de Gwenhwyvar : il leur semblait que jamais homme n'aurait fait un coup aussi audacieux, s'il n'avait possédé telle vaillance et force ou pouvoir magiques (1) qui le missent à l'abri de toute vengeance. A ce moment arriva Peredur à la cour, sur son cheval gris pommelé, osseux, à l'équipement négligé et bien piètre pour une cour aussi noble. Kei était debout au milieu de la salle. « Hé ! l'homme long, là-bas, » dit Peredur, « où est Arthur ? » — « Que veux-tu d'Arthur ? » dit Kei. — « Ma mère m'a recommandé de venir vers lui pour me faire sacrer chevalier. » — « Par ma foi, tu es par trop mal monté en cheval et en armes. » Toute la cour porta les yeux de son côté et se mit

(1) C'était une idée si bien répandue au moyen âge que, suivant la remarque de lady Guest, les chevaliers, avant de se battre, devaient jurer qu'ils ne portaient sur eux aucun charme et qu'ils n'étaient protégés par aucune magie ou enchantement.

à lui lancer des baguettes (1). A ce moment entra un nain qui était venu avec une naine, il y avait déjà un an, pour demander refuge à Arthur, et il l'avait obtenu. De toute l'année, aucun d'eux n'avait dit un mot à personne. « Ha! ha! » s'écria le nain en apercevant Peredur, « Dieu te bénisse, Peredur, beau fils d'Evrawc, chef des guerriers, fleur des chevaliers ! » — « En vérité, » dit Kei, « il faut être bien mal avisé pour rester une année muet à la cour d'Arthur, ayant la liberté de choisir avec qui s'entretenir, et aller appeler et déclarer, en face d'Arthur et de sa cour, un homme de cette espèce chef des guerriers et fleur des chevaliers! » Et il lui donna un tel soufflet qu'il le jeta à terre évanoui. (2) « Ha ! ha ! » s'écria aussitôt la naine, « Dieu te bénisse, Peredur, beau fils d'Evrawc, fleur des guerriers et lumière des chevaliers ! » — « En vérité, » dit Kei, « femme, c'est être bien mal avisée que de rester une année sans parler à la cour d'Arthur et d'appeler ainsi un pareil homme. » Et Kei lui donna un tel coup de pied qu'elle tomba à terre évanouie. « L'homme long, » lui dit Peredur, « indique-moi où est Arthur. » — « Donne-nous

(1) Pen. 14 (L. Rh. 288) ajoute que les gens de la cour se mirent à se moquer de lui et qu'ils *furent bien aises de trouver une excuse pour se taire au sujet du chevalier.* Pen. 7 (L. Rh. p. 606) dit que Kei invita la cour à se moquer de lui, etc., si bien que *l'autre affaire* (*jeu*) fut oubliée. Pen. 4 (L. Rh. 122) prête le même sentiment aux gens de la cour.

(2) Pen. 4 (L. Rh. 123), Pen. 14 (L. Rh. 288), Pen. 7 (L. Rh. col. 607) font entrer la naine à ce moment.

la paix, » dit Kei ; « va après le chevalier qui est allé d'ici au pré, enlève-lui la coupe, renverse-le, prends son cheval et ses armes, et après tu obtiendras de te faire sacrer chevalier. » — « Je vais le faire, l'homme long. »

Et Peredur de tourner bride, et au pré. Il y trouva le chevalier en train de chevaucher, l'air tout fier de sa force et de la vaillance qu'il se croyait. — « Dis-moi, » dit le chevalier, « as-tu vu quelqu'un de la cour d'Arthur venant après moi ? » — « (1) Un homme long qui se trouvait là m'a commandé de te renverser, d'enlever la coupe et de prendre ton cheval et tes armes pour moi. » — « Tais-toi, retourne à la cour et commande à Arthur, de ma part, de venir lui ou un autre se battre avec moi ; s'il ne vient pas immédiatement, je ne l'attendrai pas. » — « Par ma foi, » dit Peredur, « choisis : de gré ou de force, il me faut le cheval, les armes et la coupe. » Le chevalier (2) le chargea avec fureur et lui donna du pied de sa lance un grand coup douloureux entre les épaules et le cou. — « Ha ! ha ! homme, » dit Peredur, « les gens de ma mère ne jouaient pas ainsi avec moi ; je m'en vais jouer à mon tour avec toi ainsi. » Il lui lança un javelot à pointe aiguë, qui l'atteignit à l'œil, lui sortit par la nuque et le renversa mort à l'instant.

(1) Pcn. 7 (L. Rh. 607) : « Je n'ai vu personne ».

(2) Dans le Perceval de Ritson ce chevalier est le Chevalier Rouge, le meurtrier du père de Perceval, qui, lui aussi, s'appelait Perceval.

« En vérité, dit Owein (1), fils d'Uryen, à Kei, « tu as été mal inspiré au sujet de ce fou que tu as envoyé après le chevalier. De deux choses l'une : ou il est tué, ou il a été culbuté. Si le chevalier l'a renversé, il le comptera parmi les gentilshommes de la cour, et il en résultera honte éternelle pour Arthur et ses guerriers. S'il l'a tué, il en va de même pour le déshonneur, avec péché en plus sur nous-même (2). Par ma foi, je m'en vais là-bas pour savoir quelle aventure est la sienne. » Et Owein alla au pré. Il aperçut Peredur traînant le chevalier le long du pré. — « Que fais-tu là, ainsi ? » dit-il. — « Jamais, » dit Peredur, « cette robe de fer ne le quittera, je crois qu'elle fait partie de lui-même (3). »

(1) Dans Pen. 14, et 7, c'est Gwalchmai qui joue ce rôle. Dans Chrestien, c'est *Yonès* qui paraît être un dérivé plus ou moins exact (peut-être breton-armoricain) d'Yvain ; chez Wolfram, de même, *Iwanet*.

(2) Le texte du L. *Rouge* a : *arnaw ynteu*, sur lui-même ; Pen. 4 (*L. Rh.* 125) : *arnat titheu*, sur toi-même ; Pen. 14 : *arnam ninheu oll* : sur nous tous ; ces deux versions sont toutes les deux acceptables. Le texte de Pen. 7 (*L. Rh.*, 608) semble gloser celui du *Livre Rouge* : *ha ffechawt y dyn fol hwnnw yn angwanec*, et le péché de ce fou en plus. Il est probable qu'*arnam* ou *arnan ninheu* est plus près de l'ancien texte ; le scribe aura lu *arnau ninheu* au lieu de *arnanninheu*.

(3) Cf. Chrestien (Potvin, II, p. 79) : Perceval dit en parlant de l'armure :

Qu'eles se tienent si au cors
Que çou dedens et çou defors
Est trestout. I. si com moi samble
Qu'eles se tienent si ensamble.

A rapprocher de la remarque de Perceval au chevalier qu'il a

Owein enleva les armes et les habits : — « Voici, mon âme, » dit-il, « cheval et armes meilleurs que les autres ; prends-les joyeusement et viens avec moi auprès d'Arthur pour te faire sacrer chevalier. Tu le mérites vraiment. » — « Que je perde mon honneur, si j'y vais ! » dit Peredur, « seulement emporte la coupe de ma part pour Gwenhwyvar ; dis à Arthur qu'en quelque endroit que je me trouve, je serai son homme, et que si je puis pour lui service et profit, je le ferai ; ajoute que je n'irai pas à la cour avant de m'être rencontré avec l'homme long qui est là-bas, pour venger l'outrage fait au nain et à la naine. » Owein retourna à la cour, et raconta l'aventure à Arthur, à Gwenhwyvar et aux gens de la cour, sans oublier la menace contre Kei.

Peredur prit le large ; comme il cheminait, il rencontra un chevalier qui lui dit : — « D'où viens-tu ? » — « De la cour d'Arthur. » — « Es-tu des hommes d'Arthur ? » — « Oui, par ma foi. » — « Tu tombes bien pour te réclamer d'Arthur ! » — « Pourquoi ? » — « Voici : j'ai toujours été pillant aux dépens d'Arthur, et tous ceux de ses hommes que j'ai rencontrés, je les ai tués. » Ils n'en dirent pas plus long : ils se battirent. En un rien de temps, Peredur l'eut jeté par-dessus la croupe de son cheval à terre. Le chevalier demanda grâce. — « Tu l'auras, » dit Peredur, « en jurant que tu iras

rencontré dans la forêt à propos de son haubert (p. 51) : *Fustes vous ensi nés ?* v. *notes critiques*.

à la cour d'Arthur, que tu lui diras que c'est moi qui t'ai renversé pour son honneur et service, et que je n'irai pas à sa cour avant d'avoir trouvé à venger l'outrage fait au nain et à la naine. » Le chevalier le jura et s'en allant droit à la cour d'Arthur, il tint parole, sans oublier la menace contre Kei.

Peredur alla devant lui, et dans la même semaine, il rencontra seize chevaliers qu'il renversa honteusement. Ils allèrent tous à la cour d'Arthur, apportant les mêmes propos que le premier chevalier, et particulièrement la menace de Peredur contre Kei ; Kei fut blâmé par Arthur, et en devint lui-même soucieux.

Peredur marchait toujours devant lui. Il arriva dans un grand bois désert ; sur la lisière du bois, il y avait un étang, et, de l'autre côté de l'étang, un beau château fort. Sur les bords de l'étang, il vit un homme à cheveux blancs à l'air accompli, assis sur un coussin de *paile*, vêtu de *paile*, et des valets en train de pêcher (1). En apercevant Peredur l'homme aux cheveux blancs se leva pour se rendre au château ; il était boiteux (2). Peredur se dirigea vers la cour ; il trouva la porte ouverte et

(1) D'après les trois autres versions, ils pêchent sur *l'étang dans un canot.*

(2) Il y a ici confusion avec le roi Pêcheur. Voir la note 3 à la page 64. Tout ce récit, d'ailleurs, est plein d'incohérences. Chez Chrestien, c'est le second oncle de Perceval qui est boiteux et se livre à la pêche.

entra dans la salle. Le vieillard était assis sur un coussin, devant un grand feu. Les gens de la cour se levèrent pour aller à la rencontre de Peredur, et le désarmèrent. Le vieillard pria (1) le jeune homme de s'asseoir sur le bout du coussin. Il s'assit près de lui et ils causèrent. Lorsque le moment fut venu, on dressa les tables et on alla manger. Peredur s'assit à côté du maître de la cour. Quand on eut fini de manger, il demanda à Peredur s'il savait bien jouer de l'épée : « Je crois bien, » dit Peredur, « que si on me l'enseignait, je le saurais. » — « Qui saurait bien jouer du bâton et de l'écu, saurait se battre à l'épée. »

Le vieillard avait deux fils, l'un blond, l'autre brun. « Levez-vous, jeunes gens, dit-il, pour jouer du bâton et de l'écu. » Ils allèrent jouer du bâton (2). « Dis, mon âme, » dit le vieillard, « quel est, à ton avis, celui qui joue le mieux ? » — « A mon avis, le blond pourrait tirer du sang à l'autre, s'il le voulait. » — « Va toi-même, mon âme, prends le bâton et l'écu de la main du brun, et tire du sang au blond si tu peux. » Peredur se leva, alla jouer avec le blond, leva le bras sur lui et lui déchargea un tel

(1) D'après Pen. 4, col. 127, le vieillard frappe de la main sur le coussin en invitant Peredur à s'asseoir.

(2) *Bâton*, au moyen âge, a non seulement le sens actuel, mais encore celui d'arme en général; on voit désigner par ce nom jusqu'à des haches et des épées. Le jeu du bâton à deux bouts (*ffon ddwybig*) était un des vingt-quatre exercices nationaux des Gallois (*Myv. arch.*, p. 871, col 2).

coup, qu'un des sourcils lui tomba sur l'œil et que le sang se mit à courir. « Bien, mon âme, » dit le vieillard, « viens t'asseoir maintenant; le plus habile à se battre à l'épée dans cette île, ce sera toi. Je suis ton oncle, le frère de ta mère. Tu vas rester maintenant quelque temps (1) avec moi pour apprendre les coutumes et les usages du pays, les belles manières, ainsi que courtoisie, gentillesse et seigneurie. Il est temps de renoncer au langage de ta mère. Je serai ton maître, je t'ordonnerai chevalier dès maintenant. Voici ce que tu devras faire : verras-tu quelque chose d'extraordinaire, ne t'en informe pas jusqu'à ce qu'on soit assez bien appris pour t'en instruire ; ce n'est pas sur toi que la faute retombera, mais sur moi qui suis ton maître (2). » On leur présenta honneurs et services variés.

Quand il fut temps, ils allèrent se coucher. Aussitôt le jour, Peredur se leva, prit son cheval et, avec la permission de son oncle, sortit. Il arriva dans un grand bois désert, puis, au bout du bois, à un pré uni, et de l'autre côté du pré, il aperçut un grand château. Peredur se dirigea de ce côté, trouva la porte ouverte, et entra dans la salle. Dans un des côtés, était assis un homme aux cheveux blancs, majestueux, entouré de nombreux pages.

(1) Pen. 7. (L. Rh., 611) : *cette semaine-ci.*

(2) Il semble que cette remarque assez singulière puisse s'expliquer ainsi : ton silence pourra passer pour de l'ignorance, mais c'est moi, ton maître, qui en serai responsable.

Ils se levèrent respectueusement devant Peredur, allèrent à sa rencontre et le placèrent à côté du maître de la cour. Ils causèrent. Lorsqu'il fut temps d'aller manger, Peredur fut assis à côté du gentilhomme. Après qu'ils eurent mangé et bu à souhait, le gentilhomme demanda à Peredur s'il savait jouer de l'épée. « Si on me l'enseignait, dit-il, il me semble que je le saurais. » Il y avait, fixé au sol de la salle, un grand crampon de fer (1) que la main d'un homme de guerre aurait pu à peine étreindre. « Prends cette épée-là », dit le vieillard à Peredur, « et frappe l'anneau de fer. » Peredur se leva et frappa l'anneau qui se brisa en deux morceaux ainsi que l'épée. « Place les deux morceaux ensemble et réunis-les. » Peredur les mit ensemble et ils se ressoudèrent comme devant. Une seconde fois, il frappa l'anneau au point de le briser en deux ainsi que l'épée. Les morceaux se rajustèrent comme auparavant. La troisième fois, il frappa un tel coup que les morceaux de l'anneau aussi bien que de l'épée, rapprochés, ne purent être rajustés. « Bien, jeune homme, » dit le vieillard, « en voilà assez, viens t'asseoir et reçois ma bénédiction. Tu es le

(1) Ces crampons, destinés à attacher les chevaux, étaient souvent fixés çà et là dans la salle, comme cela ressort de l'élégie de Llywarch Hen sur Uryen (Skene, II, p. 273, 13). Une des treize merveilles de Bretagne était le licol de Klydno Eiddin qui était engagé dans un crampon au pied de son lit ; il n'avait qu'à désirer que n'importe quel cheval s'y engageât pour que son désir fût aussitôt exaucé (lady Guest, I, p. 377).

premier joueur d'épée de tout le royaume. Tu n'as que les deux tiers de ta force, il te reste encore la troisième partie à acquérir. Quand tu l'auras entière, personne ne sera capable de lutter avec toi. Je suis ton oncle, le frère de ta mère ; nous sommes frères, moi et l'homme chez qui tu as logé hier soir. »

Il commençait à causer avec son oncle, lorsqu'il vit venir dans la salle et entrer dans la chambre, deux hommes portant une lance énorme (1): du col de la lance coulaient jusqu'à terre trois ruisseaux de sang (2). A cette vue, toute la compagnie se mit à se lamenter et à gémir. Malgré cela le vieillard ne rompit pas son entretien avec Peredur ; il ne donna pas l'explication de ce fait à Peredur et Peredur ne la lui demanda pas non plus (3). Après quelques

(1) Il semble que ce soit là un souvenir du *Seint Greal* ; mais, d'après un autre passage du roman (v. plus bas, p. 119), la tête serait celle du cousin germain de Peredur, tué par les sorcières de Kaerloyw.

(2) Plus loin, c'est un ruisseau qui coule. Ce serait un jeune homme qui aurait porté la lance et le plat avec la tête (p. 119); dans un autre passage (p. 104), il n'est question que de la lance, au bout de laquelle il y avait une goutte de sang *qui se changea en torrent*.

(3) Il résulte d'un épisode suivant (v. plus bas, p. 104) que l'oncle de Peredur (le roi *Pescheor* de Chrestien), ne devait recouvrer la santé que si Peredur lui avait demandé le sens et la cause des phénomènes de la lance saignante et des prodiges qui l'accompagnaient. Peredur se retrouve après mainte aventure chez le roi boiteux (p. 118-119). Un jeune homme blond paraît et lui révèle que c'est lui qui, sous les traits de la jeune fille noire, lui a fait des reproches au sujet de son silence, et est intervenu à Ysbidinongyl

instants de silence, entrèrent deux pucelles portant entre elles un grand plat sur lequel était une tête d'homme baignant dans le sang. La compagnie jeta alors de tels cris qu'il était fatigant de rester dans la même salle qu'eux. A la fin, ils se turent. Lorsque le moment de dormir fut arrivé, Peredur se rendit dans une belle chambre. Le lendemain, il partit avec le congé de son oncle.

Il alla à un bois, et au loin dans le bois, il entendit des cris perçants. Il vit une femme brune, accomplie, près d'un cheval tout harnaché, et à côté d'elle un cadavre. Elle essayait de le mettre en selle, mais il tombait à terre et, à chaque fois, elle jetait de grands cris. « Dis, ma sœur, » demanda Peredur, « pourquoi te lamentes-tu ? » — « Peredur l'excommunié, » s'écria-t-elle ! « peu de secours, ma souffrance au contraire vient de toi. » — « Pourquoi serais-je excommunié ? » — « Parce que tu

(p. 116) et ailleurs. C'est lui aussi, toujours sous les traits d'une femme, qui se serait présenté avec la tête sanglante sur un plat, et la lance sanglante. La tête est celle du cousin germain de Peredur, tué par les sorcières de Gloucester; ce sont elles aussi qui avaient estropié son oncle. Peredur, avec l'aide d'Arthur, tue les sorcières (p. 119-120). On ne voit pas qu'il ait guéri le roi boiteux. Il y a des contradictions dans tout ce récit. Chez Chrestien, la lance et le plat jouent un rôle beaucoup plus important. De plus, Perceval fait les questions requises, et le roi est guéri. Sur le thème général de Peredur, v. *Introduction*.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Chrestien ne parle pas des cris de douleur de ceux qui portent la lance et les autres objets, ni des assistants, comme le dit justement miss Mary Williams (*Essai*, p. 55).

es cause de la mort de ta mère. Quand tu t'éloignas malgré elle, un glaive de douleur s'enfonça dans son cœur et elle mourut. C'est pourquoi tu es excommunié. Le nain et la naine que tu as vus à la cour d'Arthur étaient ceux de ton père et de ta mère ; moi, je suis ta sœur de lait et l'homme que tu vois était mon mari. C'est le chevalier de la clairière du bois qui l'a tué; n'approche pas de lui de peur d'être tué toi aussi (1). » — « Ma sœur, tu as tort de me faire des reproches. Pour avoir été si longtemps avec vous, je ne le vaincrai pas sans peine ; si j'étais resté plus longtemps, jamais je ne le vaincrais. Cesse désormais de te lamenter, cela ne change en rien la situation. J'enterrerai le mort, puis j'irai à l'endroit où se tient le chevalier pour essayer de tirer vengeance de lui. »

Après avoir enterré le mort, ils se rendirent à la clairière où le chevalier chevauchait fièrement. Il demanda immédiatement à Peredur d'où il venait. « Je viens de la cour d'Arthur », répondit-il. — « Es-tu homme à Arthur? » — « Oui, par ma foi. » — « Tu tombes bien en parlant de tes liens avec Arthur. » Ce fut tout, et ils se chargèrent. Peredur renversa le chevalier sur-le-champ. Celui-ci lui demanda grâce. « Je te l'accorde, » dit Peredur, « à condition que tu prennes cette femme pour

(1) Chez Chrestien, c'est elle aussi qui reproche à Perceval de n'avoir pas fait de question au sujet de la lance et du Greal. Dans notre roman, c'est la jeune fille noire (p. 104), mais sous ses traits se cachait un jeune homme, cousin de Peredur (p. 118-119).

épouse et que tu la traites avec tout l'honneur et la considération que tu pourras, pour avoir tué son mari sans motif; tu iras à la cour d'Arthur, tu lui diras que c'est moi qui t'ai terrassé pour son honneur et service, et que je n'irai jamais à sa cour avant de m'être rencontré avec l'homme long pour venger sur lui l'outrage fait au nain et à la naine. » Il prit des gages du chevalier à ce sujet. Celui-ci pourvut la femme de cheval et d'habits et se rendit à la cour d'Arthur, à qui il dit l'aventure et la menace contre Kei. Kei eut des reproches d'Arthur et de sa cour pour avoir forcé à errer loin de la cour d'Arthur un homme comme Peredur. « Ce jeune homme, » dit Owein, fils d'Uryen, « ne viendra jamais à la cour, tant que Kei n'en sortira pas; or Kei ne quittera pas d'ici. » — « Par ma foi, » s'écria Arthur, « je vais me mettre en quête de lui, dans les déserts de l'île de Bretagne, jusqu'à ce que je le trouve; et alors, que chacun d'eux fasse à l'autre le pis qu'il pourra. »

Peredur marchait devant lui : il arriva dans un bois désert, où il ne voyait aucune trace de pas d'hommes ni d'animaux (1), rien que des broussailles et des herbes. Vers l'extrémité du bois, il aperçut un grand château surmonté de tours nombreuses et fortes. Près de l'entrée, les herbes étaient plus longues que partout ailleurs. De la hampe de sa lance, il frappa à la porte ; aussitôt un jeune homme aux cheveux roux, maigre, d'un créneau

(1) V. *notes critiques*.

du rempart, lui dit : — « Choisis, seigneur ; je vais t'ouvrir moi-même la porte ou indiquer à notre chef que tu es à l'entrée. » — « Dis-lui que je suis ici ; si l'on veut que j'entre, j'entrerai. » Le jeune homme revint bientôt et ouvrit la porte à Peredur.

En entrant dans la salle il aperçut dix-huit valets maigres, rouges, de même taille, même aspect, mêmes vêtements, même âge que celui qui lui avait ouvert. Il n'eût qu'à se louer de leur politesse et de leur service. Ils le désarmèrent, puis ils s'assirent et ils commençaient à causer, lorsque vinrent cinq pucelles de la chambre dans la salle.

Pour celle d'entre elles qui était la plus élevée en dignité, Peredur était sûr qu'il n'avait pas vu de physionomie plus belle. Elle portait un vieux vêtement de *paile*, qui autrefois avait été bon, maintenant tout troué : à travers on voyait sa peau, qui était plus blanche que la fleur du cristal (?). Ses cheveux et ses sourcils étaient plus noirs que le jais, et elle avait aux joues deux petites fossettes plus rouges que ce qu'il y a de plus rouge. La pucelle souhaita la bienvenue à Peredur, lui jeta les bras autour du cou, et s'assit à ses côtés (1). Peu de temps après, arrivèrent deux nonnains, l'une portant un flacon plein de vin, l'autre six tourtes de pain blanc. — « Dame, » dirent-elles, « en toute vérité, voilà tout ce qui restait de nourriture et de bois-

(1) C'est la Blanchefleur de Chrestien et la Kondwiramur de Wolfram d'Eschenbach.

son dans notre couvent cette nuit. » Ils se mirent à table. Peredur s'aperçut que la pucelle voulait lui donner plus de nourriture et de boisson à lui qu'aux autres. — « Ma sœur, » dit-il, « je vais partager les vivres et la boisson. » — « Non pas, mon âme, » dit-elle. — « C'est moi, sur ma foi (1), répliqua-t-il, qui partagerai ». Et Peredur prit le pain, en donna à chacun une part égale, et versa de même, du flacon, une mesure égale à chacun. Quand le moment fut arrivé, une chambre fut préparée pour Peredur, et il alla se coucher.

— « Écoute, sœur, » dirent les valets à la pucelle la plus belle et la plus élevée en dignité des jeunes filles, « ce que nous avons à te conseiller. » — « Qu'est-ce ? » répondit-elle. — « C'est d'aller dans la chambre là-haut te proposer au jeune homme, à son choix, comme femme ou comme maîtresse. » — « Voilà une chose qui ne me convient pas ; moi, qui n'ai jamais eu de rapport avec un homme, aller me proposer à lui, avant qu'il ne m'ait fait la cour ! Je ne le saurais pour rien au monde. » — « Nous en prenons Dieu à témoin, si tu n'obéis, nous laissons tes ennemis faire ici de toi ce qu'ils voudront. » Effrayée, la pucelle, en versant des larmes, alla droit à la chambre. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Peredur s'éveilla. La jeune fille pleurait et gémissait. — « Dis, ma

(1) Peredur dans Pen. 4 (*L. Rh.* 134) fait un serment plus énergique et plus gallois : « *honte sur ma barbe*, si je ne le fais pas. »

sœur, pourquoi es-tu ainsi à pleurer ? » — « Je vais te le dire, seigneur. Mon père possédait en propre ces domaines, cette cour-ci et le comté qui en dépendait, le meilleur qui fût dans ses États. Le fils d'un autre comte me demanda à mon père en mariage. Je ne serais pas allée avec lui de mon gré et mon père ne m'aurait jamais donnée non plus contre ma volonté, ni à lui ni à aucun comte au monde. J'étais fille unique. A sa mort, les domaines passèrent entre mes mains, et je désirais encore moins le comte qu'auparavant. Il me fit la guerre et s'empara de mes biens à l'exception de cette seule maison. Grâce à la vaillance de ces hommes que tu vois, mes frères de lait, et à la force de la maison elle-même, elle ne pouvait être prise tant que dureraient la nourriture et la boisson. Mais elles ont été épuisées, et nous n'avions plus que ce que les nonnains que tu a vues pouvaient nous apporter de nourriture, grâce à la liberté qu'elles avaient de parcourir les domaines et le pays. Mais maintenant, elles n'ont plus rien elles-mêmes. Pas plus tard que demain, le comte viendra avec toutes ses forces attaquer cette place. S'il me prend, le moins qu'il puisse m'arriver, c'est d'être livrée par lui à ses écuyers. Je suis donc venue, seigneur, me proposer à toi pour faire de moi ce qu'il te plaira, en retour de ton aide : emmène-nous hors d'ici ou défends-nous dans cette place. » — « Va te reposer, ma sœur ; je ne te quitterai pas, quoique je ne veuille rien faire de ce que tu m'offres

avant d'avoir su par expérience jusqu'à quel point je puis vous secourir. » La jeune fille alla se coucher (1).

Le lendemain matin, elle se leva, se rendit auprès de Peredur et le salua. — « Dieu te donne bien, mon âme, » dit-il ; « quelles nouvelles apportes-tu ? » — « Il ne saurait y en avoir de mauvaises, tant que tu seras bien, seigneur ; seulement le comte et toutes ses forces sont descendus à l'entrée du château : on n'a jamais vu nulle part plus de pavillons ni de chevaliers provoquant les autres au combat. » — « Eh bien, » dit Peredur, « que l'on prépare mon cheval. » Son cheval fut harnaché. Peredur se leva et alla au pré. Il y avait là un chevalier chevauchant fièrement et l'étendard de combat dressé. Ils se battirent, et Peredur jeta le chevalier à terre par-dessus la croupe de son cheval. A la fin du jour, un chevalier de haut rang vint se battre avec lui et fut renversé. « Qui es-tu ? » dit Peredur. — « En vérité, » répondit-il, « je suis le *penteulu* (2) du comte. » — « Quelle partie des pos-

(1) Chez Chrestien, elle passe la nuit sur le lit de Perceval (Potvin, II, p. 116).

S'il l'a sur le covertoir mise
Tot souavet et tot a aise.
Et cele suefre qu'il le baise
Ne ne quic pas qu'il li anuit.
Ensi giurent tote la nuit,
Li uns vers l'autre, boce a boce,
Jusqu'al demain que jor aproce.

(2) La valeur du *penteulu* (v. tome I, p. 348) était le tiers de celle

sessions de la comtesse détiens-tu ? » — « En vérité, le tiers. » — « Eh bien ! rends-lui ce tiers complètement et tout ce que tu as pu en retirer de profit ; en outre, qu'il y ait de la nourriture et de la boisson pour cent hommes, ainsi que des chevaux et des armes pour eux, cette nuit, dans sa cour ; tu seras son prisonnier, avec cette condition que tu auras la vie sauve. » Le tout fut fourni sans délai. La pucelle fut joyeuse cette nuit-là, après avoir reçu tout cela.

Le lendemain, Peredur alla au pré et renversa un grand nombre de guerriers. A la fin du jour, un chevalier, fier et de haut rang, vint contre lui. Peredur le renversa et lui accorda merci. « Qui es-tu? » lui dit-il. — « Le *distein* (intendant) de la cour (1). » — « Quelle part des domaines de la jeune fille est en ta possession ? » — « Le tiers. » — « Eh bien ! » dit Peredur, « outre les domaines de la jeune fille, tu donneras tout ce que tu en as

du roi. Il a un tiers aussi dans les amendes dues pour fautes commises à la cour. Le partage se fait par tiers avec le roi, en ce qui concerne le butin, entre lui, la reine et le chef fauconnier (*Ancient laws*, I, p. 13, 14). Il est possible, d'après un passage suivant de notre récit, que le chef fauconnier ait supplanté le *dystein* ou intendant.

(1) Le *dystein* est le troisième des officiers de la cour du roi. Il a le soin des vivres et de la boisson ; il s'occupe des logements. Il a droit au tiers des amendes infligées aux officiers de la cour. D'après ce récit, il aurait droit aussi à un tiers des dépouilles (*Ancient laws*, I, p. 29, 20). Ce mot de *distein* ou *dystein* se retrouve en Armorique dans le nom de *Wr-distin* ou *Wr-disten* (*Cart. de Redon*). Ces traits purement gallois ne se retrouvent pas chez Chrestien.

tiré de biens, de la nourriture et de la boisson pour deux cents hommes, des chevaux et des armes pour eux, et tu seras son prisonnier. » Tout cela fut fourni sans retard.

Ce troisième jour, Peredur alla au pré et renversa encore plus de chevaliers que les autres jours. A la fin de la journée, un comte vint se battre avec lui; il fut renversé et demanda grâce. « Qui es-tu? » dit Peredur. — « Je suis le comte, » répondit-il; « je ne le cache pas. » — « Eh bien! outre son comté en entier, tu donneras à la jeune fille le tien, plus de la nourriture et de la boisson pour trois cents hommes, des chevaux et des armes pour eux tous, et tu seras en son pouvoir. » Tout cela fut fait sans faute. Peredur resta là trois semaines, forçant au tribut et à la soumission, et mettant les États de la jeune fille dans la situation qu'elle désirait. « Avec ta permission, » dit alors Peredur, « je partirai. » — « C'est bien ce que tu désires, mon frère? » — « Oui, par ma foi: n'eût été mon affection pour toi, je ne serais pas resté si longtemps. » — « Mon âme, qui es-tu? » — « Peredur, fils d'Evrawc du Nord. S'il te survient affliction ou danger, fais-le-moi savoir et je te protégerai, si je puis. » Peredur s'éloigna et, loin de là, rencontra une femme montée sur un cheval très maigre et couvert de sueur (1).

Elle salua le jeune homme. « D'où viens-tu, ma

(1) Chez Chrestien, le chevalier du Pavillon, après le départ de Perceval (v. plus haut p. 54), avait forcé la jeune femme à monter

sœur? » dit Peredur. Elle lui donna la raison de son voyage. C'était la femme du maître de la clairière. « Eh bien! » dit-il, « je suis le chevalier à cause duquel tu as éprouvé cette souffrance. Il s'en repentira, celui qui en est l'auteur. » A ce moment survint un chevalier qui demanda à Peredur s'il avait vu quelqu'un ressemblant à un chevalier qu'il cherchait. « Assez de paroles, » dit Peredur; « je suis l'homme que tu cherches. Par ma foi, tu as bien tort dans tes reproches à la jeune fille; elle est bien innocente en ce qui me concerne. » Ils se battirent cependant, et le combat ne fut pas long : Peredur le renversa, et il demanda grâce. « Je te l'accorde, à condition de retourner par le même chemin que tu es venu, de proclamer que tu tiens la jeune femme pour innocente, et que tu as été renversé par moi *en réparation de l'outrage* que tu lui as fait (1). » Le chevalier en donna sa foi, et Peredur s'en alla devant lui.

Apercevant un château à côté de lui sur une éminence, il s'y dirigea et frappa à la porte avec sa lance. Aussitôt la porte fut ouverte par un homme brun, à l'air accompli, ayant la stature d'un guerrier et paraissant l'âge d'un adolescent. En entrant dans la salle, Peredur vit une grande femme, majestueuse-assise, et autour d'elle un grand nombre de suivan-

à cheval et à partir avec lui à la recherche du héros. Le chevalier est l'*Orgueilleux de la Lande*.

(1) L'expression galloise a ici une importance particulière : *wynebwerth*. Voir tome I, p. 127, note 2.

tes. La dame lui fit bon accueil. Lorsqu'il fut temps, ils se mirent à table. Le repas fini, elle lui dit : « Tu ferais bien, seigneur, d'aller coucher ailleurs. » — « Pourquoi ne coucherais-je pas ici ? » dit-il. — « Il y a ici, mon âme, neuf des sorcières de Kaerloyw (Gloucester), avec leur père et leur mère, et si nous essayons de leur échapper vers le jour, elles nous tueront aussitôt. Elles se sont déjà emparées du pays et l'ont dévasté, à l'exception de cette seule maison. » — « Eh bien ! » dit Peredur, « c'est ici que je veux être cette nuit. S'il survient un danger, je vous secourrai du mieux que je pourrai ; tort, en tout cas, je ne vous en ferai pas. » Ils allèrent se coucher. Vers le jour, Peredur entendit des cris effrayants. Il se leva en hâte, n'ayant que sa chemise, ses chausses et son épée au cou, et il sortit. Il vit une des sorcières atteindre un veilleur qui se mit à jeter les hauts cris. Peredur chargea la sorcière et lui donna un tel coup d'épée sur la tête qu'il fendit en deux le heaume avec sa cervelière comme un simple plat. « Ta grâce, Peredur, dit-elle, « et celle de Dieu. » — « D'où sais-tu, sorcière, que je suis Peredur ? » — « C'est le destin, nous l'avons vu dans l'avenir, que nous aurons à souffrir de toi (1). Je te donnerai un cheval et une armure. Tu resteras avec moi pour apprendre la chevalerie et le maniement des armes. » — « Voici, »

(1) V. page 119. Pen. 4 et 7 ne parlent que de la sorcière à laquelle Peredur a affaire à ce moment. La suite montre que la version du *L. Rouge* est préférable.

dit Peredur, « à quelle condition tu auras grâce : tu vas donner ta foi que tu ne feras jamais de mal sur les terres de la comtesse. » Peredur prit caution à ce sujet, et, avec la permission de la comtesse, il alla, en compagnie de la sorcière, à la cour des sorcières. Il y resta trois semaines de suite. Puis il choisit un cheval et des armes, et alla devant lui.

Vers le soir, il arriva dans une vallée, et, au bout de la vallée, devant la cellule d'un serviteur de Dieu. L'ermite l'accueillit bien, et il y passa la nuit (1). Le lendemain matin, il se leva et sortit. Il était tombé de la neige pendant la nuit, et un faucon avait tué un canard devant la cellule. Le bruit du cheval fit fuir le faucon, et un corbeau s'abattit sur la chair de l'oiseau. Peredur s'arrêta, et, en voyant la noirceur du corbeau, la blancheur de la neige, la rougeur du sang, il songea à la chevelure de la femme qu'il aimait le plus, aussi noire que le corbeau ou le jais (2), à sa peau aussi blanche que la neige, aux pommettes de ses joues, aussi rouges que le sang sur la neige (3).

Or, à ce moment, Arthur et sa cour étaient en

(1) La visite chez l'ermite ne se trouve pas chez Chrestien ; elle existe chez Wolfram (miss Williams, *Essai*, p. 57, 93).

(2) Le *L. Rouge* et Pen. 4. sont ici corrigés par Pen. 7 (*L. Rh.* 622) : *duach nor vran* neu *vuchud* (plus noire que le corbeau ou le jais). Le jais a vraisemblablement été ajouté au texte primitif.

(3) La même comparaison se retrouve dans une légende irlandaise dont le manuscrit le plus ancien paraît antérieur à 1164. (H. Zimmer l'a analysée et rapprochée du passage gallois dans ses *Keltische Studien*, II, p. 201 et suiv.) Davydd ab Gwilym

quête de Peredur. « Savez-vous, » dit Arthur, « quel est le chevalier à la longue lance (1) arrêté là-bas, dans le vallon ? » — « Seigneur, » dit quelqu'un, « je vais savoir qui c'est. » Le page se rendit auprès de Peredur et lui demanda ce qu'il faisait ainsi et qui il était. Peredur était si absorbé dans la pensée de la femme qu'il aimait le plus, qu'il ne lui donna pas de réponse. Le page le chargea avec sa lance ; Peredur se retourna contre lui et le jeta par-dessus la croupe de son cheval à terre. Vingt-quatre pages vinrent successivement le trouver. Il ne répondit pas plus à l'un qu'à l'autre et joua avec chacun d'eux le même jeu : d'un seul coup il les jetait à terre. Kei vint en personne et lui adressa des paroles acerbes et désagréables. Peredur lui mit sa lance sous le menton et le culbuta à une portée de trait de lui, si bien qu'il se brisa le bras et l'omoplate ; puis il fit passer son cheval vingt

refait la comparaison tout au long au profit de Dyddgu, sa maîtresse, en rappelant Peredur ab Evrawc et sa méditation ; il a eu évidemment le roman de Peredur sous les yeux (p. 18, v. 23 et suiv.). Pour l'irlandais, cf. *Togail Bruidne Dá Derga* (§ 1 et 2., éd. Whitley Stokes, 1902) ; cf. Chrestien (*Potvin*, II, p. 187) :

La fresce color li resamble
Qui ert en la face s'amie ;
Si pensa tant que il s'oblie ;
C'autresi estoit en son vis
Li vermaus sor le blanc assis
Com ces III goutes de sanc furent
Qui sor la blance nois parurent.

(1) *Paladyr Hir*, à la longue lance, est le surnom habituel de Peredur.

et une fois par-dessus son corps. Pendant que Kei restait évanoui de douleur, son cheval s'en retourna d'une allure désordonnée et fougueuse (1). Les gens de la cour le voyant revenir sans son cavalier, se rendirent en hâte sur le lieu de la rencontre. En arrivant, ils crurent que Kei était tué ; mais ils reconnurent qu'avec les soins d'un bon médecin, il vivrait. Peredur ne sortit pas plus qu'avant de sa méditation (2) en voyant l'attroupement fait autour de Kei. On transporta Kei dans le pavillon d'Arthur, qui lui fit venir des médecins habiles. Arthur fut peiné de l'accident arrivé à Kei, car il l'aimait beaucoup.

Gwalchmei fit remarquer alors que personne ne devait troubler d'une façon inconvenante un chevalier ordonné, dans ses méditations, car il se pouvait qu'il eût fait quelque perte ou qu'il songeât à la femme qu'il aimait le plus. « C'est probablement, » ajouta-t-il, « cette inconvenance qu'a commise celui qui s'est rencontré le dernier avec le chevalier. Si tu le trouves bon, seigneur, j'irai voir s'il est sorti de sa méditation : auquel cas, je lui demanderai amicalement de venir te voir. » Kei s'en irrita et se répandit en paroles courroucées et envieuses : « Gwalchmei, je ne doute pas que tu

(1) Chez Chrestien (*Polvin*, II, p. 188-190), Kei est précédé par Sagremor.

(2) Cf. Chrestien (*ibid.* p. 191) :

Et Percevaus sor les .III. goles
Se rapoia desor sa lance

ne l'amènes en tenant ses rênes. Bien minces seront ta gloire et ton honneur pour vaincre un chevalier fatigué et épuisé par le combat. C'est ainsi, d'ailleurs, que tu as triomphé de beaucoup. Tant que tu conserveras ta langue et tes belles paroles, une robe de fine toile sera pour toi une armure suffisante(1) ; tu n'auras besoin de rompre ni lance ni épée pour te battre avec le chevalier que tu vas trouver dans un-pareil état. » — « Kei, » répondit Gwalchmei, « tu pourrais, s'il te plaisait, tenir un langage plus aimable. Ce n'est pas sur moi que tu devrais venger ta fureur et ton ressentiment. Il me semble, en effet, que j'amènerai le chevalier sans qu'il m'en coûte bras ni épaule. » — « Tu as parlé en sage et en homme sensé, » dit Arthur à Gwalchmei. « Va, prends des armes convenables et choisis ton cheval. »

Gwalchmei s'arma et se dirigea, comme en se jouant, au pas de son cheval, du côté de Peredur. Celui-ci était appuyé sur la hampe de sa lance, toujours plongé dans la même méditation (1). Gwal-

(1) Cf. Chrestien (*ibid.* p. 193) :

Ciertes, en .i. bliaut de soie
Poriés ceste besongne faire.

(1) Chrestien ici évidemment modifie la source commune (p. 195) :

Et nonporquant li solaus ot
II. des goutes del sanc remises
Qui sor la nois furent assises
Et l'autre aloit jà remetant
Pour çou ne pensoit mie tant
Li chevalier com il ot fait.

chmei s'approcha de lui sans aucun air d'animosité et lui dit : « Si je savais que cela dût t'être aussi agréable qu'à moi, je m'entretiendrais volontiers avec toi. Je viens vers toi, en effet, de la part d'Arthur, pour te prier de venir le voir. Deux de ses hommes sont déjà venus vers toi à ce sujet. » — « C'est vrai, » dit Peredur, « mais ils se sont présentés d'une façon désagréable. Ils se sont battus avec moi, à mon grand regret, car il me déplaisait d'être distrait de ma méditation : je méditais sur la femme que j'aime le plus. Voici comment son souvenir m'est venu. En considérant la neige, le corbeau et les taches de sang du canard tué par le faucon sur la neige, je me mis à penser que sa peau ressemblait à la neige, la noirceur de ses cheveux et de ses sourcils au plumage du corbeau, et les deux pommettes de ses joues aux deux gouttes de sang (1). » — « Cette méditation n'est pas sans noblesse, » dit Gwalchmei (2), « et il n'est pas

(1) Cf. Chrestien (p. 19).

Que devant moi, en icest leu,
Avoit .III. gotes de fresc sanc,
Qui enluminoient le blanc ;
En l'esgarder m'estoit avis
Que la fresce color del vis
M'amie la bièle véisse
Ne jà partir ne m'en quesisce

(2) Cf. Chrestien (*Potvin*, II, p. 195, vers 35) :

Certes, fait mesire Gauvains
Cis pensers n'estoit pas vilains
Ançois ert moult cortois et dos.

étonnant qu'il t'ait déplu d'en être distrait. » — « Me diras-tu si Kei est à la cour d'Arthur? — « Il y est; c'est le dernier chevalier qui s'est battu avec toi, et il n'a pas lieu de s'en féliciter : son bras et son omoplate ont été brisés du saut qu'il a reçu de la poussée de ta lance. » — « Eh bien! J'aime autant commencer à venger ainsi l'injure du nain et de la naine. » Gwalchmei fut tout étonné de l'entendre parler ainsi du nain et de la naine. Il s'approcha de lui, lui jeta les bras autour du cou et lui demanda son nom. « On m'appelle Peredur, fils d'Evrawc, » répondit-il ; « et toi, qui es-tu? (1) » — « Gwalchmei est mon nom. » — « Je suis heureux de te voir. J'ai entendu te vanter, dans tous les pays où j'ai été, pour ta bravoure et ta loyauté. Je te prie de m'accorder ta compagnie. » — « Tu l'auras, par ma foi ; mais donne-moi aussi la tienne. » — « Volontiers. » Ils s'en allèrent ensemble, joyeux et unis, vers Arthur.

En apprenant qu'ils venaient, Kei s'écria : « Je savais bien qu'il ne serait pas nécessaire à Gwalchmei de se battre avec le chevalier. Il n'est pas étonnant qu'il se fasse grande réputation. Il fait plus par ses belles paroles que nous par la force de nos armes. » Peredur et Gwalchmei allèrent au pavillon de celui-ci pour se désarmer. Peredur

(1) Notre auteur a oublié que la nain et la naine l'ont appelé par son nom devant Gwalchmei (p. 56). La pucelle de Chrestien, dans la même circonstance, n'a pas prononcé le nom du héros.

prit les mêmes habits que Gwalchmei, (1) puis ils se rendirent, la main dans la main (2), auprès dArthur et le saluèrent. « Voici, » dit Gwalchmei, « l'homme que tu étais en train de chercher depuis déjà longtemps. » — « Sois le bienvenu, seigneur, » dit Arthur ; « tu resteras auprès de moi ; si j'avais su que ta valeur dût se montrer comme elle l'a fait, je ne t'aurais pas laissé me quitter. C'est ce que t'avaient prédit la nain et la naine que Kei maltraita et que tu as vengés. A ce moment survinrent la reine et ses suivantes. Peredur les salua ; elles lui firent un accueil aimable et lui souhaitèrent la bienvenue. Arthur témoigna grand respect et honneur à Peredur, et ils s'en retournèrent à Kaerllion.

La première nuit de son séjour à la cour d'Arthur, à Kaerllion, Peredur alla faire un tour dans le château après le repas. Il rencontra Ygharat Llaw Eurawc (à la main d'or) (3). « Par ma foi, ma sœur, »

(1) Chrestien (*Potvin*, II, p. 198) :

En son tref desarmer le fait
Et uns siens cambrelens li trait
Une reube fors d'un sien cofre ;
A viestir li presente et ofre

(2) *Ibid. : s'en vinrent andui main à main.*

(3) *Ygharat*, ou plus souvent *Angharat*. C'est probablement l'Angharad qui est donnée dans les *Triades* comme une des trois dames enjouées de Bretagne ; elle y est qualifiée de Tonnfelen (peau blonde) ; elle est fille de Rhydderch Hael (*Myv. arch.*, p. 410, 106). Son surnom de Llaw Eurawc est rappelé d'une façon singulière, dans une poésie adressée à une Angharat moderne

dit Peredur, « tu es une pucelle avenante et aimable. Je pourrais m'engager à t'aimer plus que toute autre femme, si tu voulais. » — « Je donne ma foi, » répondit-elle, « que je ne t'aime pas et que jamais je ne voudrai de toi. » — « Moi, je donne ma foi que je ne dirai pas un mot à un chrétien avant que tu ne reconnaisses que tu m'aimes plus que tout autre homme. »

Le lendemain, Peredur partit et suivit la grand'-route, le long de la croupe d'une montagne. Arrivé au bout, il aperçut une vallée ronde dont le pourtour était boisé et rocailleux, tandis que le fond était uni et en prairies ; il y avait des champs labourés entre les prairies et les bois. Au milieu du bois se trouvaient des maisons noires, d'un travail grossier. Il descendit, conduisit son cheval du côté du bois, et, un peu avant dans le bois, il aperçut le flanc d'un rocher aigu que contournait un sentier. Un lion enchaîné dormait sur le bord du rocher. Sous le lion était un gouffre profond, de dimensions effrayantes, rempli d'os d'animaux et d'hommes. Peredur dégaina et, d'un premier coup, jeta le lion suspendu à la chaîne au-dessus du gouffre ; d'un second, il brisa la chaîne, et le lion tomba dans le gouffre. Peredur fit passer son cheval par-delà le rebord du rocher et arriva dans la vallée. Au milieu était un beau château fort.

(*Iolo mss.*, p. 199 : *llaw rodd aryan*, « à la main qui donne l'*argent* »).

Peredur s'y dirigea. Dans la prairie qui était devant le château, il aperçut un grand homme aux cheveux gris, assis, le plus grand qu'il eût jamais vu, et deux jeunes gens en train de lancer leurs couteaux dont les manches étaient d'os de cétacés, l'un brun, l'autre blond.

Peredur se rendit auprès de l'homme aux cheveux gris et le salua. « Honte sur la barbe de mon portier ! » s'écria celui-ci. Peredur comprit que le portier était le lion. L'homme aux cheveux gris et les deux jeunes gens se rendirent avec lui au château. C'était un beau lieu et de noble aspect. Ils entrèrent dans la salle : les tables étaient dressées, portant en abondance nourriture et boisson. A ce moment arrivèrent de la chambre une femme d'un certain âge et une jeune femme : c'étaient les plus grandes femmes qu'il eût jamais vues. Ils se lavèrent et allèrent manger. L'homme aux cheveux gris se mit au bout de la table, à l'endroit le plus élevé, la femme d'un certain âge à côté de lui, et Peredur et la pucelle l'un à côté de l'autre ; les deux valets les servirent. La pucelle se mit à regarder Peredur et devint toute triste. Peredur lui demanda la cause de sa tristesse. « Mon âme, » répondit-elle, « à partir du moment où je t'ai vu, c'est toi que j'ai aimé le plus au monde. Il m'est dur de voir un jeune homme aussi noble que toi sous le coup de la mort qui t'attend demain. Tu as vu les nombreuses maisons noires du bois ? Tous ceux qui y habitent sont des hommes à mon père, l'homme

aux cheveux gris, là-bas, et ce sont tous des géants. Demain ils se rassembleront contre toi et te tueront. La Vallée Ronde (Dyffrynn Crwn) est le nom qu'on donne à cette vallée.» — « Eh bien ! belle pucelle, veux-tu faire en sorte que mon cheval et mes armes soient dans le même logis que moi cette nuit?» — « Par moi et Dieu, je le ferai volontiers, si je le puis. » Lorsqu'il leur parut plus opportun de dormir que de boire, ils allèrent se coucher. La jeune fille fit en sorte que le cheval et les armes de Peredur furent dans le même logis que lui.

Le lendemain, Peredur entendit le tumulte des hommes et des chevaux autour du château. Il se leva, s'arma, lui et son cheval, et se rendit au pré. La vieille femme et la pucelle allèrent trouver l'homme aux cheveux gris : « Seigneur, » dirent-elles, « prends la foi du jeune homme qu'il ne dira rien de ce qu'il a vu ici. Nous serons cautions pour lui. » — « Non, par ma foi, » répondit-il. Peredur se battit avec la troupe, et, vers le soir, il en avait tué le tiers, sans qu'aucun lui eût fait le moindre mal. La femme d'un certain âge dit alors: « Eh bien ! il a tué beaucoup de tes hommes ; donne-lui grâce. » — « Non, par ma foi, » répondit-il. La femme et la belle pucelle regardaient, des créneaux du fort. Tout d'un coup, Peredur se rencontra avec le valet blond et le tua. « Seigneur, » s'écria la pucelle, « donne grâce au jeune homme. » — « Non, par moi et Dieu, » répondit l'homme aux cheveux gris. Peredur, aussitôt, se rencontra avec le valet brun

et le tua. « Tu aurais mieux fait de donner grâce à ce jeune homme avant qu'il n'eût tué tes deux fils. C'est à peine, maintenant, si tu pourras toi-même échapper. » — « Va, toi, jeune fille, et prie-le de nous accorder pardon, puisque nous ne le lui avons pas accordé à lui. » La pucelle se rendit auprès de Peredur et lui demanda la grâce de son père et de ceux de ses hommes qui étaient encore en vie. — « Je te l'accorde, » dit Peredur, « à condition que ton père et tous ceux qui sont sous lui aillent prêter hommage à l'empereur Arthur et lui dire que c'est Peredur qui lui vaut ce service. » — « Nous le ferons volontiers, par moi et Dieu. » — « De plus, vous vous ferez baptiser, et j'enverrai vers Arthur pour lui demander de te faire don de cette vallée, à toi et à tes héritiers, pour toujours après toi. »

Ils entrèrent; la femme et l'homme aux cheveux gris adressèrent leurs saluts à Peredur. L'homme lui dit: « Depuis que je possède cette vallée, tu es le premier chrétien que j'aie vu s'en retourner en vie. Nous irons faire hommage à Arthur et prendre foi et baptême. » — « Je rends grâce à Dieu, » dit Peredur, « de n'avoir pas violé mon serment à la femme que j'aime le plus : que je ne dirais mot à aucun chrétien. » Ils restèrent cette nuit au château. Le lendemain, l'homme aux cheveux gris et sa troupe allèrent à la cour d'Arthur et lui firent hommage. Arthur les fit baptiser. L'homme aux cheveux gris dit à Arthur que c'était Peredur qui

l'avait vaincu. Arthur lui fit don, à lui et aux siens, de la vallée, pour la tenir comme vassaux, ainsi que l'avait demandé Peredur. Puis, avec la permission d'Arthur, l'homme aux cheveux gris s'en retourna à la Vallée Ronde.

Peredur, le lendemain, s'était mis en marche. Après avoir parcouru une bonne étendue de déserts sans rencontrer d'habitation, il finit par arriver à une petite maison fort pauvre. Là il entendit parler d'un serpent couché sur un anneau, et qui ne souffrait aucune habitation à sept milles à la ronde. Il se rendit à l'endroit indiqué, et se battit avec lui furieusement, vaillamment, avec glorieux succès ; il finit par le tuer, et s'empara de l'anneau.

Il resta longtemps à errer ainsi, cette fois, sans adresser la parole à aucune espèce de chrétien. Aussi perdait-il ses couleurs et sa beauté, par suite des regrets excessifs que lui inspiraient la cour d'Arthur, la femme qu'il aimait le plus, et ses compagnons. Il finit par se diriger vers la cour d'Arthur. En chemin, il rencontra les gens d'Arthur, et Kei à leur tête, allant remplir un message. Peredur les reconnut tous, mais aucun ne le reconnu' « D'où viens-tu, seigneur? » dit Kei. Il le demanda une seconde, une troisième fois, et Peredur ne répondit pas. Kei le frappa de sa lance, et lui traversa la cuisse. Pour ne pas être forcé de parler et de violer sa foi, Peredur passa outre, sans se venger de lui. « Par moi et Dieu, Kei, » dit Gwalchmei, « tu as été bien mal inspiré en blessant un

pareil jeune homme (1) parce qu'il ne pouvait pas parler. » Il s'en retourna à la cour d'Arthur. « Princesse, » dit-il à Gwenhwyvar, « vois avec quelle méchanceté Kei a blessé ce jeune homme, parce qu'il ne pouvait pas parler. Fais-le soigner par les médecins, et, à mon retour, je saurai reconnaître ce service. »

Avant que les hommes ne fussent de retour de leur expédition, un chevalier vint au pré, à côté de la cour d'Arthur, demander quelqu'un pour se battre avec lui. Il l'obtint ; le chevalier renversa son adversaire, et, tous les jours, il renversait un chevalier. Un jour, Arthur et ses gens allaient à l'église. Ils aperçurent le chevalier avec son étendard de combat dressé. « Par la vaillance de mes hommes, dit Arthur, « je ne m'en irai pas d'ici avant d'avoir eu mon cheval et mes armes pour aller me battre avec ce rustre, là-bas. » Les pages allèrent lui chercher son cheval et ses armes. Ils passèrent, en revenant, à côté de Peredur; celui-ci prit le cheval et les armes, et alla au pré. Tous, alors, en le voyant marcher au combat contre le chevalier, montèrent sur le haut des maisons, sur les collines et les lieux élevés, pour considérer la lutte. Peredur fit signe au chevalier, avec la main, de vouloir bien commencer l'attaque. Le chevalier le chargea, mais sans le faire bouger de place.

(1) La version de Pen. 7, (*L. Rh.*, 632) est préférable ; *yr nas dywedei wrthyt*, parce qu'il ne te parlait pas.

Peredur, à son tour, lança son cheval à toute bride, l'aborda avec vaillance et fureur, terriblement, durement, avec ardeur et fierté, lui donna sous le menton un coup aigu et empoisonné, dur et cuisant, digne d'un guerrier vigoureux, le souleva hors de sa selle, et le lança à une bonne distance de lui. Puis il s'en retourna, et laissa, comme auparavant, le cheval et les armes aux écuyers. Puis, à pied, il se rendit à la cour. On l'appela dès lors le Valet Muet. A ce moment, Agharat Law Eurawc le rencontra. « Par moi et Dieu, seigneur, » dit-elle, « c'est grand'pitié que tu ne puisses parler ; si tu le pouvais, je t'aimerais plus que tout homme ; et, par ma foi, quoique tu ne le puisses pas, je t'aimerai le plus au monde tout de même. » — « Dieu te le rende, ma sœur, » dit Peredur, « sur ma foi, moi aussi je t'aime. » On reconnut alors Peredur. Il vécut en compagnie de Gwalchmei, d'Owein, fils d'Uryen, des chevaliers de la cour, et demeura à la cour d'Arthur.

Arthur était à Kaerllion sur Wysc. Un jour, il alla chasser avec Peredur. Peredur lança son chien sur un cerf. Le chien tua le cerf dans un endroit désert. A quelque distance de lui, Peredur apercevant des indices d'habitation, se dirigea dans cette direction. Il vit une salle, et, à la porte, trois valets chauves et basanés jouant aux échecs. En entrant, il vit trois pucelles assises sur une couche, vêtues de même manière, comme des personnes de qualité. Il alla s'asseoir à côté d'elles, sur le

divan. Une d'elles le regarda avec attention, et se mit à pleurer. Peredur lui demanda pourquoi elle pleurait : « A cause du chagrin que j'ai, » dit-elle, « à voir tuer un jeune homme aussi beau que toi. » — « Qui me tuerait donc ? » dit Peredur. — « S'il n'était dangereux pour toi de t'attarder ici, je te le dirais. » — « Quoi qu'il puisse m'arriver de fâcheux en restant, j'écouterai. » — « C'est mon père qui est le maître de celte cour, et il tue tous ceux qui y viennent sans sa permission. » — « Quelle espèce d'homme est donc votre père à vous, pour qu'il puisse tuer chacun ainsi ? » — « Un homme qui opprime et violente tous ses voisins, sans jamais faire réparation à qui que ce soit autour de lui. »

A ce moment il vit les jeunes gens se lever et débarrasser l'échiquier des cavaliers. Il entendit un grand bruit,et, aussitôt après, entra un grand homme noir et borgne. Les pucelles se levèrent et le débarrassèrent de ses vêtements. Il alla s'asseoir. Lorsqu'il eut repris ses sens et son calme, il jeta les yeux sur Peredur, et demanda quel était ce chevalier. « Seigneur, » dit la pucelle qui avait parlé à Peredur, « c'est le jeune homme le plus beau et le plus noble que tu aies jamais vu. Pour Dieu et au nom de ta dignité, sois modéré avec lui. » — « Pour l'amour de toi, je le serai, et je lui accorderai la vie pour cette nuit. » Peredur alla avec eux auprès du feu, mangea, but, et causa avec les dames. Lorsqu'il eut la tête échauffée par la boisson, il dit à

l'homme noir: « Je suis étonné que tu te dises si fort. Qui t'a donc enlevé ton œil? » — « Une de mes habitudes, » répondit-il, « était de ne laisser la vie ni par faveur ni à aucun prix à quiconque me faisait pareille demande. » — « Seigneur, » dit la pucelle, « quoi qu'il puisse te dire de balivernes sous l'influence de l'ivresse, sois fidèle à ta parole de tout à l'heure, et à la promesse que tu m'as faite. » — « Volontiers, pour l'amour de toi, » dit l'homme noir. « Je lui laisserai la vie cette nuit. » Ils en demeurèrent là cette nuit.

Le lendemain, l'homme noir se leva, s'arma et donna cet ordre à Peredur: « Homme, lève-toi pour souffrir la mort. » — « De deux choses l'une, l'homme noir, » dit Peredur, « si tu veux te battre avec moi: ou tu dépouilleras tes armes ou tu m'en donneras d'autres pour le combat. » — « Ah! » dit l'autre, « tu pourrais te battre, si tu avais des armes? Prends celles que tu voudras. » La pucelle apporta à Peredur des armes qui lui convinrent. Il se battit avec l'homme noir jusqu'à ce que celui-ci dut lui demander grâce. « Je te l'accorde, » dit Peredur, « pendant le temps que tu mettras à me dire qui tu es et qui t'a enlevé ton œil. »

« Seigneur, voici: c'est en me battant avec le serpent noir du *Carn* (1). Il y a un monticule qu'on appelle *Cruc Galarus* (le Tertre Douloureux) (2), et

(1) Proprement; *tas, pyramide de pierres.*

(2) D'après la version galloise de l'*Hist.* de Gaufrei, le roi Evrawc bâtit le château du mont *Agned* en Écosse, qui *du temps de l'au-*

sur ce monticule il y a un *carn*, dans le *carn* un serpent, et dans la queue du serpent une pierre. La pierre a cette vertu que quiconque la tient dans une main peut avoir, dans l'autre, tout ce qu'il peut désirer d'or. C'est en me battant avec le serpent que j'ai perdu mon œil. Mon nom à moi est le Noir Arrogant (Du Trahaawc), et voici pourquoi on m'a appelé ainsi : je n'ai laissé personne autour de moi sans l'opprimer, et je n'ai jamais fait droit à personne (1). » — « A quelle distance d'ici est le mont que tu dis ? » — « Je vais te compter les journées de voyage qu'il y a jusque-là et t'expliquer à quelle distance c'est. Le jour où tu partiras d'ici, tu arriveras à la cour des enfants du Roi des Souffrances. » — « Pourquoi les appelle-t-on ainsi ? » — « L'*addanc* (2) du lac les tue une fois chaque jour. De là

teur, s'appelait *Kastell y morynyon* (*le château des Pucelles*) ou le *mont douloureux* (*Mynyd dolurus*). Le *Brut Tysilio* donne la forme *Angned* (Myv. arch., 440, 1 ; 484, 2).

(1) La même expression se retrouve dans le Livre noir de Carmarthen pour un personnage renommé pour sa violence. (*Lleu Llaw gyfes* (Skene, *F. a. B.* II, p. 31.26).

(2) *Addanc*, plus souvent *avanc* (Pen. 7, *L. Bl.*, 638 : *avang*), désigne un animal plus ou moins fabuleux. Suivant les uns, c'est un castor, suivant d'autres un crocodile, etc ; v. Silvan Evans, *Welsh dict.* « Il y a trois chefs-d'œuvre de l'île de Bretagne : le navire de Nevydd Nav Neivion, qui emporta un mâle et une femelle de chaque espèce quand Llynn Llion se rompit; le second a été fait par les bœufs cornus de Hu Gadarn quand ils traînèrent l'*avanc* de l'étang à terre, à la suite de quoi l'étang ne se rompit plus; le troisième, étaient les pierres de Gwyddon Ganhebon, sur lesquelles se lisaient tous les arts et toutes les connaissances du monde » (*Myv. arch.*, p. 409, 97). En breton moyen, *avanc* (écrit *avancq*) a

tu te rendras à la cour de la comtesse des Prouesses. » — « Quelles sont donc ses prouesses? » — « Sa maison se compose de trois cents hommes. On raconte, à tout étranger qui arrive à la cour, les prouesses de la famille. Les trois cents hommes sont assis le plus près de la comtesse, non par manque d'égards pour les hôtes, mais pour exposer les prouesses de sa maison. Le jour où tu partiras de là, tu iras au Mont Douloureux. Là autour du Mont, sont établis les propriétaires de trois cents pavillons faisant la garde autour du serpent. » — « Puisque tu as été si longtemps un fléau, » dit Peredur, « je vais pourvoir à ce que tu ne le sois pas plus longtemps. » Et il le tua. La pucelle, qui la première avait causé avec lui, lui dit alors: « Si tu étais pauvre en venant ici, désormais, avec le trésor de l'homme Noir que tu as tué, tu seras riche. Tu vois aussi quelles belles et avenantes pucelles il y a dans cette cour-ci. Tu pourrais faire la cour à celle que tu voudrais. » — « Je ne suis pas venu ici de mon pays, princesse, pour prendre femme. Mais je vois ici des jeunes gens aimables : que chacun de vous s'apparie avec l'autre, comme il voudra. Je ne veux rien de votre bien; je n'en ai pas besoin. »

le sens de *castor*. L'Irlandais moyen *abacc* qui est phonétiquement identique au mot gallois et breton, a également ce sens. L'*addanc* était donc, vraisemblablement, un castor monstrueux. Il y a un *Sarn yr afanc*, un *Bedd yr afanc*, en Nord-Galles (J. Rhys, *Celtic Folklore*, I, 130; II, 489, note).

Il alla à la cour des fils du Roi des Souffrances. En y entrant, il n'aperçut que des femmes. Elles se levèrent à son arrivée et lui firent bon accueil. Il commençait à causer avec elles, lorsqu'il vit venir un cheval portant en selle un cadavre. Une des femmes se leva, enleva le cadavre de la selle, le baigna dans une cuve remplie d'eau chaude qui était plus bas que la porte, et lui appliqua un onguent précieux. L'homme ressuscita, vint le saluer et lui montra joyeux visage. Deux cadavres arrivèrent encore portés en selle. La femme les ranima tous les deux de la même façon que le premier. Peredur leur demanda des explications. Ils lui dirent qu'il y avait un *addanc*, dans une grotte, qui les tuait une fois chaque jour. Ils en demeurèrent là cette nuit.

Le lendemain, les jeunes gens se mirent en devoir de sortir, et Peredur leur demanda, pour l'amour de leurs maîtresses, de le laisser aller avec eux. Ils refusèrent, en disant que, s'il était tué, il n'y avait personne qui pût le rappeler à la vie ; et ils partirent. Peredur les suivit. Ils les avait perdus de vue, lorsqu'il rencontra, assise sur le haut d'un mont, la femme la plus belle qu'il eût jamais vue. « Je connais l'objet de ton voyage », dit-elle ; « tu vas te battre avec l'*addanc*. Il te tuera, non par vaillance, mais par ruse. Il y a, sur le seuil de sa grotte, un pilier de pierre. Il voit tous ceux qui viennent sans être vu de personne, et, à l'abri du pilier, il les tue tous avec un dard empoisonné. Si tu me donnais ta parole de m'aimer plus qu'aucune autre femme au

monde, je te ferais don d'une pierre qui te permettrait de le voir en entrant sans être vu de lui. » — « Je te la donne, par ma foi, » dit-il ; « aussitôt que je t'ai vue, je t'ai aimée. Et où irai-je te chercher ? » — « Tu me chercheras du côté de l'Inde. » Et elle disparut après avoir mis la pierre dans la main de Peredur.

Il se dirigea vers la vallée arrosée par une rivière. Les contours en étaient boisés ; mais, des deux côtés de la rivière, s'étendaient des prairies unies. Sur l'une des rives, il y avait un troupeau de moutons blancs, et, sur l'autre, un troupeau de moutons noirs. A chaque fois que bêlait un mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau et devenait blanc. A chaque fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait noir (1). Sur le bord de la rivière se dressait un grand arbre : une des moitiés de l'arbre brûlait depuis la racine jusqu'au sommet ; l'autre moitié portait un feuillage vert. Plus haut, Peredur aperçut, assis sur le sommet d'un mont, un jeune homme tenant en laisse deux chiens de chasse, au poitrail blanc, tachetés, couchés à côté de lui ; jamais il n'avait vu à personne un air aussi royal. Dans le bois, en face, il entendit des chiens courants levant un troupeau de cerfs. Peredur salua le jeune homme, qui lui rendit son salut. Comme trois routes partaient du mont,

(1) Il y a un épisode analogue dans le récit irlandais bien connu de l'*Immram Maildúin* ou *Navigation de Mael Duin*, dont le manuscrit le plus ancien date de 1100 (*Revue celt.*, IX, p. 480-481).

deux d'entre elles larges et la troisième plus étroite, Peredur lui demanda où elles conduisaient. « L'une », dit-il, » mène à ma cour. Je te conseille ou de t'y rendre auprès de ma femme, ou d'attendre avec moi ici. Tu verras les chiens courants pousser les cerfs fatigués du bois dans la plaine ; puis les lévriers les meilleurs et les plus vaillants à la chasse que tu aies jamais vus, et la mort des cerfs près de l'eau, à côté de nous. Lorsqu'il sera temps de manger, mon valet viendra-à ma rencontre avec mon cheval, et tu trouveras là-bas bon accueil cette nuit. » — « Que Dieu te le rende, mais je ne resterai pas ; je continuerai ma route. » — « L'autre chemin mène à une ville ici près, où on trouve, pour de l'argent, nourriture et boisson. Le troisième, le plus étroit, va du côté de la grotte de l'*addanc*. » — « Avec la permission, jeune homme, c'est de ce côté que je vais aller. »

Et Peredur se dirigea vers la grotte. Il prit la pierre dans la main gauche, sa lance dans la main droite. En entrant, il aperçut l'*addanc ;* il le traversa d'un coup de lance et lui coupa la tête. En sortant, il trouva à l'entrée les trois compagnons ; ils saluèrent Peredur et lui dirent qu'il était prédit que c'était lui qui détruirait ce fléau. Il leur donna la tête du serpent. Ils lui proposèrent celle qu'il voudrait de leurs trois sœurs pour femme, et la moitié de leur royaume avec elle. « Je ne suis pas venu ici pour prendre femme, » dit Peredur. « Si j'en avais l'intention, il se peut que j'eusse choisi

votre sœur par-dessus toutes. » Peredur continua sa route.

Entendant du bruit derrière lui, il se retourna et aperçut un homme monté sur un cheval rouge et couvert d'une armure rouge. En arrivant en face de Peredur, le cavalier le salua au nom de Dieu et des hommes. Peredur salua le valet amicalement. « Seigneur, » dit celui-ci, « je suis venu pour te faire une demande. » — « Laquelle ? » dit Peredur. — « C'est que tu me prennes pour ton homme. » — « Qui prendrais-je comme homme, si je te prenais ? » — « Je ne cacherai pas mon origine : on m'appelle Etlym Gleddyvcoch (à l'épée rouge), comte des marches de l'Est. » — « Je suis étonné que tu te proposes comme homme à quelqu'un dont les domaines ne sont pas plus grands que les tiens : je n'ai aussi qu'un comté. Puisque tu tiens à me suivre comme mon homme, je t'accepte volontiers. » Ils se dirigèrent vers la cour de la comtesse des Prouesses.

On leur fit accueil courtois. On leur dit que si on les plaçait à table plus bas que la famille, ce n'était pas pour leur manquer de respect, mais que la coutume de la cour le voulait ainsi : quiconque terrasserait les trois cents hommes de la comtesse aurait le droit de s'asseoir à table le plus près d'elle et serait celui qu'elle aimerait le plus. Peredur renversa les trois cents hommes de la famille et s'assit à côté de la comtesse, qui lui dit : « Je remercie Dieu de m'avoir fait avoir un jeune homme aussi

beau et aussi vaillant que toi, puisque je n'ai pas eu l'homme que j'aimais le plus. » — « Qui était-il, celui que tu aimais le plus? » — « Sur ma foi, c'était Etlym Gleddyvcoch, et jamais je ne l'ai vu (1). » — « En vérité, » dit-il; « Etlym est mon compagnon, et le voici. C'est pour l'amour de lui que je suis venu jouter avec tes gens; il aurait pu le faire mieux que moi, s'il l'avait voulu. Je te donne à lui. » — « Dieu te le rende, beau valet; j'accepte l'homme que j'aime le plus. » Cette nuit-là, Etlym et la comtesse couchèrent ensemble.

Le lendemain, Peredur se mit en route pour le Mont Douloureux. « Par ta main, seigneur, » dit Etlym, « je m'en vais avec toi ». Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils aperçurent le Mont et les pavillons. « Va vers ces gens là-bas », dit Peredur à Etlym, « et commande-leur de venir me faire hommage. » Etlym alla vers eux et leur dit: « Venez faire hommage à mon seigneur. » — « Et quel est ton seigneur? » dirent-ils. — « Peredur Baladyr hir (à la longue lance). » — « S'il était permis de mettre à mort un messager, tu ne serais pas retourné vivant auprès de ton maître, pour avoir fait à des rois, des comtes et des barons une demande aussi arrogante que de venir faire hommage à ton seigneur. » Peredur lui ordonna de retourner auprès

(1) C'est encore là un trait celtique, que cet amour pour une personne qu'on n'a jamais vue : cf. t. I, p. 248.

d'eux et de leur donner le choix ou de lui faire hommage ou de se battre avec lui. Ils préférèrent se battre.

Ce jour-là même Peredur renversa les propriétaires de cent pavillons. Le lendemain, il jeta à terre les propriétaires de cent autres. Le troisième jour, le cent qui restait se décida à lui faire hommage. Peredur leur demanda ce qu'ils faisaient là. Ils lui répondirent qu'ils montaient la garde autour du serpent jusqu'à ce qu'il fût mort; ensuite ils se seraient battus entre eux pour la pierre, et le vainqueur l'aurait eue. « Attendez-moi ici, » dit Peredur ; « je vais aller rendre visite au serpent. » — « Non pas, seigneur, » dirent-ils ; « allons nous battre ensemble avec lui. » — « Je ne le veux point, » dit Peredur. « Si on tuait le serpent, je n'en aurais pas plus de gloire que le premier venu d'entre vous. » Il alla où était le serpent et le tua. Puis il revint auprès d'eux et leur dit : « Comptez votre dépense depuis que vous êtes venus ici, et je vous rembourserai sur parole. » Il remboursa chacun d'après le compte qu'il indiqua et ne leur demanda pas autre chose que d'être ses hommes. Puis il dit à Etlym : « Retourne auprès de la femme que tu aimes le plus, et moi j'irai devant moi. Je veux te récompenser de l'hommage que tu m'as prêté. » Et il lui donna la pierre. « Dieu te le rende, » dit Etlym, « et aplanisse la voie devant toi. »

Peredur se mit en route et arriva à une vallée arrosée par une rivière, la plus belle qu'il eût jamais

vue. Il y vit une quantité de pavillons de différentes couleurs ; mais ce qui l'étonna le plus, ce fut le nombre des moulins à eau et des moulins à vent. Il se heurta à un homme brun ayant l'air d'un *saer* (ouvrier en pierres ou bois, charpentier), et lui demanda qui il était : « Je suis, » répondit-il, « le chef meunier de tous ces moulins-là. » — « Me donnerais-tu un logement chez toi ? » — « Volontiers. » Peredur alla chez le meunier ; il trouva un beau logis qui lui convint. Il demanda de l'argent en prêt au meunier pour acheter de la nourriture, et de la boisson pour lui et les gens de la maison, en s'engageant à le dédommager avant de partir. Puis il s'informa de la cause de tout ce rassemblement. « De deux choses l'une, » dit le meunier ; « ou tu viens de loin ou tu n'es pas dans ton bon sens. Là se trouve l'impératrice de la grande Cristinobyl. Elle ne veut pour époux que l'homme le plus vaillant: pour les biens, elle n'en a pas besoin. C'est parce qu'il serait impossible d'apporter ici des vivres pour tant de milliers d'hommes, qu'on a établi cette multitude de moulins. » Cette nuit-là ils prirent du repos.

Le lendemain, Peredur se leva et s'arma, lui et son cheval, pour aller au tournoi. Au milieu des pavillons, il en distingua un, le plus beau qu'il eût jamais vu ; par la fenêtre, avançait la tête une belle pucelle, la plus belle qu'il eût jamais vue. Elle était vêtue de *paile* d'or. Peredur la regarda fixement et son amour le pénétra profondément. Il

resta à la considérer depuis le matin jusqu'à midi et de midi jusqu'à nones, auquel moment le tournoi prit fin. Alors il retourna à son logis, dépouilla ses armes, et demanda de l'argent au meunier en prêt ; la meunière s'irrita contre lui ; mais, néanmoins, le meunier lui en prêta. Le lendemain, il se conduisit comme la veille, puis il revint à la nuit à son logis et emprunta de l'argent au meunier.

Le troisième jour, pendant qu'il était à la même place à considérer la jeune fille, il ressentit un violent coup du manche d'une cognée entre le cou et les épaules. Il se retourna et vit le meunier qui lui dit: « Choisis, ou de déguerpir, ou d'aller au tournoi. » Peredur sourit en l'entendant et se rendit au tournoi. Tous ceux qui se rencontrèrent avec lui ce jour-là, il les jeta à terre ; les hommes, il les envoyait en présent à l'impératrice, les chevaux et les armes, à la femme du meunier, comme à-compte de son argent. Peredur suivit le tournoi jusqu'à ce qu'il eût renversé tout le monde. Les hommes, il les envoya comme prisonniers à l'impératrice ; les chevaux et les armes, à la femme du meunier, comme à-compte de son argent. L'impératrice dépêcha vers le chevalier du moulin pour lui demander de la venir voir. Peredur fit défaut au premier message. Un second lui fut adressé. La troisième fois, elle envoya cent chevaliers lui demander une entrevue avec ordre de l'amener de force, s'il ne venait pas de bon gré. Ils allèrent et

lui exposèrent le message de l'impératrice. Il joua bon jeu avec eux, les fit lier comme on lie un chevreuil (1) et jeter dans le fossé (bief) du moulin.

L'impératrice demanda conseil à un sage entre tous ses conseillers. Il lui dit qu'il irait de sa part trouver Peredur. Il se rendit auprès de lui, le salua et le pria, pour l'amour de son amante, de venir voir l'impératrice. Peredur alla avec le meunier et, dès qu'il fut entré, au premier endroit venu, il s'assit. Elle vint s'asseoir à côté de lui ; et, après une courte conversation, Peredur prit congé d'elle et rentra à so logis. Le lendemain, il retourna la voir. Lorsqu'il entra dans le pavillon, il le trouva dans tous les coins préparé avec le même soin ; ils ne savaient pas, en effet, où il serait allé s'asseoir. Peredur s'assit à côté de l'impératrice et ils causèrent amicalement.

Sur ces entrefaites entra un homme noir ayant à la main un gobelet rempli de vin. Il tomba à genoux devant l'impératrice et la pria de ne le donner qu'à celui qui viendrait le lui disputer les armes à la main. Elle regarda Peredur. « Princesse, » dit-il, « donne-moi le gobelet. » Il but le vin et donna la coupe à la femme du meunier. A ce moment, entra un autre homme noir, plus grand que le premier, et ayant à la main un ongle de *pryv* (2), taillé

(1) V. *notes critiques.*

(2) Proprement *ver* ; mais *pryv* désigne aussi divers animaux voir *notes critiques*. *Vermes* dans Nennius, désigne aussi le dragon. C'est la traduction latine du mot gallois *pryv*.

en forme de coupe et rempli de vin. Il le donna à l'impératrice en la priant de n'en faire don qu'à celui qui viendrait se battre avec lui. « Princesse, » dit Peredur, « donne-le-moi. » Peredur but le vin et donna le gobelet à la femme du meunier. A ce moment, entra un homme aux cheveux rouges frisés, plus grand qu'aucun des deux autres, ayant à la main un gobelet de cristal rempli de vin. Il s'agenouilla et le mit dans la main de l'impératrice en la priant de ne le donner qu'à celui qui viendrait le lui disputer les armes à la main. Elle le donna à Peredur qui l'envoya à la femme du meunier. Peredur passa cette nuit à son logis. Le lendemain, il s'arma, lui et son cheval, alla au pré et tua les trois hommes. Puis, il se rendit au pavillon. « Beau Peredur, » lui dit l'impératrice, « rappelle-toi la foi que tu m'as donnée, lorsque je te fis présent de la pierre et que tu tuas l'*Addanc*. » — « Princesse, tu dis vrai, je ne l'ai pas oublié. » Peredur gouverna avec l'impératrice quatorze ans à ce que dit l'histoire.

Arthur se trouvait à Kaerllion sur Wysc, sa principale cour. Quatre hommes, au milieu de la salle, étaient assis sur un manteau de *paile* : Owein, fils d'Uryen ; Gwalchmei, fils de Gwyar ; Howel, fils d'Emyr Llydaw et Peredur Baladyr hir. Tout à coup entra une jeune fille aux cheveux noirs frisés, montée sur un mulet jaune, ayant en main des lanières grossières, avec lesquelles elle le faisait marcher. Sa physionomie était rude et désagréa-

ble ; son visage et ses deux mains, plus noirs que le fer le plus noir trempé dans la poix. Son teint n'était pas encore ce qu'il y avait de plus laid en elle : c'était la forme de son corps ; elle avait les joues très relevées, le bas du visage allongé, un petit nez avec des narines distendues, un œil gris, vert, étincelant, et l'autre noir comme le jais, enfoncé profondément dans la tête, les dents longues, jaunes, plus jaunes que la fleur du genêt. Son ventre se relevait de la poitrine plus haut que le menton. Son échine avait la forme d'une crosse. Ses cuisses étaient larges, décharnées, et au-dessous tout était mince, à l'exception des pieds et des genoux qu'elle avait gros (1).

Elle salua Arthur et toute sa famille, à l'exception de Peredur. A Peredur, elle parla en termes irrités, désagréables. « Peredur, » dit-elle, « je ne te salue pas, car tu ne le mérites point. La destinée était aveugle lorsqu'elle t'accorda talents et gloire. Tu es allé à la cour du roi boiteux, tu y as vu le jeune homme avec la lance rouge, au bout de laquelle il y avait une goutte de sang qui se changea en un torrent coulant jusque sur le poing du jeune homme ; tu as vu là encore d'autres prodiges : tu n'en as demandé ni le sens ni la cause !

(1) Malgré des différences dans la description de Chrestien, il est clair que notre romancier et lui puisent à une même source et d'après Chrestien, à une source écrite (Potvin, II, p. 200) :

El, se les paroles sont voires
Teus com li livres les devise.

Si tu l'avais fait, le roi aurait obtenu la santé pour lui et la paix pour ses États, tandis que désormais il n'y verra que combats et guerres, chevaliers tués, femmes laissées veuves, dames sans moyens de subsistance ; et tout cela à cause de toi (1). » « Seigneur, » dit-elle en s'adressant à Arthur, « avec ta permission, mon logis est loin d'ici ; c'est le Château Orgueilleux (*syberw*) (2) ; je ne sais si tu en as entendu parler. Il y a cinq cent soixante-six chevaliers ordonnés, et chacun d'eux a avec lui la femme qu'il aime le plus. Quiconque cherche la gloire par les armes, la lutte et les combats, la trouvera là, s'il en est digne; mais pour celui qui aspire au sceptre de la gloire et de l'honneur, je sais où il peut le conquérir. Sur une montagne qu'on voit de tous côtés, il y a un château qu'on tient étroitement assiégé, et dans ce château, une jeune fille. Celui qui la délivrerait acquerrait la plus grande renommée du monde. » En disant ces

(1) V. la note 3 à la page 64 Cf. Chrestien (*ibid.*, p. 202) :

Et te fust ore si grand peine
D'ovrir ta boce et de parler,
Que tu ne peuis demander
Por coi cele gote de sanc
Saut par la pointe del fer blanc,
Et del Great que tu veis
Ne demandas ne n'enquesis.

La source est la même pour Chrestien et notre roman pour tout cet épisode.

(2) *Syberw* a le sens d'*orgueilleux* et de *noble*.

mots, elle sortit. « Par ma foi, » dit Gwalchmei, « je ne dormirai pas tranquille avant d'avoir su si je peux délivrer la pucelle. » Beaucoup des hommes d'Arthur adoptèrent le sentiment de Gwalchmei. « Pour moi, » dit Peredur, « au contraire, je ne dormirai pas d'un sommeil tranquille tant que je n'aurai pas su l'histoire et le sens de la lance dont a parlé la jeune fille noire. »

Chacun était en train de s'équiper, lorsque se présenta à l'entrée un chevalier ayant la stature et la vigueur d'un guerrier, bien pourvu d'habits et d'armes (1). Il s'avança et salua Arthur et toute sa maison, à l'exception de Gwalchmei. Sur l'épaule, il avait un écu émaillé d'or dont la traverse était d'émail bleu; bleues aussi étaient toutes ses armes. Il dit à Gwalchmei : « Tu as tué mon seigneur par tromperie et trahison, et je le prouverai contre toi. » Gwalchmei se leva : « Voici, » dit-il, « mon gage contre toi, ici ou à l'endroit que tu voudras, que je ne suis ni trompeur ni traître. » — « Je veux que la lutte entre toi et moi ait lieu devant le roi mon suzerain. » — « Volontiers, » dit Gwalchmei, « marche, je te suis. » Le chevalier partit.

Gwalchmei fit ses préparatifs ; on lui proposa beaucoup d'armes, mais il ne voulut que les siennes. Une fois armés, Gwalchmei et Peredur parti-

(1) Chez Chrestien (p. 205), il s'appelle *Guigambresil*. *Bresil* signifie *guerre* et entre en composition des noms propres anciens, gallois, bretons et corniques.

rent à la suite du chevalier, tous les deux, à cause de leur compagnonnage et de leur grande affection l'un pour l'autre. Ils ne se mirent pas en quête ensemble, mais chacun de son côté.

Dans la jeunesse du jour, Gwalchmei arriva dans une vallée arrosée par une rivière, où il aperçut un château fort, avec une grande cour, et couronné de tours superbes et très élevées. Il vit en sortir un chevalier partant pour la chasse, monté sur un palefroi d'un noir luisant, aux narines larges, avide de voyager, au trot égal et fier, vif, rapide et sûr : c'était le propriétaire de la cour. Gwalchmei le salua. « Dieu te protège, seigneur, » dit le chevalier, « d'où viens-tu? » — « De la cour d'Arthur. » — « Es-tu des hommes d'Arthur? » — « Oui, par ma foi. » — « Un bon conseil, » dit le chevalier ; « je te vois fatigué, harassé. Va à ma cour, et restes-y cette nuit, si cela te convient. » — « Volontiers, seigneur, et Dieu te le rende. » — « Voici un anneau comme signe de passe pour le portier; va ensuite droit à cette tour là-bas : ma sœur s'y trouve. » Gwalchmei se présenta à l'entrée, montra l'anneau au portier, et se dirigea vers la tour.

A l'intérieur brûlait un grand feu à flamme claire, élevée, sans fumée; auprès du feu était assise une jeune fille, majestueuse, accomplie. La pucelle lui fit bon accueil, le salua et alla à sa rencontre. Ils s'assirent l'un auprès de l'autre. Ils mangèrent, et, le repas fini, ils tinrent amicalement conversation. Sur ces entrefaites, entra, se dirigeant vers

eux, un homme, aux cheveux blancs, respectable. « Ah ! misérable putain ! s'écria-t-il ; si tu savais comme il te convient de jouer et de t'asseoir en compagnie de cet homme, assurément tu ne le ferais pas ! » Il se retira aussitôt et s'éloigna. « Seigneur, » dit la pucelle, « si tu suivais mon avis, dans la crainte d'un danger pour toi de la part de cet homme, tu fermerais la porte. » Gwalchmei se leva. En arrivant à la porte, il vit l'homme, lui soixantième, complètement armé, ainsi que ses compagnons, montant à la tour. Saisissant la table du jeu d'échecs (1), il réussit à empêcher aucun d'eux de monter, jusqu'au retour du comte de la chasse. « Que se passe-t-il? » dit le comte en arrivant. — « Une bien vilaine chose, » répondit l'homme aux cheveux blancs : « cette malheureuse, là-haut, est restée jusqu'à ce soir assise et mangeant en compagnie de l'homme qui a tué votre père: c'est Gwalchmei, fils de Gwyar. » — « Arrêtez maintenant, » dit le comte. « je vais entrer. »

Le comte fut courtois vis-à-vis de Gwalchmei. « Seigneur, » dit-il, « tu as eu tort de venir à

(1) Chez Chrestien (Potvin, II, p. 93, p. 246-247), la damoisele prend une part active à la lutte :

La damoisele, les eschiés
Qui giurent sor le pavement.
Lor rue moult iriement
— Et cil mius se deffendent
Des grans eskiés que il lor ruent.

notre cour, si tu savais avoir tué notre père; quoique nous ne puissions, nous, le venger, Dieu le vengera sur toi. » — « Mon âme, » dit Gwalchmei, « voici, à ce sujet, la vérité: ce n'est ni pour avouer que j'ai tué votre père ni pour le nier que je suis venu ici. Je suis en mission pour le compte d'Arthur et le mien (1). Je te demande un délai d'un an, jusqu'au retour de ma mission, et alors, sur ma foi, je viendrai à cette cour pour avouer ou pour nier. » Le délai lui fut volontiers accordé. Il passa la nuit à la cour et partit le lendemain. L'histoire n'en dit pas davantage de Gwalchmei à ce sujet (2).

Pour Peredur, il marcha devant lui. Il erra à travers l'île, cherchant des nouvelles de la jeune fille noire, et il n'en trouva pas. Il finit par arriver dans une terre qu'il ne connaissait pas, dans le val d'une rivière. En cheminant à travers cette vallée, il vit venir un cavalier ayant les insignes d'un prêtre. Il lui demanda sa bénédiction. « Malheureux, » répondit-il, « tu ne mérites pas ma bénédiction, et il ne te portera pas bonheur de vêtir une armure un jour comme aujourd'hui. » — « Quel jour est-ce donc? » — « C'est aujourd'hui le vendredi de la

(1) Chez Potvin (IV, p. 253) Gauvain est obligé de passer un an à chercher la Lance.

(2) Cf. Chrestien (Potvin, II, p. 253):

De monsignor Gauvain se taist ;
Ici li contes a estal;
Si comence de Perçeval.

passion.» — « Ne me fais pas de reproches, je ne le savais pas. Il y a un an aujourd'hui que je suis parti de mon pays. »

Peredur mit pied à terre (1) et conduisit son cheval à la main. Il suivit quelque temps la grand'-route, puis il prit un chemin de traverse qui le mena à traver un bois. En en sortant, il aperçut un château sans tours, qui lui parut habité. Il s'y rendit et, à l'entrée, il rencontra le même prêtre et lui demanda sa bénédiction. « Dieu te bénisse, » répondit le prêtre, « il vaut mieux faire route ainsi. Tu resteras avec moi ce soir. » Peredur passa la nuit au château. Le lendemain, comme il songeait à partir, le prêtre lui dit: « Ce n'est pas un jour aujourd'hui pour voyager, pour qui que ce soit. Tu resteras avec moi aujourd'hui, demain et après-demain, et je te donnerai toutes les informations que je pourrai au sujet de ce que tu cherches. » Le quatrième jour, Peredur se mit en devoir de partir et demanda au prêtre des renseignements au sujet du château des Merveilles. « Tout ce que j'ai appris, » dit celui-ci, « je vais te le dire. Tu franchiras cette montagne là-bas; de l'autre côté, il y a une rivière et dans la vallée de cette rivière, une cour royale. C'est là que fut

(1) L'usage d'Arthur était de ne pas monter à cheval durant la semaine *peneuse* ou sainte (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV, p. 206). Chez Chrestien, ces reproches lui sont faits par trois chevaliers et dix dames.

le roi à Pâques. S'il y a un lieu où tu doives trouver des nouvelles au sujet du château des Merveilles, c'est bien là (1). »

Peredur partit et se rendit à la vallée de la rivière où il rencontra une troupe de gens allant à la chasse et ayant au milieu d'eux un homme de haut rang. Peredur le salua. « Choisis, seigneur, » dit cet homme: viens chasser avec moi, ou va à la cour: j'enverrai quelqu'un de mes gens pour te recommander à ma fille, qui y est; elle te donnera à manger et à boire en attendant mon retour de la chasse. Si ce que tu cherches est de telle nature que je puisse te le procurer, je le ferai volontiers. » Le roi fit accompagner Peredur par un valet court et blond; lorsqu'ils arrivèrent à la cour, la princesse venait de se lever et allait se laver. Peredurs'avança; elle le salua avec courtoisie, et lui fit place à côté d'elle; ils prirent ensemble leur repas. A tout ce que lui disait Peredur, elle riait assez haut pour être entendue de toute la cour: « Par ma foi, » lui dit alors le petit blond, « si tu as jamais eu un mari, c'est bien ce jeune homme. S'il ne l'a pas encore été, à coup sûr, ton esprit et ta pensée sont fixés sur lui. » Puis le petit blond se rendit auprès du roi et lui dit qu'à son avis, suivant toute vraisemblance, le jeune homme qu'il avait rencontré était le mari de sa fille. « S'il ne

(1) Chez Chrestien, le prêtre (l'ermite) est un oncle de Perceval, frère de sa mère. Perceval reste deux jours avec lui. C'est la première fois qu'il le rencontre.

l'est pas encore, ajouta-t-il, il va le devenir tout de suite, si tu n'y prends pas garde. » — « Quel est ton avis, valet? » dit le roi. — « Je suis d'avis de lancer sur lui des hommes vaillants et de le tenir prisonnier jusqu'à ce que tu n'aies plus d'incertitude à ce sujet. » Le roi lança ses hommes sur Peredur, avec ordre de le saisir et le fit mettre en geôle. La jeune fille alla au-devant de son père et lui demanda pourquoi il avait fait emprisonner le chevalier de la cour d'Arthur. « En vérité » répondit-il, « il ne sera libre ni ce soir, ni demain, ni après-demain : jamais il ne sortira du lieu où il est. » Elle ne protesta pas contre les paroles du roi et se rendit auprès du jeune homme auquel elle dit : « Est-ce qu'il t'est désagréable d'être ici ? » — « J'aimerais autant » répondit-il, « ne pas y être. » — « Ton lit, ta situation, ne seront pas plus mauvais que ceux du roi. Les meilleurs chants de la cour, tu les auras à ton gré. Si tu trouves même plus amusant que j'établisse mon lit ici pour causer avec toi, je le ferai volontiers. » — « Pour cela, je ne le refuse pas. » Il passa cette nuit en prison, et la pucelle tint tout ce qu'elle avait promis.

Le lendemain Peredur entendit du bruit dans la ville. « Belle pucelle, » dit-il, « quel est ce bruit? » — « L'armée du roi et toutes ses forces viennent dans cette ville aujourd'hui. » — « Que veulent-ils ainsi ? » — « Il y a ici près un comte, possédant deux comtés et aussi puissant qu'un roi. Il y aura lutte entre eux aujourd'hui ». — « J'ai une

prière à t'adresser : fais-moi avoir cheval et armes pour assister à la lutte ; je jure de retourner à ma prison. » — « Volontiers, tu auras cheval et armes. » Elle lui procura le cheval et les armes, ainsi qu'une cotte d'armes toute rouge par-dessus son armure, et un écu jaune qu'il suspendit à son épaule. Il alla au combat et renversa tout ce qu'il rencontra d'hommes du comte ce jour-là. Puis il rentra en prison. La pucelle demanda des nouvelles à Peredur : il ne lui répondit pas un mot. Elle alla aux renseignements auprès de son père et lui demanda qui avait été le plus vaillant de sa maison. Il répondit qu'il ne le connaissait pas, mais que c'était un chevalier portant une cotte d'armes rouge par-dessus son armure et un bouclier jaune sur l'épaule. Elle sourit et retourna auprès de Peredur, qui fut cette nuit-là l'objet d'égards particuliers.

Trois jours de suite, Peredur tua les gens du comte, et, avant que personne ne pût savoir qui il était, il retournait à sa prison. Le quatrième jour, Peredur tua le comte lui-même. La pucelle alla au-devant de son père et lui demanda les nouvelles. « Bonnes nouvelles, » répondit-il, « le comte est tué, et je suis maître de ses deux comtés. » — « Sais-tu, seigneur, qui l'a tué ? » — « Je le sais : c'est le chevalier à la cotte d'armes rouge et à l'écu jaune. » — « Seigneur, moi je le connais. » — « Au nom de Dieu, qui est-ce ? » — « C'est le chevalier que tu tiens en prison. » Il se

rendit auprès de Peredur, le salua, et lui dit qu'il le récompenserait du service qu'il lui avait rendu, comme il le voudrait lui-même. A table, Peredur fut placé à côté du roi, et la pucelle à côté de lui : « Je te donne, lui dit le roi, ma fille en mariage avec la moitié de mon royaume, et je te fais présent des deux comtés. » — « Seigneur, Dieu te le rende, mais je ne suis pas venu ici pour prendre femme. » — « Que cherches-tu, seigneur ? » — « Je cherche des nouvelles du château des Merveilles. » — « La pensée de ce seigneur est bien plus haut que là où nous la cherchions, dit la pucelle : tu auras des nouvelles au sujet du château, des guides pour te conduire à travers les États de mon père, et de quoi défrayer ta route. C'est toi, seigneur, l'homme que j'aime le plus. Franchis, continua-t-elle, cette montagne là-bas, puis tu verras un étang et, au milieu, un château : c'est ce qu'on appelle le château des Merveilles. Ce nom, nous le connaissons, mais pour les merveilles elles-mêmes, nous n'en savons rien. »

Peredur se dirigea vers le château. Le portail était ouvert. En arrivant à la salle, il trouva la porte ouverte : il entra et aperçut un jeu d'échecs : les deux troupes de cavaliers jouaient l'une contre l'autre (1) ; celle à qui il donnait son aide perdait

(1) Parmi les merveilles de l'ile de Bretagne est le jeu d'échecs de Gwenddoleu : on n'a qu'à mettre debout les cavaliers, ils jouent tout seuls. L'échiquier était en or et les cavaliers en argent (Lady

et l'autre jetait un cri, absolument comme l'eussent fait des hommes. Il se fâcha, prit les cavaliers dans son giron, et jeta l'échiquier dans le lac. A ce moment entra une jeune fille noire qui lui dit: « Puisse Dieu ne pas t'accorder sa grâce. Il t'arrive plus souvent de faire du mal que du bien (1) » — « Que me réclames-tu, la pucelle noire, dit Peredur ? » — « Tu as fait perdre à l'impératrice sa table de jeu, ce qu'elle n'eût pas voulu pour son empire (2). » — « Y aurait-il moyen de la retrouver ? » — « Oui, si tu allais à Kaer Ysbidinongyl Il y a là un homme noir qui dévaste une grande

Charlotte Guest, *Mabin.*, I, p. 383); Cf. ma trad. I, p. 215, note 2. Chez Wauchier (Potvin, IV, p. 78-80), l'épisode est beaucoup plus développé. Dans cette version et celle de Robert de Borron (miss Williams, *Essai*, p. 59 et suiv.), Perceval joue lui-même contre l'autre troupe. Une sorte de fée des eaux l'arrête lorsqu'il veut jeter l'échiquier dans l'eau (le lac, dans Peredur). C'est une jeune fille aussi qui lui promet son amour s'il lui apporte la tête du *cerf blanc* et qui lui prête son brachet pour le chasser. Dans Peredur, elle agit pour le compte de l'impératrice sa maîtresse; c'est l'épagneul de l'impératrice qui chasse avec lui. En somme, le Peredur, dans cet épisode, est tantôt d'accord avec Wauchier, tantôt avec Robert de Borron.

(1) Dans Chrestien c'est une jeune fille de la plus grande beauté une sorte de fée des eaux.

(2) Chez Wauchier, un des continuateurs de Chrestien (Potvin, IV, p. 78-79), cet épisode est plus longuement raconté. Perceval a le dessous :

Au cief del tout, c'est vérités,
En fu Percevaus li matés;
. . . . . .
Lors regüa et matés fu
.III. gius,...

partie des domaines de l'impératrice. En le tuant, tu aurais la table. Mais si tu y vas, tu n'en reviendras pas vivant. » — « Veux-tu me guider là-bas? » — « Je vais t'indiquer le chemin. »

Il se rendit à Kaer Ysbidinongyl, et se battit avec l'homme noir. Celui-ci demanda grâce : « Je te l'accorde, » dit Peredur, « à condition que la table de jeu soit où elle était à mon entrée dans la salle. » A ce moment arriva la jeune fille noire. « En vérité, » dit-elle « que la malédiction de Dieu soit sur toi en retour de ta peine, pour avoir laissé en vie ce fléau qui est en train de dévaster les domaines de l'impératrice. — « Je lui ai laissé la vie, » dit Peredur, « pour qu'il remît la table. » — « Elle n'est pas à l'endroit où tu l'as trouvée : retourne et tue-le. » Peredur alla et tua l'homme noir.

En arrivant à la cour, il y trouva la jeune fille noire. « Pucelle, » dit Peredur , « où est l'impératrice ? » — « Par moi et Dieu, » répondit-elle, « tu ne la verras pas maintenant, si tu ne tues le fléau de cette forêt là-bas. » — « Quel est ce fléau? » — « Un cerf (1), aussi rapide que l'oiseau le plus léger ; il a au front une corne aussi longue qu'une hampe de lance, à la pointe aussi aiguë que tout ce qu'il y a de plus aigu. Il brise les branches des arbres, et tout ce qu'il y a de

(1) Chez Chrestien, c'est le *blanc cerf*. Le chien est celui de la jeune fille ; il est blanc aussi. Dans Perlesvaux (Potvin, I, p. 21), le héros se distingue par un *escu vermeil à un cerf blanc*. Cf. plus bas, p. 123.

plus précieux dans la forêt ; il tue tous les animaux qu'il rencontre, et ceux qu'il ne tue pas meurent de faim. Bien pis : il va tous les soirs boire l'eau du vivier et il laisse les poissons à sec ; beaucoup sont morts avant que l'eau n'y revienne. » — « Pucelle, viendrais-tu me montrer cet animal-là ? » — « Non point ; personne depuis un an n'a osé aller à la forêt, mais il y a l'épagneul de l'impératrice qui lèvera le cerf et reviendra vers toi avec lui ; le cerf alors t'attaquera. » L'épagneul servit de guide à Peredur, leva le cerf, et le rabattit vers l'endroit où était Peredur. Le cerf se jeta sur Peredur, qui le laissa passer de côté, et lui trancha la tête. Pendant qu'il considérait la tête, une cavalière vint à lui, mit l'épagneul dans sa cape et la tête du cerf entre elle et l'arçon de sa selle. Il avait au cou un collier d'or rouge « Ah ! seigneur, » dit-elle, « tu as agi d'une façon discourtoise en détruisant le plus précieux joyau de mes domaines. » — « On me l'a demandé, » répondit-il ; « y a-t-il un moyen de gagner ton amitié ? » — « Oui, va sur la croupe de cette montagne là-bas. Tu y verras un buisson. Au pied du buisson, il y a une pierre plate (1). Une fois là, de-

(1) Wauchier (Potvin, IV, p. 85) :

Là trouverez-vous .I. tombiel
Ou il a peint .I. chevalier.

Il me paraît très probable que l'archétype gallois portait au lieu de *llech* (pierre plate), *cromlech* qui signifie *dolmen, tombeau mégalithique.*

mande par trois fois quelqu'un pour se battre avec toi ; ainsi tu pourras avoir mon amitié. »

Peredur se mit en marche et, arrivé au buisson, il demanda un homme pour se battre avec lui. Aussitôt un homme noir sortit de dessous la pierre, monté sur un cheval osseux, couvert, lui et son cheval, d'une forte armure rouillée. Ils se battirent. A chaque fois que Peredur le renversait, il sautait de nouveau en selle. Peredur descendit et tira son épée. Au même moment l'homme noir disparut avec le cheval de Peredur et le sien, sans que Peredur pût même jeter un coup d'œil dessus. Peredur marcha tout le long de la montagne et, de l'autre côté, dans une vallée arrosée par une rivière, il aperçut un château. Il s'y dirigea. En entrant, il vit une salle dont la porte était ouverte. Il entra et aperçut au bout de la salle sur un siège un homme aux cheveux gris, boiteux ; à côté de lui, Gwalchmei, et son propre cheval dans la même écurie que celui de Gwalchmei. Ils firent joyeux accueil à Peredur qui alla s'asseoir de l'autre côté de l'homme aux cheveux gris.

A ce moment, un jeune homme aux cheveux blonds tomba à genoux devant Peredur et lui demanda son amitié. « Seigneur, » dit-il, « c'est moi que tu as vu sous les traits de la jeune fille noire, à la cour d'Arthur, puis, lorsque tu jetas la table de jeu, lorsque tu tuas l'homme noir d'Ysbidinongyl, lorsque tu tuas le cerf, quand tu t'es battu avec l'homme de la pierre plate. C'est encore moi

qui me suis présenté avec la tête sanglante sur le plat, avec la lance de la pointe de laquelle coulait un ruisseau de sang jusque sur mon poing (1), tout le long de la hampe. La tête était celle de ton cousin germain. Ce sont les sorcières de Kaerloyw qui l'ont tué ; ce sont elles aussi qui ont estropié ton oncle ; moi, je suis ton cousin. Il est prédit que tu les vengeras. »

Peredur et Gwalchmei décidèrent d'envoyer vers Arthur et sa famille pour lui demander de marcher contre les sorcières. Ils engagèrent la lutte contre elles. Une des sorcières voulut tuer un des hommes d'Arthur devant Peredur ; celui-ci l'en empêcha. Une seconde fois, la sorcière voulut tuer un homme devant Peredur; celui-ci l'en empêcha. A la troisième fois, la sorcière tua un homme devant Peredur. Celui-ci tira son épée et en déchargea un tel coup sur le sommet de son heaume qu'il fendit le heaume, toute l'armure et la tête en deux. Elle jeta un cri et commanda aux sorcières de fuir en leur disant que c'était Peredur, celui qui avait été à leur école pour apprendre la chevalerie, et qui, d'après le sort, devait les tuer. Arthur et ses gens se mirent alors à frapper sur les sor-

(1) Cf. Chrestien (Potvin, II, p. 147).

S'en ist une goute de sanc
Del fer de la lance el somet
Et jusqu'à la main au varlet
Couloit cele goute vermeille.

cières. Toutes les sorcières de Kaerloyw furent tuées.

Voilà ce qu'on raconte au sujet du château des Merveilles.

Gereint [1] et Enid [2]

Voici comment on traite de l'histoire de Gereint, fils d'Erbin.

Arthur prit l'habitude de tenir cour à Kaerllion

(1) Gereint, fils d'Erbin. Il y a eu un Gereint, roi des Bretons, qui a eu à lutter contre le roi de Wessex, Ine, vers 710 (*Chronique anglo-saxonne*. Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 326). Le nôtre paraît avoir été roi de Devon et de Cornouailles, d'après la célèbre élégie qui lui est consacrée dans le *Livre Noir* (Skene, II, p. 38, XXII), ce qui concorde avec un passage de notre récit. Dans les *Triades*, il devient un des trois chefs de flotte de Bretagne, avec March ab Meirchyon et Gwenwynnwyn ab Nav (*Triades Mab.*, p. 303, I, 11). Gereint = Gerontios ; cf. irl. *gerait*, « champion. » Gereint a été mis au rang des saints, ainsi que ses enfants. Une église lui était dédiée à Hereford (*Iolo mss.*, p. 136). Il y a un nom de lieu, *Bedd Gereint* ou *tombe de Gereint* sur la rivière Dulas, en la paroisse de Penbryn, en Cardigan (Jones, Cymru, I, p. 69. 1). Le Gereint, roi des Bretons, adversaire d'Ine, est le roi de Dumnonia auquel s'adresse la lettre de l'évêque Adhelm, évêque de Shirburn en 706, au sujet de la Pâque et des erreurs des Bretons (Beda, *Hist. Eccl.* V. XVIII.).

(2) *Enit*. « Les trois dames les plus remarquables de la cour d'Arthur sont : Dyvyr Wallt Eureid (aux cheveux d'or) ; Enit, fille du comte Yniwl, et Tegeu Eurvron. Elle est souvent mentionnée par les poètes (*Daf. ab Gwil.*, p. 28). Le *L. Rouge* et Pen. 4 ont *Enit* ; Pen. 6, part. IV, *Enyt*.

sur Wyse. Il l'y tint sept fois de suite à Pâques, cinq fois de suite à Noël. Une fois même, il l'y tint à la Pentecôte (1) : c'était, en effet, de tous ses domaines, l'endroit à l'accès le plus facile par mer et par terre. Il y convoqua neuf rois couronnés, ses vassaux, ainsi que les comtes et les barons : c'étaient ses invités à toutes les fêtes principales, à moins qu'ils ne fussent arrêtés par de graves empêchements. Quand il tenait cour à Kaerllion, on réservait treize églises pour la messe, voici de quelle façon : une d'elles était destinée à Arthur, à ses rois et à ses invités ; une seconde à Gwenhwyvar et ses dames ; la troisième au *distein* (intendant) et aux solliciteurs ; la quatrième à Odyar le Franc (2) et aux autres officiers ; les neuf autres étaient pour les neuf *penteula*, et, tout d'abord, pour Gwalchmei, à qui la supériorité de gloire, de vaillance et de noblesse avait valu d'être leur chef. Et dans aucune de ces églises il ne tenait plus d'hommes que nous ne venons de le dire. Glewlwyt Gavaelvawr était chef portier ; il ne s'occupait de ce service qu'à chacune des trois fêtes principales ; mais il avait sous ses ordres sept hommes qui se partageaient le service de l'année : c'étaient Grynn..., Penpighon, Llaesgynym, Gogyvwlch, Gwrddnei

(1) Les trois principales fêtes de l'année étaient Noël, Pâques et la Pentecôte (*Ancient laws*, I, p. 6).

(2) *Oger* (prononcez *Odjer*). Le terme de Normand n'est pas, en général, employé par les Gallois. Après la conquête, c'est le terme de *Freinc*, Français, qui est d'usage.

Llygeit Cath. (aux yeux de chat), qui voyait la nuit aussi bien que le jour ; Drem, fils de Dremhitit ; Klust, fils de Klustveinyt (1). Ils servaient de veilleurs à Arthur.

Le mardi de la Pentecôte, comme l'empereur était assis, buvant en compagnie, entra un grand jeune homme brun. Il portait une robe et un surcot de *paile* damassé, une épée à poignée d'or suspendue au cou, et, aux pieds, deux souliers bas de *cordwal*. Il se présenta devant Arthur. « Bonne santé, seigneur, » dit-il. — « Dieu te donne bien, » dit Arthur ; « sois le bienvenu en son nom. Apportes-tu des nouvelles fraîches ? » — « Oui, seigneur. » — « Je ne te connais pas, toi. » — « J'en suis surpris : je suis ton forestier de la forêt de Dena (2) ; mon nom est Madawc, fils de Twrgadarn. » — « Dis tes nouvelles. » — « Voici, seigneur : j'ai vu, dans la forêt, un cerf comme je n'en ai jamais vu. » — « Qu'a-t-il donc de particulier, que tu n'aies jamais vu son pareil ? » — « Il est tout blanc, et par fierté, par orgueil de sa royauté, il ne marche en compagnie d'aucun autre animal. Je

(1) Cf. tom. I, p. 273, 282. Le *t* final dans *Dremhitit* et *Klustveinyt* représente une spirante dentale sonore, et prouve que le scribe copiait un manuscrit plus ancien. (Voir *Introduction*, tome I, p. 20.) Tome I, p. 283 : *Gwiawn Llygat cath*.

(2) La forêt de Dena, ou, comme le disent les écrivains anglais, de Dean. Un *cantrev* de Gwent portait le nom de *Cantrev coch yn y Ddena* et s'étendait depuis Mynwy jusqu'à Gloucester (*Myv. arch.*, p. 736, 737). La précision des détails et des noms d'hommes et de lieux contraste avec le vague du roman français.

viens te demander ton avis : quel est ton sentiment à son sujet ? » — « Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller le chasser demain, dans la *jeunesse* du jour, et en faire donner avis dans tous les logis. »

On prévint Ryfuerys, le chef chasseur (1) d'Arthur ; Elivri, le chef des pages (2) ; enfin tout le monde. C'est à quoi ils s'arrêtèrent. Arthur fit partir le valet avant eux. Gwenhwyvar dit à Arthur : « Seigneur, me permettras-tu demain d'aller voir et entendre chasser le cerf dont a parlé le valet ? » — « Volontiers, » dit Arthur. — « J'irai donc. » Gwalchmei dit alors à Arthur : « Ne trouverais-tu pas juste, seigneur, de permettre à celui à qui viendrait le cerf pendant la chasse de lui couper la tête et de la donner à qui il voudrait, à sa maîtresse ou à celle de son compagnon, que le cerf tombe sur un cavalier ou un piéton ? » — « Je le permets volontiers, » répondit Arthur, « et que le *distein* soit blâmé si chacun n'est pas prêt demain pour la chasse. » Et ils passèrent la nuit sans excès, en chants, divertissements, causeries, abon-

(1) Le *penkynydd*, ou chef chasseur, est le dixième des officiers du roi. Il a sa terre libre, un cheval nourri aux frais du roi, ses vêtements de toile, de la reine, et ceux de laine, du roi. Il a le tiers des amendes payées par les chasseurs et l'*amobyr* (droit pour mariage) de leurs filles, etc. (*Ancient laws*, I, p. 36, 37).

(2) Lady Guest croit qu'il s'agit du *gwas ystavell*, ou valet de la chambre royale. Il est plus probable que c'est le *pengwastrawd*, ou chef des écuyers, le sixième personnage de la cour (*Ancient laws*, I, p. 29, 30 ; pour le *gwas-ystavell*, v. *ibid.*, p. 31, 32).

damment servis, et ils allèrent se coucher quand ils jugèrent le moment venu.

Le lendemain, lorsque vint le jour, ils se réveillèrent. Arthur appela les quatre pages qui gardaient son lit : Kadyrieith, fils de Porthawr Gandwy (portier de Gandwy) ; Amhren, fils de Bedwyr ; Amhar, fils d'Arthur ; Goreu, fils de Kustennin (2). Ils vinrent, le saluèrent et le vêtirent. Arthur s'étonna que Gwenhwyvar ne fût pas réveillée et qu'elle ne se fût pas retournée dans son lit. Les hommes voulurent la réveiller ; mais Arthur leur dit : « Ne la réveillez pas, puisqu'elle aime mieux dormir qu'aller voir la chasse. » Arthur se mit en route ; il entendit bientôt deux cors sonner, l'un auprès du logis du chef chasseur, l'autre auprès du chef des écuyers. Toutes les troupes vinrent se rassembler autour d'Arthur, et ils se dirigèrent vers la forêt.

Arthur était sorti de la cour, lorsque Gwenhwyvar s'éveilla, appela ses pucelles et s'habilla. « Jeunes filles, » dit-elle, « j'ai eu hier la permission d'aller voir la chasse. Qu'une d'entre vous aille à l'étable et amène ce qu'il peut y avoir de chevaux convenables à monter pour une femme. » Une d'elles y alla ; mais on ne trouva à l'écurie que deux chevaux. Gwenhwyvar et une des pucelles les montèrent, traversèrent la Wysc et suivi-

(2) Cf. tome I, p. 321, 345. *Amhar, fils d'Arthur* : *Amhar*, signifie *sans pareil*. A remarquer à côté de *Goreu* (le meilleur).

rent les traces de la file des hommes et des chevaux. Comme elles chevauchaient ainsi, elles entendirent un grand bruit impétueux. Elles regardèrent derrière elles et aperçurent un cavalier sur un jeune cheval habitué à la chasse, de stature énorme : c'était un jeune valet brun, aux jambes nues, à l'air princier ; il portait à la hanche une épée à poignée d'or ; il portait une robe et un surcot de *paile*, et ses pieds étaient chaussés de deux souliers bas en *cordwal*. Par-dessus, il avait un manteau de pourpre bleue, orné d'une pomme d'or à chaque angle (1). Le cheval marchait la tête levée et fière, d'une allure rapide et aisée, brève et cadencée. Le cavalier atteignit Gwenhwyvar et la salua. « Que Dieu te favorise, Gereint, » dit-elle ; « je t'ai reconnu dès que je t'ai aperçu tout à l'heure ; sois le bienvenu au nom de Dieu. Pourquoi n'es-tu pas allé chasser avec ton seigneur? » — « Parce qu'il est parti sans que je le susse. » — « Moi aussi j'ai été étonnée qu'il y soit allé sans m'avertir. » — « Je dormais, princesse, de sorte que je ne me suis pas aperçu de son départ. » — « Parmi tous les compagnons que j'ai dans ce royaume, tu es bien le jeune homme dont je préfère la compagnie. La chasse pourrait bien être aussi amusante pour nous que pour eux-mêmes : nous entendrons les cors

(1) De même, Kulhuch porte un manteau de pourpre à quatre angles, ayant à chaque extrémité une pomme d'or de la valeur de *cent vaches* chacune (t. I, p. 250). Erec, chez Perceval, a simplement *un mantel hermin*.

sonner, la voix des chiens quand on les découplera et qu'ils commenceront à appeler. » Ils arrivèrent à la lisière de la forêt et s'y arrêtèrent. « Nous entendrons bien d'ici, » dit-elle, « quand on lâchera les chiens. »

A ce moment un bruit se fit entendre : ils tournèrent les yeux dans cette direction et aperçurent un nain monté sur un cheval haut et gros, aux larges naseaux, dévorant l'espace, fort et vaillant ; le nain tenait à la main un fouet ; près de lui était une femme sur un cheval blanc pâle, parfait, au pas uni et fier, et vêtue d'un habit de *paile* d'or ; à côté d'elle, un chevalier monté sur un cheval de guerre de grande taille, à la fiente abondante, couvert, lui et son cheval, d'une armure lourde et brillante. Ils étaient bien sûrs de n'avoir jamais vu cheval, chevalier et armure dont les proportions leur parussent plus belles. Ils étaient tous les trois près l'un de l'autre. « Gereint, » dit Gwenhwyvar, « connais-tu ce grand chevalier là-bas ? » — « Non, je ne le connais pas, » répondit-il ; « cette grande armure étrangère ne laisse pas apercevoir sa figure et sa physionomie. » — « Va, pucelle, » dit Gwenhwyvar, « et demande au nain quel est ce chevalier. » La pucelle se dirigea vers le nain ; la voyant venir, celui-ci l'attendit. « Quel est ce chevalier ? » lui demanda-t-elle. — « Je ne le dirai pas, » répondit-il. — « Puisque tu es trop mal appris pour me le dire, je vais le lui demander à lui-même. » — « Tu ne le lui demanderas point, par ma foi. »

— « Pourquoi ? » — « Parce que tu n'es pas d'un rang à parler à mon maître. » La pucelle tourna bride du côté du chevalier. Aussitôt, le nain lui donna du fouet qu'il avait à la main à travers le visage et les yeux, au point que le sang jaillit abondamment. La douleur du coup arrêta la pucelle, qui retourna auprès de Gwenhwyvar en se plaignant de son mal. « C'est bien vilain, » dit Gereint, « ce que t'a fait le nain. Je vais moi-même savoir quel est ce chevalier. » — « Va, » dit Gwenhwyvar.

Gereint alla trouver le nain. « Quel est ce chevalier ? » lui dit-il. — « Je ne te le dirai pas, » répondit-il. — « Je le demanderai au chevalier lui-même. » — « Tu ne le demanderas point, par ma foi ; tu n'es pas d'un rang à t'entretenir avec mon maître. » — « Je me suis entretenu avec quelqu'un qui vaut bien ton maître. » Et il tourna bride du côté du chevalier. Le nain l'atteignit et le frappa au même endroit que la jeune fille, au point que le sang tacha le manteau qui couvrait Gereint. Gereint porta la main sur la garde de son épée ; mais il se ravisa et réfléchit que ce n'était pas une vengeance pour lui que de tuer le nain (1), et

(1) Un chevalier ne pouvait, sans déshonneur, porter la main sur un écuyer, un valet, sauf le cas de légitime défense (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, V, p. 109). La conduite prudente de Gereint me paraît contraire au caractère celtique. Comme il en est de même dans l'Erec de Chrestien de Troyes, les deux romans ici reproduisent sans doute un archétype français.

que le chevalier aurait bon marché de lui, privé qu'il était de son armure. Il retourna auprès de Gwenhwyvar. « Tu as agi en homme sage et prudent, » dit-elle. — « Princesse, » répondit-il, « je vais aller après lui, avec ta permission ; il arrivera bien à la fin à quelque lieu habité où je trouverai des armes, en prêt ou sur gage, de façon à pouvoir m'essayer avec lui. » — « Va, » dit-elle, « et n'en viens pas aux mains avec lui avant d'avoir trouvé de bonnes armes. J'aurai grande inquiétude à ton sujet avant d'avoir reçu des nouvelles de toi. » — « Si je suis vivant, si j'échappe, demain soir, vers nones, tu auras de mes nouvelles. » Il se mit aussitôt en marche.

Le chemin que suivirent les inconnus passait plus bas que la cour de Kaerllion. Ils traversèrent le gué sur la Wysc, et marchèrent à travers une terre unie, belle, fertile, élevée, jusqu'à une ville forte. Ils aperçurent, vers l'extrémité de la ville, des remparts et un château et se dirigèrent de ce côté. Comme le chevalier s'avançait à travers la ville, les gens de chaque maison se levaient pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue. Gereint, dès son entrée dans la ville, se mit à jeter les yeux dans chaque maison pour voir s'il ne trouverait pas quelque connaissance à lui, mais il ne connaissait personne et il n'y avait personne à le connaître, personne par conséquent dont il pût attendre le service de lui procurer des armes en prêt ou sur gage. Toutes les maisons étaient pleines d'hommes,

d'armes, de chevaux, de gens en train de faire reluire les boucliers, de polir les épées, de nettoyer les armures, de ferrer les chevaux. Le chevalier, la femme à cheval et le nain se rendirent au château. Tout le monde leur y fit bon accueil: aux créneaux, aux portes, de tous côtés, on se rompait le cou à les saluer et à leur faire accueil. Gereint s'arrêta pour voir si le chevalier s'y attarderait. Quand il fut bien sûr qu'il y demeurait, il jeta les yeux autour de lui et aperçut, à quelque distance de la ville, une vieille cour (1) tombant en ruines et toute percée de trous. Comme il ne connaissait personne en ville, il se dirigea de ce côté.

En arrivant devant, il n'aperçut guère qu'une chambre d'où partait un pont de marbre ; sur le pont était assis un homme aux cheveux blancs, aux vêtements vieillis et usés. Gereint le regarda fixement longtemps. « Valèt, » dit le vieillard, « à quoi songes-tu ? » — « Je suis songeur, » répondit Gereint, « parce que je ne sais où aller cette nuit. » — « Veux-tu venir ici, seigneur ? On te donnera ce qu'on trouvera de mieux. » Gereint s'avança et le vieillard le précéda à la salle. Gereint mit pied à terre dans la salle, y laissa son cheval et se dirigea vers la chambre avec le vieillard. Il y aperçut une femme d'un certain âge, assise sur un coussin, portant de vieux habits de *paile* usés : si elle avait été dans sa pleine jeunesse, Gereint pensait qu'il

(1) *Cour*, dans le sens de demeure seigneuriale, traduit le gallois *llys* : voir tome I, p. 320, note 3.

eût été difficile de voir femme plus belle ; à côté d'elle était une pucelle portant une chemise et un manteau déjà vieux et commençant à s'user : jamais Gereint n'avait vu jeune fille plus pleine de perfections du côté du visage, de la forme et de la beauté. L'homme aux cheveux blancs dit à la pucelle : « Il n'y aura d'autre serviteur que toi ce soir pour le cheval de ce jeune homme. » — « Je le servirai, » répondit-elle, « de mon mieux, lui et son cheval. » Elle désarma le jeune homme, pourvut abondamment son cheval de paille et de blé, puis se rendit à la salle et revint à la chambre. « Va maintenant à la ville, » lui dit alors le vieillard, « et fais apporter ici le meilleur repas, comme nourriture et boisson, que tu trouveras. » — « Volontiers, seigneur. » Et elle se rendit à la ville.

Eux causèrent pendant son absence. Elle revint bientôt accompagnée d'un serviteur portant sur le dos un cruchon plein d'hydromel acheté, et un quartier de jeune bœuf ; elle avait, elle, entre les mains, une tranche de pain blanc, et dans son manteau, une autre de pain plus délicat. Elle se rendit à la chambre et dit : « Je n'ai pu apporter de meilleur repas, et je n'aurais pas trouvé crédit pour mieux. » — « C'est bien assez bon, » répondit Gereint. Et ils firent bouillir la viande. Leur nourriture prête, ils se mirent à table. Gereint s'assit entre l'homme aux cheveux blancs et sa femme ; la pucelle les servit. Ils mangèrent et burent.

Le repas fini, Gereint se mit à causer avec le

vieillard et lui demanda s'il était le premier à avoir possédé la cour qu'il habitait. « Oui, c'est moi, » répondit-il ; « je l'ai bâtie ; la ville et le château que tu as vus m'ont appartenu. » — « Oh ! dit Gereint, et pourquoi les as-tu perdus ? » — « J'ai perdu, en outre, un grand comté, et voici pourquoi : j'avais un neveu, un fils à mon frère. Je réunis ses États aux miens. Lorsque la force lui vint, il les réclama. Je les gardai ; il me fit la guerre et conquit tout ce que je possédais. » — « Voudrais-tu m'expliquer la réception qu'ont eue à leur entrée dans la ville le chevalier de tout à l'heure, la femme à cheval et le nain, et me dire pourquoi toute cette activité à mettre les armes en état ? » — « Ce sont des préparatifs pour la joute de demain que fait faire le jeune comte. On va planter dans le pré là-bas deux fourches, sur lesquelles reposera une verge d'argent ; sur la verge on placera un épervier qui sera le prix du tournoi. Tout ce que tu as vu dans la ville d'hommes et de chevaux et d'armures y sera. Chacun amènera avec lui la femme qu'il aime le plus ; autrement, il ne sera pas admis à la joute. Le chevalier que tu as vu a gagné l'épervier deux années de suite ; s'il le gagne une troisième fois, on le lui enverra désormais chaque année, sans qu'il vienne lui-même, et on l'appellera le Chevalier à l'Epervier. » — « Quel avis me donnerais-tu, gentilhomme, au sujet de ce chevalier, et de l'outrage que son nain nous a fait à moi et à la pucelle de Gwenhwyvar, femme d'Arthur ? »

Gereint raconta alors à l'homme aux cheveux blancs l'histoire de l'outrage. « Il m'est difficile, » répondit-il, « de te donner un avis, car il n'y a ici ni femme ni pucelle dont tu puisses te déclarer le champion. Tu irais te battre avec lui que je t'offrirais les armes que je portais autrefois, ainsi que mon cheval, si tu le préfères au tien. » — « Dieu te le rende ; je suis habitué à lui ; je me contenterai de mon cheval et de tes armes. Me permettrais-tu de me déclarer le champion de cette pucelle, ta fille, dans la rencontre de demain ? Si j'échappe du tournoi, la pucelle aura ma foi et mon amour, tant que je vivrai. Si je n'en reviens pas, elle sera aussi irréprochable qu'auparavant. » — « Volontiers. Eh bien, puisque c'est à cette résolution que tu t'arrêtes, il faut que demain, au jour, ton cheval et tes armes soient prêts. Le chevalier fera faire en effet une publication : il invitera la femme qu'il aime le plus à venir prendre l'épervier : « c'est à toi, dira-t-il, qu'il convient le mieux ; tu l'as eu l'année dernière, deux années de suite, et s'il se trouve quelqu'un à te le disputer de force, moi, je te le maintiendrai. » Il faut donc que tu sois là, dès le jour ; nous aussi, nous y serons avec toi, tous les trois. » Ce fut à quoi on s'arrêta, et aussitôt on alla se coucher.

Ils se levèrent avant le jour, et se vêtirent. Quand le jour vint, ils étaient tous les quatre sur le talus du champ clos. Là se trouvait aussi le chevalier de l'épervier qui fit faire la proclamation et invita

sa maîtresse à aller prendre l'épervier.» — «N'y va pas, » s'écria Gereint: « il y a ici une pucelle plus belle, plus accomplie, plus noble que toi et qui le mérite mieux. Si tu soutiens que l'épervier lui revient, avance pour te battre avec moi. » Gereint s'en alla à l'extrémité du pré, couvert, lui et son cheval, d'armes lourdes, rouillées, sans valeur. Ils se chargèrent et brisèrent un faisceau de lances, puis un second, puis un troisième et cela tour à tour. Ils les brisaient à mesure qu'on les leur apportait. Quand le comte et ses gens voyaient le chevalier de l'épervier l'emporter, ce n'étaient de leur côté que cris, joie, enthousiasme, tandis que l'homme aux cheveux blancs, sa femme et sa fille s'attristaient. Le vieillard fournissait Gereint de lances à mesure qu'il les brisait, et le nain, le chevalier de l'épervier. Le vieillard s'approcha de Gereint. « Tiens, » dit-il, « prends cette lance que j'avais en main le jour où je fus sacré chevalier, dont la hampe ne s'est jamais rompue depuis, et dont le fer est excellent, puisque aucune lance ne te réussit. » Gereint la prit en le remerciant. Ausitôt le nain apporta une lance à son maître : « En voici une, » dit-il, « qui n'est pas plus mauvaise. Souviens-toi que tu n'as laissé debout aussi longtemps aucun chevalier. » — « Par moi et Dieu, » s'écria Gereint, « à moins que mort subite ne m'enlève, il ne se trouvera pas mieux de ton aide.» Et, partant de loin, il lança son cheval à toute bride, chargea son adversaire en l'avertissant, et lui lança un coup dur

et cruel, rude, au milieu de l'écu, à tel point que l'écu et l'armure, dans la même direction, furent fendus, que les sangles se rompirent et que le chevalier avec sa selle fut jeté à terre par-dessus la croupe de son cheval.

Gereint mit pied à terre, s'anima, tira son épée et l'attaqua avec colère et impétuosité. Le chevalier de son côté se leva, dégaina contre Gereint, et ils se battirent à pied, à l'épée, au point que l'armure de chacun d'eux en était rayée et bosselée, et que la sueur et le sang les aveuglaient. Quand Gereint l'emportait, le vieillard, sa femme et sa fille se réjouissaient ; c'était le tour du comte et de son parti, quand le chevalier avait le dessus. Le vieillard voyant que Gereint venait de recevoir un coup terrible et douloureux, s'approcha vivement de lui en disant : « Seigneur, rappelle-toi l'outrage que tu as reçu du nain ; n'est-ce pas pour le venger que tu es venu ici ? rappelle-toi l'outrage fait à Gwenhwyvar, femme d'Arthur. »

En entendant ces paroles, Gereint revint à lui ; il appela à lui toutes ses forces, leva son épée et, fondant sur le chevalier, il lui déchargea un tel coup sur le sommet de la tête, que toute l'armure qui la couvrait se brisa, que la peau et la chair furent entamées, que l'os du crâne fut atteint et que le chevalier fléchit sur ses genoux et, jetant son épée, demanda merci à Gereint. « Trop tard, » s'écria-t-il, « mon fâcheux orgueil et ma fierté m'ont permis de te demander merci ; si je ne trouve un peu

de temps pour me remettre avec Dieu au sujet de mes péchés, et m'entretenir avec des prêtres, ta grâce me sera inutile. » — « Je t'accorde grâce, » répondit Gereint, « à condition que tu ailles trouver Gwenhwyvar, femme d'Arthur, pour lui donner satisfaction au sujet de l'outrage fait à sa pucelle par ton nain, car pour celui que j'ai reçu de toi et de ton nain, le mal que je t'ai fait me suffit ; tu ne descendras pas de cheval avant de t'être présenté devant Gwenhwyvar pour lui offrir telle satisfaction qu'on décidera à la cour d'Arthur. » — « Je le ferai volontiers ; maintenant, qui es-tu ? » — « Je suis Gereint, fils d'Erbin ; et toi ? » — « Je suis Edern, fils de Nudd (1). » On le mit sur son cheval et ils partirent pour la cour d'Arthur, lui, la femme qu'il aimait le plus et son nain, menant grand deuil tous les trois. Le récit de son aventure à lui s'arrête là.

Le jeune comte et sa troupe se rendirent alors auprès de Gereint, le saluèrent et l'invitèrent à venir avec eux au château. « Je n'accepte pas, » dit Gereint ; « où j'ai été hier soir, j'irai ce soir. » — « Puisque tu ne veux pas d'invitation, tu voudras bien que je ne te laisse manquer de rien, autant qu'il est en mon pouvoir, à l'endroit où tu as été hier soir. Je te ferai avoir un bain, et tu pourras te reposer de ta fatigue et de ta lassitude. » — « Dieu te le rende ; je m'en vais à mon logis. »

(1) V. tome I, p. 262.

Gereint s'en alla avec le comte Ynywl, sa femme et sa fille. En arrivant à la chambre, ils y trouvèrent les valets de chambre du jeune comte occupés au service, en train de mettre en état tous les appartements, de les fournir de paille et de feu. En peu de temps, le bain fut prêt ; Gereint s'y rendit, et on lui lava la tête. Bientôt arriva le comte avec des chevaliers ordonnés, lui quarantième, entouré de ses vassaux et des invités du tournois. Gereint revint du bain, et le jeune comte le pria de se rendre à la salle pour manger. « Où sont donc, » dit Gereint, « le comte Ynywl, sa femme et sa fille ? » — « Ils sont à la chambre là-bas, » dit un valet de la chambre du comte, « en train de revêtir les vêtements que le comte leur a fait apporter. » — « Que la pucelle ne mette que sa chemise et son manteau jusqu'à son arrivée à la cour d'Arthur, où Gwenhwyvar la revêtira de l'habit qu'elle voudra. » La pucelle ne s'habilla pas.

Tout le monde se rendit à la salle. Après s'être lavés, il se mirent à table. A un des côtés de Gereint s'assit le jeune comte, puis le comte Ynywl ; de l'autre, prirent place la pucelle et sa mère ; ensuite chacun s'assit suivant son rang (1). Ils mangèrent, eurent riche service, quantité de mets différents, et se mirent à causer. Le jeune comte invita Gereint pour le lendemain. « Par moi et Dieu, » dit Gereint,

(1) Les lois galloises déterminent avec le plus grand soin les places assignées à la table du roi à chaque officier (*Ancient laws*, I, 10).

« je n'accepte pas ; demain je me rendrai, avec cette pucelle, à la cour d'Arthur. J'aurai assez à faire tant que le comte Ynywl sera dans la pauvreté et la misère ; j'irai tout d'abord lui chercher d'autres moyens de subsistance. » — « Seigneur, » dit le jeune comte, « ce n'est pas ma faute à moi si le comte Ynywl est sans domaines. » — « Par ma foi, il ne restera pas sans ses domaines, à moins que mort subite ne m'enlève. » — « Seigneur, pour ce qui est du différend entre moi et Ynywl, je suis prêt à me conformer à ta décision, car tu es désintéressé dans le redressement de nos griefs. » — « Je ne réclame pour lui que son droit et une compensation pour ses pertes depuis l'enlèvement de ses domaines jusqu'à ce jour. » — « Je le ferai volontiers pour l'amour de toi. » — « Eh bien ! que tous ceux de l'assistance qui doivent être vassaux d'Ynywl lui fassent hommage sur-le-champ. » Tous les vassaux le firent. On s'en tint à ces conditions de paix : on rendit à Ynywl son château, sa salle, ses domaines et tout ce qu'il avait perdu, même l'objet le plus insignifiant. « Seigneur, » dit Ynywl alors, « la jeune fille dont tu t'es déclaré le champion pendant le tournoi est prête à faire ta volonté ; la voici en ta possession. » — « Je ne veux qu'une chose, » répondit-il « c'est que la jeune fille reste comme elle est jusqu'à son arrivée à la cour d'Arthur. Je veux la tenir de la main d'Arthur et de Gwenhwyvar. » Le lendemain, ils partirent pour la cour d'Arthur. L'aventure de Gereint s'arrête ici.

Voici maintenant comment Arthur chassa le cerf. Les hommes et les chiens furent divisés en partis de chasse, puis on lâcha les chiens sur le cerf. Le dernier qui fut lâché était le chien favori d'Arthur, Cavall. Il laissa de côté tous les chiens et fit faire un premier crochet au cerf ; au second, le cerf arriva sur le parti d'Arthur. Arthur se rencontra avec lui et lui trancha la tête avant que personne n'eût pu le blesser. On sonna le cor, annonçant la mort du cerf, et tous se réunirent en cet endroit. Kadyrieith vint à Arthur et lui dit : « Seigneur, Gwenhwyvar est là-bas, n'ayant pour toute compagnie qu'une servante. » — « Dis à Gildas, » répondit Arthur, « et à tous les clercs, de retourner, avec Gwenhwyvar, à la cour. » Ce qu'ils firent. Tous se mirent alors en marche, discutant au sujet de la tête du cerf, pour savoir à qui on la donnerait : l'un voulait en faire présent à sa bien-aimée, un autre à la sienne ; la discussion tourna à l'aigre entre les gens de la maison d'Arthur et les chevaliers jusqu'à leur arrivée à la cour. Arthur et Gwenhwyvar l'apprirent. Gwenhwyvar lui dit : « Voici mon avis au sujet de la tête du cerf : qu'on ne la donne à personne avant que Gereint, fils d'Erbin ne soit revenu de son expédition. » Et elle exposa à Arthur le motif de son voyage. « Volontiers, » dit alors Arthur ; « qu'on fasse ainsi. » On s'arrêta à cette résolution.

Le lendemain, Gwenhwyvar fit mettre des guetteurs sur les remparts. Après midi, ils aperçurent

au loin un petit homme tassé et courbé sur un cheval; à sa suite, à ce qu'il leur semblait, une femme ou une pucelle, et, après elle, un chevalier de haute taille, un peu courbé, la tête basse, l'air triste, l'armure fracassée et en très mauvais état. Avant qu'ils ne fussent arrivés près du portail, un des guetteurs se rendit auprès de Gwenhwyvar et lui dit quelle sorte de gens ils apercevaient et quel était leur aspect. « Je ne sais qui ils sont, » ajouta-t-il. — — « Je le sais, moi, » dit Gwenhwyvar; « voilà bien le chevalier après lequel est allé Gereint, et il me semble bien que ce n'est pas de bon gré qu'il vient. Gereint l'aura atteint et aura, tout au moins, vengé l'outrage fait à la pucelle. » A ce moment, le portier vint la trouver. « Princesse, » dit-il, « un chevalier est à la porte; je n'ai jamais vu personne qui fasse plus mal à voir. Son armure est fracassée, en très mauvais état, et on en aperçoit moins la couleur que le sang qui la couvre. » — « Sais-tu qui c'est? » — « Je le sais: il a dit être Edern, le fils de Nudd. Pour moi, personnellement, je ne le connais pas. » Gwenhwyvar alla à leur rencontre jusqu'à la porte.

Le chevalier entra : il eût fait peine à voir à Gwenhwyvar, s'il n'avait gardé avec lui son nain si discourtois. Edyrn salua Gwenhwyvar. « Dieu te donne bien, » dit-elle. — « Princesse, » dit-il, « je te salue de la part de Gereint, fils d'Erbin, le meilleur et le plus vaillant des hommes. » — « T'es-tu rencontré avec lui? » — « Oui, et non pour mon

bonheur ; mais la faute n'en est pas à lui, mais bien à moi. Gereint te salue ; il m'a forcé à venir ici non seulement pour te saluer, mais pour faire ta volonté au sujet du coup donné par le nain à ta pucelle. Pour celui qu'il a reçu lui-même, il me le pardonne en raison du mal qu'il m'a fait: il pensait que j'étais en danger de mort. C'est à la suite d'un choc vigoureux et vaillant, courageux, guerrier, qu'il m'a forcé à venir ici te donner satisfaction, princesse. » — « Et où s'est-il rencontré avec toi? » — « A un endroit où nous étions à jouter et à nous disputer l'épervier, dans la ville qu'on appelle maintenant Kaerdyff (Cardiff). Il n'avait avec lui que trois personnes à l'extérieur assez pauvre, délabré: un homme aux cheveux blancs d'un certain âge, une femme âgée, une jeune fille d'une beauté accomplie, tous portant de vieux habits usés ; c'est en se donnant comme amant de la pucelle que Gereint a pris part au tournoi pour disputer l'épervier. Il a déclaré qu'elle le méritait mieux que cette pucelle-ci qui m'accompagnait. Là-dessus nous nous sommes battus, et il m'a laissé, princesse, dans l'état où tu me vois. » — « Quand penses-tu que Gereint arrive ici? » — « Je pense qu'il arrivera demain, princesse, avec la jeune fille. »

Arthur, à ce moment, vint à lui. Le chevalier le salua. Arthur le considéra longtemps et fut effrayé de le voir dans cet état. Comme il croyait le reconnaître, il lui demanda : « N'est-tu pas Edern, fils de Nudd ? » — « Oui, c'est moi, mais atteint par

très grande souffrance et blessures intolérables. » Et il lui raconta toute sa mésaventure. « Eh bien, » dit Arthur, « d'après ce que je viens d'entendre, Gwenhwyvar fera bien d'être miséricordieuse envers toi. » — « Je lui accorderai merci de la façon que tu voudras, seigneur, puisque pour toi l'humiliation est égale, qu'un outrage m'atteigne, moi, aussi bien que toi-même. » — « Voici ce qu'il y a de plus juste : le faire soigner jusqu'à ce qu'on sache s'il vivra ; s'il vit, qu'il donne telle satisfaction qu'auront décidée les principaux personnages de la cour ; prends caution à ce sujet. S'il meurt, c'est déjà trop que la mort d'un homme comme Edern pour l'outrage fait à une pucelle. » — « Cela me convient, » dit Gwenhwyvar.

Arthur se porta comme répondant pour lui, avec Kradawc, fils de Llyr ; Gwallawc, fils de Lleenawc (1) ; Owein, fils de Nudd ; Gwalchmei et bon nombre

(1) Gwallawc ab Lleenawc est un des personnages les plus considérables de la légende galloise. Un poème du *Livre Noir* lui est consacré (Skene, II, 58, xxxii) ; il est question de sa mort dans le dialogue entre Gwynn ab Nudd et Gwyddno (*ibid.*, p. 55, 22). Sa tombe est à Karrawc (*ibid.*, p. 29, 9). C'est un des héros favoris de Taliesin : « Il n'a pas vu un homme », s'écrie-t-il, « celui qui n'a pas vu Gwallawc » (Skene, II, p. 150, 16 ; cf. *ibid.*, p. 149, xi). Le théâtre de ses exploits paraît avoir été surtout le Nord (*ibid.*, p. 192, 30 ; v. sa généalogie. *Y Cymmrodor*, IX, I, p. 173). Llywarch Hen le mentionne aussi (Skene, II, p. 271, 7). Dans les Triades, c'est un des trois *aerveddawc*, un de ceux qui se vengent du fond de leur tombe (*Triades mab.*, p. 304, 8). C'est aussi un des trois *post-cad* ou piliers de combat ; les deux autres sont Dunawd ab Pabo et Cynvelyn Drwsgl (*Myv. arch.*, p. 407, 71). Avec Uryen et deux

d'autres outre ceux-là. Il fit appeler Morgan Tut (1), le chef des médecins. « Emmène avec toi », dit-il, « Edern fils de Nudd ; fais-lui préparer une chambre ; fais-le soigner aussi bien que moi si j'étais blessé, et, pour ne pas troubler son repos, ne laisse entrer dans sa chambre personne autre que toi et ceux de tes disciples qui le traiteront. » — « Je le ferai volontiers, seigneur, » répondit Morgan Tut. Le *distein* dit alors à Arthur : « Seigneur, où faut-il mener la jeune fille ? » — « A Gwenhwyvar et à ses suivantes, » répondit-il. Le *distein* la leur confia. Leur histoire à eux deux s'arrête ici.

Le lendemein, Gereint se dirigea vers la cour. Gwenhwyvar avait fait mettre des guetteurs sur les remparts pour qu'il n'arrivât pas à l'improviste. Le guetteur vint la trouver. « Princesse, » dit-il, « il me semble que j'aperçois Gereint et la jeune fille avec lui : il est à cheval avec un habit de voyage ; pour elle, elle m'apparaît toute blanche ; elle semble porter quelque chose comme un manteau de toile. » — « Apprêtez-vous toutes, femmes, » dit Gwenhwyvar ; « venez au-devant de Gereint pour lui souhaiter la bienvenue et lui faire accueil. » Gwenhwyvar se rendit au-devant de Gereint et de la pucelle. En arrivant auprès d'elle, il la salua. « Dieu te donne bien, » dit-elle ; « sois le bienvenu.

autres chefs, il lutte contre les successeurs d'Ida (Voir II, p. 1, la note à Owein ab Uryen).

(1) V. plus haut, p. 34, note.

Tu as fait une expédition féconde en résultats, favorisée, au succès rapide, glorieuse. Dieu te récompense pour m'avoir procuré satisfaction avec tant de vaillance. » — « Princesse, » répondit-il, « mon plus vif désir était de te faire donner toute la satisfaction que tu pouvais désirer. Voici la pucelle qui m'a fourni l'occasion d'effacer ton outrage. » — « Dieu la bénisse; il n'est que juste que je lui fasse bon visage. » Ils entrèrent. Gereint mit pied à terre, se rendit auprès d'Arthur et le salua. « Dieu te donne bien, » dit Arthur ; « sois le bienvenu en son nom. Quoique Edern, fils de Nudd, ait reçu de toi souffrances et blessures, ton expédition a été heureuse. » — « La faute n'en est pas à moi, » répondit Gereint, « mais à l'arrogance d'Edern lui-même, qui ne voulait pas avoir affaire à moi. Je ne voulais pas le laisser avant de savoir qui il était ou que l'un de nous deux fût venu à bout de l'autre. » — « Eh bien, où est la pucelle dont j'ai entendu dire que tu es le champion ? » — « Elle est avec Gwenhwyvar, dans sa chambre. »

Arthur alla voir la pucelle et lui montra joyeux visage, ainsi que tous ses compagnons et tous les gens de la cour. Pour chacun d'eux, c'était assurément la plus belle pucelle qu'il eût vue, si ses ressources avaient été en rapport avec sa beauté. Gereint la reçut de la main d'Arthur et il fut uni avec Enid, suivant l'usage du temps. On donna à choisir à la jeune fille entre tous les vêtements de Gwenhwyvar. Quiconque l'eût vue ainsi habillée lui

eût trouvé un air digne, agréable, accompli. Ils passèrent cette journée et cette nuit ayant en abondance poésie et musique, présents, boissons variées, jeux divers. Lorsque le moment leur parut venu, ils allèrent se coucher. Ce fut dans la chambre où était le lit d'Arthur et de Gwenhwyvar qu'on dressa le lit de Gereint et d'Enid : ce fut la première nuit qu'ils couchèrent ensemble.

Le lendemain, Arthur combla les solliciteurs, au nom de Gereint, de riches présents. La jeune femme se familiarisa avec la cour d'Arthur et s'attira tant de compagnons, hommes et femmes, qu'il n'y eut pas, dans toute l'île de Bretagne, une fille dont on parlât davantage. Gwenhwyvar dit alors : « J'ai eu une bonne idée, au sujet de la tête du cerf, en demandant qu'on ne la donnât pas avant l'arrivée de Gereint. On ne saurait mieux la placer qu'en la donnant à Enid, la fille d'Ynywl, la plus illustre des jeunes femmes, et je ne crois pas que personne la lui dispute, car il n'y a, entre elle et tous ici, d'autres rapports que ceux de l'amitié et du *compagnonnage*. » Tout le monde applaudit, Arthur le premier, et on donna la tête à Enid. A partir de ce moment, sa réputation grandit encore, ainsi que le nombre de ses compagnons. Gereint se prit de goût pour les tournois, les rudes rencontres, et il en sortait toujours vainqueur. Une année, deux années, trois années il s'y livra, à tel point que sa gloire vola par tout le royaume.

Arthur tenait cour une fois à la Pentecôte à

Kaerllion. Arrivèrent auprès de lui des messagers sages et prudents, très savants, à la conversation pénétrante. Ils le saluèrent. « Dieu vous donne bien, » dit Arthur; « soyez en son nom les bienvenus. D'où venez-vous? » — « De Kernyw, seigneur, » répondirent-ils; « nous venons, comme ambassadeurs, de la part d'Erbin, fils de Kustenhin (1), ton oncle, c'est toi que regarde notre ambassade. Il te salue comme un oncle salue son neveu et un vassal son seigneur. Il te fait savoir qu'il s'alourdit, s'affaiblit, qu'il approche de la vieillesse, et que les propriétaires, ses voisins, le sachant, empiètent sur ses limites et convoitent ses terres et ses États. Erbin te prie donc, seigneur, de laisser aller Gereint pour garder ses biens et connaître ses limites, et de lui représenter qu'il vaut mieux pour lui passer la fleur de sa jeunesse et de sa force à maintenir les bornes de ses terres que dans des tournois stériles, malgré la gloire qu'il peut y trouver. » — « Eh bien, » dit Arthur, « allez vous désarmer, mangez et reposez-vous de vos fatigues. Avant de vous en retourner, vous aurez une réponse. » Ils allèrent manger.

Arthur réfléchit que s'il ne pouvait sans peine laisser aller Gereint loin de lui et de sa cour, il ne lui était guère possible non plus ni convenable d'empêcher son cousin de garder ses domaines et

(1) V. plus bas, triade 10, note à Gwrtheyrn. Il y avait un manoir de *Trev-erbyn* en Saint-Austell (Cornwall); le nom existe encore.

ses limites, puisque son père ne le pouvait plus. Le souci et les regrets de Gwenhwyvar n'étaient pas moindres non plus que ceux de ses femmes, dans la crainte qu'Enid ne les quittât. On eut tout en abondance ce jour et cette nuit-là. Arthur annonça à Gereint la venue des ambassadeurs de Kernyw et le motif de l'ambassade. « Eh bien, » dit Gereint, « quoi qu'il puisse m'arriver ensuite de profit ou de perte, je ferai, seigneur, ta volonté au sujet de cette ambassade. » — « Voici, à mon avis, ce que tu as à faire, » dit Arthur. « Quoique ton départ me soit pénible, va vivre sur tes domaines et garder les limites de tes terres. Prends avec toi, pour t'accompagner, la suite que tu voudras, ceux que tu préfères de mes fidèles et qui t'aiment, les chevaliers, tes compagnons d'armes. » — « Dieu te le rende, » répondit Gereint ; « j'obéirai. » — « Qu'est-ce que tout ce tracas de votre part ? » dit Gwenhwyvar. « Est-ce au sujet des gens qui accompagneraient Gereint jusqu'à son pays? » — « C'est de cela qu'il s'agit, » répondit Arthur. — « Il me faut donc aussi songer, » dit Gwenhwyvar, « à faire accompagner et pourvoir de tout la dame qui est en ma compagnie. » — « Tu feras bien, » dit Arthur. Et ils allèrent se coucher. Le lendemain, on congédia les messagers, en leur disant que Gereint les suivrait.

Le troisième jour après, Gereint se mit en route. Voici ceux qui l'accompagnèrent : Gwalchmei, fils de Gwyar ; Riogonedd, fils du roi d'Iwerddon ;

Ondyaw, fils du duc de Bourgogne; Gwilym, fils du roi de France; Howel, fils d'Emyr Llydaw; Elivri Anaw Kyrdd; Gwynn, fils de Tringat; Goreu, fils de Kustennin; Gweir Gwrhytvawr; Garannaw, fils de Golithmer; Peredur, fils d'Evrawc; Gwynn Llogell Gwyr, juge de la cour d'Arthur; Dyvyr, fils d'Alun Dyvet; Gwrei Gwalstawt Ieithoedd; Bedwyr, fils de Bedrawt; Kadwri, fils de Gwryon; Kei, fils de Kynyr; Odyar le Franc, *ystiwart* (*stewart*) de la cour d'Arthur. « Et Edern, fils de Nudd, » dit Gereint, « que j'entends dire être en état de chevaucher, je désire aussi qu'il vienne avec moi. » — « Il n'est vraiment pas convenable, » répondit Arthur, « que tu l'emmènes, quoiqu'il soit rétabli, avant que paix n'ait été faite entre lui et Gwenhwyvar. » — « Mais Gwenhwyvar pourrait le laisser venir avec moi sur cautions. » — « Si elle le permet, qu'elle le fasse en le tenant quitte de cautions; c'est assez de peines et de souffrances sur cet homme pour l'outrage fait par le nain à la pucelle. » — « Eh bien, dit Gwenhwyvar, « puisque vous le trouvez juste, toi et Gereint, je le ferai volontiers. » Et aussitôt elle permit à Edern, fils de Nudd, d'aller en toute liberté. Bien d'autres, outre ceux-là, allèrent conduire Gereint.

Ils partirent, formant la plus belle troupe qu'on eût jamais vue, dans la direction de la Havren (1).

(1) La Severn.

Sur l'autre rive étaient les nobles d'Erbin, fils de Kustennin, et son père nourricier à leur tête, pour recevoir amicalement Gereint. Il y avait aussi beaucoup de femmes de la cour envoyées par sa mère au-devant d'Enid, fille d'Ynywl, femme de Gereint. Tous les gens de la cour, tous ceux des États furent remplis de la plus grande allégresse et de la plus grande joie à l'arrivée de Gereint, tellement ils l'aimaient, tellement il avait recueilli de gloire depuis son départ, et aussi parce qu'il venait prendre possession de ses domaines et faire respecter leurs limites. Ils arrivèrent à la cour. Il y avait là à leur intention abondance, profusion somptueuse de toute espèce de présents, boissons diverses, riche service, musique et jeux variés. Pour faire honneur à Gereint, on avait invité tous les gentilhommes des États à venir voir Gereint. Ils passèrent cette journée et la nuit suivante dans les délassements qui convenaient. Le lendemain matin, dans la *jeunesse* du jour, Erbin fit venir Gereint et les nobles personnages qui l'avaient escorté, et lui dit : « Je suis un homme alourdi, âgé; tant que j'ai pu maintenir les domaines pour toi et pour moi, je l'ai fait. Toi, tu es un jeune homme, tu es dans la fleur de la vigueur et de la jeunesse: à toi à présent de maintenir tes États. » — « Assurément, » répondit Gereint, « s'il avait dépendu de moi, tu n'aurais pas remis en ce moment entre mes mains la possession de tes domaines, et tu ne m'aurais pas emmené de la cour d'Arthur. »

—« Je les remets entre tes mains; prends aujourd'hui l'hommage de tes vassaux. » Gwalchmei dit alors : « Ce que tu as de mieux à faire, c'est de satisfaire aujourd'hui les solliciteurs et de recevoir demain les hommages. »

On réunit les solliciteurs. Kadyrieith se rendit auprès d'eux pour examiner leurs vœux et demander à chacun ce qu'il désirait. Les gens d'Arthur commencèrent à donner ; puis aussitôt vinrent les gens de Kernyw, qui se mirent aussi à faire des dons. La distribution ne dura pas longtemps, tellement chacun était empressé à donner. Personne de ceux qui se présentèrent ne s'en retourna sans avoir été satisfait. Ils passèrent cette journée et la nuit suivante dans les plaisirs convenables. Le lendemain, dans la jeunesse du jour, Erbin pria Gereint d'envoyer des messagers à ses vassaux pour leur demander si cela ne les contrariait pas qu'il vînt recevoir leur hommage, et s'ils avaient à lui opposer sujet de colère, ou dommage, quel qu'il fût. Gereint envoya des messagers à ses hommes de Kernyw pour leur faire ces demandes. Ils répondirent qu'ils n'éprouvaient d'autre sentiment que la joie et l'honneur le plus complets à la nouvelle que Gereint venait prendre leur hommage. Gereint prit aussitôt l'hommage de tous ceux d'entre eux qui se trouvaient là. La troisième nuit, ils la passèrent encore ensemble.

Le lendemain les gens d'Arthur manifestèrent le désir de s'en aller. « Il est trop tôt pour partir, »

dit Gereint. « Restez ici avec moi jusqu'à ce que j'aie fini de prendre l'hommage de ceux de mes nobles qui réussiront à se rendre auprès de moi. » Ils restèrent jusqu'à ce qu'il eût fini, puis ils partirent pour la cour d'Arthur. Gereint et Enid les accompagnèrent jusqu'à Dyganhwy (1). En se séparant, Ondyaw, fils du duc de Bourgogne, dit à Gereint : « Va tout d'abord aux extrémités de tes domaines et examine minutieusement tes limites. Si tes embarras devenaient trop lourds, fais-le savoir à tes compagnons. » — « Dieu te le rende, » dit Gereint ; « je le ferai. »

Gereint se rendit aux extrémités de ses États, ayant avec lui, comme guides, les nobles les plus clairvoyants de ses domaines, et prit possession des points les plus éloignés qu'on lui montra. Comme il en avait l'habitude pendant tout son séjour à la cour d'Arthur, il rechercha les tournois, fit connaissance avec les hommes les plus vaillants et les plus forts, si bien qu'il devint célèbre dans cette région comme il l'avait été ailleurs, et qu'il enrichit sa cour, ses compagnons et ses gentilshommes des meilleurs chevaux, des meilleures armes et des joyaux en or les plus magnifiques. Il ne cessa que lorsque sa gloire eut volé par tout le royaume. Mais lorsqu'il en eut conscience, il com-

(1) Dyganhwy est sur la Conway, dans le nord du pays de Galles. Il est donc probable que le scribe ici s'est trompé. C'est un endroit célèbre (V. *Annales Cambriae* aux années 812, 822. Cf. *Livre Noir*, 23, 11). Le fragment de Hengwrt donne Dyngannan.

mença à aimer son repos et ses aises : il n'y avait plus personne à lui résister un moment. Il aima sa femme, le séjour continu à la cour, la musique, les divertissements, et resta ainsi assez longtemps à la maison. Bientôt il aima la retraite dans sa chambre avec sa femme, à tel point qu'il perdait le cœur de ses gentilshommes, négligeant même chasse et divertissements, le cœur des gens de sa cour, et qu'il y avait secrètement des murmures et des moqueries à son sujet, pour se séparer aussi complètement de leur compagnie par amour pour une femme. Ces propos finirent par arriver à l'oreille d'Erbin. Il répéta ce qu'il avait entendu à Enid, et lui demanda si c'était elle qui faisait agir ainsi Gereint et qui lui mettait en tête de se séparer de sa maison et de son entourage. — « Non, par ma foi, » répondit-elle, « je le déclare devant Dieu ; et il n'y a rien qui me soit plus odieux que cela. » Elle ne savait que faire ; il lui était difficile de révéler cela à Gereint ; elle pouvait encore moins négliger de l'avertir de ce qu'elle avait entendu. Aussi en conçut-elle un grand chagrin.

Un matin d'été, ils étaient au lit, lui sur le bord, Enid éveillée, dans la chambre vitrée. Le soleil envoyait ses rayons sur le lit. Les habits avaient glissé de dessus sa poitrine et ses bras ; il dormait. Elle se mit à considérer combien son aspect était beau et merveilleux, et dit : « Malheur à moi, si c'est à cause de moi que ces bras et cette poitrine perdent toute la gloire et la réputation qu'ils

avaient conquise. » En parlant ainsi, elle laissait échapper d'abondantes larmes, au point qu'elles tombèrent sur la poitrine de Gereint. Ce fut, avec les paroles qu'elle venait de dire, une des choses qui le réveillèrent. Une autre pensée le mit en émoi : c'est que ce n'était pas par sollicitude pour lui qu'elle avait ainsi parlé, mais par amour pour un autre qu'elle lui préférait, et parce qu'elle désirait se séparer de lui. L'esprit de Gereint en fut si troublé, qu'il appela son écuyer. « Fais préparer tout de suite, dit-il, mon cheval et mes armes, et qu'ils soient prêts. Toi, » dit-il à Enid, « lève-toi, habille-toi, fais préparer ton cheval et prends l'habit le plus mauvais que tu possèdes pour chevaucher. Honte à moi, et si tu reviens ici avant d'avoir appris si j'ai perdu mes forces aussi complètement que tu le dis, et si tu as autant de loisirs que tu en avais pour désirer te trouver seule avec l'homme auquel tu songeais. » Elle se leva aussitôt et revêtit un habit négligé. « Je ne sais rien de ta pensée, seigneur, » dit-elle. — « Tu ne le sauras pas maintenant, » répondit-il. Et il se rendit auprès d'Erbin. « Seigneur, » dit-il, « je pars pour une affaire, et je ne sais pas trop quand je reviendrai ; veille donc sur tes domaines jusqu'à mon retour. » — « Je le ferai, » répondit-il ; « mais je m'étonne que tu partes si subitement. Et qui ira avec toi ? car tu n'est pas un homme à qui il convienne de traverser seul la terre de Lloegyr. » — « Il ne viendra avec moi qu'une seule personne. » — « Dieu

te conseille, mon fils, et puissent beaucoup de gens avoir recours à toi en Lloegyr.» Gereint alla chercher son cheval, qu'il trouva revêtu de son armure lourde, brillante, étrangère. Il ordonna à Enid de monter à cheval, d'aller devant et de prendre une forte avance. « Quoi que tu voies ou entendes, » ajouta-t-il, « ne reviens pas sur tes pas, et, à moins que je ne te parle, ne me dis pas un seul mot. » Et ils allèrent devant eux.

Ce ne fut point la route la plus agréable ni la plus fréquentée qu'il lui fit prendre, mais bien la plus déserte, celle où il était le plus certain de trouver des brigands, des vagabonds, des bêtes fauves venimeuses. Ils arrivèrent à la grand'route, la suivirent et aperçurent un grand bois à côté d'eux. Ils y entrèrent, et, en sortant du bois, ils virent quatre cavaliers. Ceux-ci les regardèrent, et l'un d'eux dit : « Voici une bonne aubaine pour nous: les deux chevaux, la femme avec, nous aurons le tout sans effort pour ce qui est du chevalier là-bas, seul, à la tête penchée, affaissée et triste. » Enid les entendait, et, par crainte de Gereint, ne savait que faire : si elle devait le lui dire ou se taire. « La vengeance de Dieu soit sur moi, » dit-elle enfin, « si je n'aime mieux la mort de sa main que de la main d'un autre. Dût-il me tuer, je l'avertirai plutôt que de le voir frappé de mort à l'improviste. » Elle attendit Gereint, et, quand il fut près d'elle : « Seigneur » lui dit-elle, « entends-tu les propos de ces hommes là-bas à ton sujet ? » Il leva la tête

et la regarda avec colère: « Tu n'avais autre chose à faire qu'à observer l'ordre qui t'avait été donné, c'est-à-dire te taire. Ta sollicitude n'en est pas une pour moi non plus que ton avertissement (1); quoique tu désires me voir tuer et mettre en pièces par ces gens-là, je n'ai pas la moindre appréhension. » A ce moment, le premier d'entre eux mit sa lance en arrêt et s'élança sur Gereint. Gereint lui tint tête, et non en homme amolli. Il laissa passer le choc de côté, et, s'élançant lui-même sur le chevalier, le frappa à la boucle de son écu au point que l'écu se fendit, que l'armure se brisa, qu'une bonne coudée de la hampe de la lance lui entra dans le corps et qu'il fut jeté mort à terre par-dessus la croupe de son cheval. Le second chevalier l'attaqua avec fureur en voyant son compagnon tué ; d'un seul choc, Gereint le jeta à terre et le tua comme l'autre. Le troisième le chargea et Gereint le tua de même. De même aussi, il tua le quatrième.

Triste et peinée, Enid regardait. Gereint mit pied à terre, enleva aux morts leurs armures, les mit sur les selles, attacha les chevaux ensemble

(1) A comparer Chrestien de Troyes (Erec et Enide, éd. Foerster), vers 3000

Et ne porquant très bien savoie
Que vos gueires ne me prisiez
C'est servises mal anploiiez
Que je ne vos an sai nul gré,
Einz sachiez que plus vos an he.

par le frein et remonta à cheval. « Voici, » lui dit-il, « ce que tu vas faire ; tu vas prendre les quatre chevaux et les pousser devant toi ; tu iras devant, comme je te l'avais commandé tout à l'heure, et tu ne me diras pas un mot avant que je ne t'adresse la parole. Je le déclare devant Dieu, si tu ne le fais pas, ce ne sera pas impunément. » — « Je ferai mon possible, seigneur, » dit-elle, « pour te satisfaire. »

Ils s'avancèrent à travers le bois, et de là, il passèrent dans une vaste plaine. Au milieu, il y avait un taillis à tête épaisse, embroussaillé ; et ils virent venir vers eux, du côté de ce bois, trois chevaliers montés sur des chevaux bien équipés, et couverts, eux et leurs montures, d'armures de haut en bas. Enid les observa avec attention. Quand ils furent près, elle les entendit dire entre eux : « Voici une bonne aubaine qui ne coûtera pas d'efforts : nous aurons à bon marché les quatre chevaux et les quatre armures, pour ce qui est de ce chevalier triste et abattu là-bas, sans compter la pucelle. » — « Ils disent vrai, » se dit-elle ; « il est fatigué à la suite de sa lutte avec les hommes de tout à l'heure. La vengeance de Dieu soit sur moi si je ne l'avertis pas. » Elle attendit Gereint, et quand il fut près d'elle : « Seigneur, » dit-elle, « n'entends-tu pas la conversation de ces hommes là-bas à ton sujet ? » — « Qu'est-ce, » répondit-il ? — « Ils sont en train de dire qu'ils auront tout ceci comme butin à bon marché. » — « Par moi et Dieu, ce qui est

plus pénible pour moi que la conversation de ces gens-là, c'est que tu ne te taises point vis-à-vis de moi et que tu ne te conformes pas à mon ordre. » — « Seigneur, je ne veux pas qu'on te prenne à l'improviste. » — « Tais-toi désormais. Ta tendresse n'en est pas une pour moi. » A ce moment, un des chevaliers, baissant sa lance, se dirigea vers Gereint, et s'élança sur lui avec succès, pensait-il. Gereint reçut le choc tranquillement, d'un coup le fit passer à côté, et se jeta en plein sur le chevalier. Tel fut le choc de l'homme et du cheval, que le nombre des armes ne servit de rien au chevalier, que la pointe de la lance sortit de l'autre côté, qu'il eut une bonne partie de la hampe dans le corps, et que Gereint le précipita à terre de toute la longueur de son bras et de sa lance par-dessus la croupe de son cheval. Les deux autres chevaliers chargèrent tour à tour et n'eurent pas meilleure chance.

La jeune femme s'était arrêtée et regardait. Elle était anxieuse dans la crainte que Gereint ne fût blessé dans sa lutte avec ces hommes, et aussi joyeuse en le voyant avoir le dessus. Gereint descendit, amarra les trois armures dans les trois selles, et attacha les trois chevaux ensemble par le frein, de sorte qu'il avait avec lui sept chevaux. Puis il remonta, et commanda à la jeune femme de les pousser devant. « Il vaut autant que je me taise, » ajouta-t-il, « car tu ne te conformeras pas à mon ordre. » — « Je le ferai, seigneur,»

dit-elle, « dans la mesure du possible; seulement je ne pourrai te cacher les propos menaçants et terribles que je puis entendre à ton sujet de la part d'étrangers, comme ceux-ci, qui rôdent à travers les pays déserts. » — « Par moi et Dieu, ta tendresse n'en est pas une pour moi. Tais-toi désormais. » — « Je le ferai, seigneur, autant que possible. » La jeune femme alla en avant, les chevaux devant elle, et garda son avance.

Du taillis dont nous avons parlé un peu plus haut, ils firent route à travers une terre découverte, d'une agréable élévation, heureusement unie, riche. Au loin, ils aperçurent un bois, et, s'ils en voyaient la partie la plus proche, ils n'en distinguaient ni les côtés ni l'extrémité. Ils s'y rendirent, et, en sortant(1), ils virent cinq chevaliers ardents et vaillants, forts et solides, sur des chevaux de guerre gros et robustes, à l'épaisse ossature, dévorant l'espace, tous parfaitement armés, hommes et chevaux. Lorsqu'ils furent tout prêts, Enid les entendit dire entre eux : « Voici pour nous une bonne aubaine : nous aurons à bon marché, sans nulle peine, tous ces chevaux et ces armures, ainsi que la pucelle, pour ce qui est de ce chevalier là-bas, affaissé, courbé, triste. » Enid fut très inquiète en entendant les propos de ces hommes, au point qu'elle ne savait au monde que faire. A la fin, elle

(1) Le texte paraît altéré : au lieu de *en sortant*, d'après ce qui suit, il faudrait : *en entrant* (*y'r coet* au lieu de *o'r coet*.)

se décida à avertir Gereint. Elle tourna bride de son côté. « Seigneur, » lui dit-elle, « si tu avais entendu la conversation de ces hommes là-bas comme je l'ai entendue, tu ferais plus attention que tu ne le fais. » Geraint sourit d'un air contraint, irrité, redoutable, amer, et dit: « Je t'entends toujours enfreindre toutes mes défenses ; il se pourrait que tu eusses bientôt à t'en repentir. » Au même moment les chevaliers se rencontrèrent avec lui, et Gereint les renversa victorieusement, superbement tous les cinq. Il mit les cinq armures dans les cinq selles, attacha les douze chevaux ensemble par le frein et les confia à Enit. « Je ne sais pas, » dit-il, « à quoi il me sert de te donner des ordres. Pour cette fois que mon ordre te serve d'avertissement. » La jeune femme s'avança vers le bois et garda l'avance, comme Gereint le lui avait commandé. Il eût été dur pour Gereint de voir une jeune femme comme elle obligée, à cause des chevaux, à une marche aussi pénible, si la colère le lui eût permis.

Ils cheminèrent dans le bois qui était profond; la nuit les y surprit. « Jeune femme, » dit-il, « il ne nous sert pas de chercher à marcher. » — « Bien, seigneur, » répondit-elle ; « nous ferons ce que tu voudras. » — « Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous détourner de la route dans le bois pour nous reposer, et d'attendre le jour pour voyager. » — « Volontiers. » C'est ce qu'ils firent. Il descendit de cheval et la mit à terre. « Je suis si

fatigué,» dit-il, « que je ne puis pour rien au monde m'empêcher de dormir. Veille, toi, les chevaux, et ne dors pas. » — « Je le ferai, seigneur. » Il dormit dans son armure et passa ainsi la nuit. Elle n'était pas longue à cette époque de l'année. Quand Enid aperçut les lueurs de l'aurore, elle tourna ses yeux vers lui pour voir s'il dormait. A ce moment il s'éveilla. « Je voulais déjà te réveiller, il y a pas mal de temps, » dit-elle. Par lassitude, Gereint ne dit rien, quoiqu'il ne l'eût pas autorisée à parler. Gereint se leva et dit : « Prends les chevaux, va devant, et garde ton avance comme tu l'as fait hier. »

Le jour était déjà un peu avancé quand ils quittèrent le bois et arrivèrent à une plaine assez nue. Il y avait des prairies des deux côtés et des faucheurs en train de couper le foin, et, devant eux, une rivière. Il y fit descendre les chevaux, et, lorsqu'ils eurent bu, ils gravirent une pente assez élevée. Là, ils rencontrèrent un tout jeune homme, assez mince, ayant autour du cou une serviette avec quelque chose dedans, ils ne savaient quoi, et, à la main, une petite cruche bleue et un bol dessus. Le valet salua Gereint. « Dieu te donne bien, » dit Gereint ; « d'où viens-tu ? » — « De la ville qui est là-bas devant-toi. Trouverais-tu mauvais, seigneur, que je demande d'où tu viens toi-même ? » — « Non, » dit Gereint ; « je viens de traverser ce bois là-bas. » — « Ce n'est pas aujourd'hui que tu l'as traversé. » — « Non, dit-il : j'ai passé la nuit dernière dans le bois. » — « Je sup-

pose bien que ta situation n'a guère dû être bonne hier soir et que tu n'as eu ni à manger ni à boire.» — « Non, certes, par moi et Dieu ! — « Veux-tu suivre mon conseil ? Accepte de moi ce repas. » — « Quel repas ? » — « Le déjeuner que j'apportais à ces faucheurs là-bas, c'est-à-dire du pain, de la viande et du vin (1). Si tu veux, seigneur, ils n'en auront rien. » — « J'accepte, » dit Gereint ; « Dieu te le rende. » Gereint descendit de cheval. Le valet mit Enid à terre. Ils se lavèrent et prirent leur repas. Le valet coupa le pain par tranches, leur donna à boire, les servit complètement. Lorsqu'ils eurent fini, il se leva et dit à Gereint : « Seigneur, avec la permission, je vais aller chercher à manger aux faucheurs. » — « Va à la ville, » répondit Gereint, « tout d'abord pour me retenir un logement dans l'endroit le meilleur que tu connaisses et où les chevaux soient le moins à l'étroit ; prends le cheval et l'armure que tu voudras en récompense de ton service et de ton présent. » — « Dieu te le rende ; cela eût suffi à payer un service autrement important que le mien. »

Le valet alla à la ville, retint le logement le meilleur et le plus confortable qu'il connût pour Gereint ; puis il se rendit, avec son cheval et ses armes à la cour, auprès du comte, et lui raconta toute l'aventure. « Seigneur, » dit-il ensuite, « je

(1) Le vin pour des faucheurs ne peut guère être une boisson celtique. Chrestien y ajoute *fromage gras* et *gâteaux* (*de buen fromant*), (*Erec et Enide*, v. 3152).

vais retrouver le chevalier pour lui indiquer le logement. » — « Va, » dit le comte ; « s'il le désirait, il trouverait ici bon accueil. » Le valet retourna auprès de Gereint et l'informa qu'il aurait bon accueil de la part du comte dans sa cour même. Gereint ne voulut que son logement. Il trouva, en y arrivant, chambre confortable, avec abondance de paille et d'habits, et endroit ample et commode pour les chevaux. Le valet veilla à ce qu'ils fussent bien servis. Quand ils furent désarmés, Gereint dit à Enid : « Va de l'autre côté de la chambre et ne passe pas de ce côté-ci. Fais venir, si tu veux, la femme de la maison. » — « Je ferai, seigneur, » répondit-elle, « comme tu dis. » A ce moment l'hôtelier vint auprès de Gereint, le salua, lui fit accueil, et lui demanda s'il avait mangé son souper. Il répondit que oui. Le valet lui dit alors : « Désires-tu boisson ou autre chose, avant que je n'aille voir le comte ? » — « En vérité, je veux bien, » répondit-il. Le valet alla en ville et revint avec de la boisson. Ils se mirent à boire ; mais, presque aussitôt, Gereint dit : « Je ne peux m'empêcher de dormir. » — « Bien, » dit le valet ; « pendant que tu dormiras, j'irai voir le comte. » — « Va, et reviens ici ensuite. » Gereint s'endormit ainsi qu'Enid.

Le valet se rendit auprès du comte, qui lui demanda où logeait le chevalier. « Il ne faut pas que je tarde, » dit le valet, « à aller le servir. » — « Va, » dit le comte, « et salue-le de ma part. Dis-

lui que j'irai le voir bientôt. » — « Je le ferai. » Il arriva lorsqu'il était temps pour eux de s'éveiller. Ils se levèrent et allèrent se promener. Lorsque le moment leur parut venu, ils mangèrent. Le valet les servit. Gereint demanda à l'hôtelier s'il avait chez lui des compagnons qu'il voulût bien inviter à venir près de lui. — « J'en ai, » dit-il. — « Amène-les ici pour prendre en abondance, à mes frais, tout ce qu'on peut trouver de mieux à acheter dans la ville. » L'hôtelier amena là la meilleure société qu'il eût pour festoyer aux frais de Gereint. Sur ces entrefaites, le comte vint avec des chevaliers ordonnés (1), lui douzième, faire visite à Gereint. Celui-ci se leva et le salua. « Dieu te donne bien, » dit le comte. Ils allèrent s'asseoir chacun suivant son rang. Le comte s'entretint avec Gereint et lui demanda quel était le but de son voyage. — « Pas d'autre, » répondit-il, « que celui de chercher aventure et faire ce que je jugerai à propos. » Alors le comte considéra Enid avec attention, fixement. Jamais, pensait-il, il n'avait vu une jeune fille plus belle ni plus gracieuse qu'elle ; il concentra tout son esprit et ses pensées sur elle (2). « Veux-tu me permettre, » dit-il à Gereint, « d'aller m'entretenir avec cette jeune femme là-bas, que je vois en quelque sorte comme séparée de toi ? » — « Très volontiers, » dit Gereint. Il se rendit près d'Enid et

(1) V. *notes critiques*. C'est là un trait purement français.

(2) Chrestien de Troyes, *Erec*, v. 3288 :

Tot son pansé an li avoit

lui dit : « Jeune fille, il n'y a guère de plaisir pour toi, dans un pareil voyage, en compagnie de cet homme. » — « Il ne m'est pas désagréable, » répondit-elle, « de suivre la route qu'il lui plaît de suivre. » — « Tu n'auras à tes ordres ni serviteurs ni servantes. » — « J'aime mieux suivre cet homme que d'avoir serviteurs et servantes. » — « Veux-tu un bon conseil ? Reste avec moi, et je mettrai mon comté en ta possession. » — « Non, par moi et Dieu, cet homme est le premier et le seul à qui j'aie jamais donné ma foi, et je ne lui serai pas infidèle. » — « Tu as tort. Si je le tue, je t'aurai tant que je voudrai, et quand je serai fatigué de toi, je te jetterai dehors. Si tu consens pour l'amour de moi, il y aura entre nous accord indissoluble, éternel, tant que nous vivrons. » Elle réfléchit aux paroles du comte, et trouva plus sage de lui inspirer une confiance présomptueuse au sujet de sa demande. « Seigneur, » dit-elle, « ce que tu as de mieux à faire pour ne pas m'attirer trop de honte, c'est de venir ici demain m'enlever, comme si je n'en savais rien. » — « Je le ferai, » répondit-il. Sur ce, il se leva, prit congé et sortit, lui et ses hommes.

Pour le moment, elle ne parla pas à Gereint de son entretien avec le comte, de peur d'accroître sa colère, ses soucis et son agitation. Ils allèrent se coucher quand il fut temps. Elle dormit un peu au commencement de la nuit. A minuit, elle s'éveilla, mit les armes de Gereint en état toutes ensemble, de façon à ce qu'il n'eût qu'à les vêtir, et, avec

beaucoup d'appréhension et de crainte pour sa démarche, elle alla jusqu'au bord du lit de Gereint et lui dit à voix basse, doucement : « Seigneur, réveille-toi et habille-toi. Écoute l'entretien que j'ai eu avec le comte et ses intentions à mon égard. » Elle révéla à Gereint toute la conversation. Quoiqu'il fût irrité contre elle, il tint compte de l'avertissement et s'habilla. Elle alluma de la chandelle pour l'éclairer pendant qu'il s'habillait. « Laisse là la chandelle, » dit-il, « et dis au maître de la maison de venir ici. » Elle obéit. L'hôtelier se rendit auprès de Gereint. « Sais-tu combien je te dois ? » lui dit-il. — « Peu de chose, je crois, seigneur. » — « Quoi qu'il en soit de ma dette, prends onze chevaux et onze armures. » — « Dieu te le rende, seigneur; mais je n'ai pas dépensé pour toi la valeur d'une seule de ces armures. » — « Qu'importe! Tu n'en seras que plus riche. Veux-tu me guider hors de la ville ? » — « Volontiers ; et de quel côté comptes-tu aller ? » — « Je voudrais aller du côté opposé à celui par lequel nous sommes entrés en ville. » L'hôtelier le conduisit aussi loin qu'il le voulut. Alors Gereint ordonna à Enid de prendre de l'avance comme auparavant. Elle le fit et partit devant elle. L'hôtelier retourna chez lui.

Il venait à peine de rentrer qu'il entendit venir sur sa maison le plus grand bruit qu'il eût jamais entendu. Lorqu'il regarda dehors, il vit quatre-vingts chevaliers complètement armés et le comte

Dwnn (1) à leur tête. « Où est le chevalier ? » s'écria-t-il. — « Par ta main, seigneur, » dit l'hôtelier, « il est déjà à une certaine distance d'ici ; il est parti depuis pas mal de temps. » — « Pourquoi, vilain, l'as-tu laissé aller sans m'avertir ? » — « Seigneur, tu ne me l'avais pas commandé ; si tu l'avais fait, je ne l'aurais pas laissé aller. » — « De quel côté crois-tu qu'il soit allé ? » — « Je ne sais ; seulement, c'est la grand'rue qu'il a prise. » Ils tournèrent bride vers cette rue, aperçurent les traces des pieds des chevaux, les suivirent et arrivèrent à la grand'route.

Enid, quand elle vit le jour poindre, regarda derrière elle, et aperçut comme un brouillard et un nuage qui approchait de plus en plus. Elle s'en inquiéta, pensant que c'étaient le comte et sa suite lancés à leur poursuite. A ce moment, elle vit un chevalier apparaître hors du nuage. « Par ma foi, » dit-elle, « je l'avertirai, au risque d'être tuée par lui. J'aime mieux mourir de sa main que de le voir tuer sans l'avoir prévenu. Seigneur, » lui dit-elle, « ne vois-tu pas cet homme se diriger vers toi suivi de beaucoup d'autres ? » — « Je le vois, » répondit-il. « On a beau te commander le silence, tu ne te tairas jamais. Ton avertissement ne compte pas pour moi ; ne m'adresse plus la parole. » Il se retourna contre le chevalier, et, du premier assaut, le jeta sous les pieds de son cheval. Il continua à

(1) *Dwnn* signifie *brun*.

les culbuter au premier choc, tant qu'il resta un seul des quatre-vingts chevaliers. Le vaincu était toujours remplacé par un plus fort, le comte restant à part. Le comte vint le dernier. Il brisa contre lui une première lance, puis une seconde. Gereint se tourna contre lui, et, s'élançant, le frappa de sa lance au beau milieu de son bouclier, si bien que le bouclier se brisa, ainsi que toute l'armure, dans cette direction, et qu'il fut jeté lui-même par-dessus la croupe de son cheval à terre, en péril de mort. Gereint s'approcha de lui; le bruit des sabots du cheval fit revenir le comte de son évanouissement. « Seigneur, » dit-il à Gereint, « ta merci. » Gereint lui accorda merci. Par suite de la dureté du sol sur lequel ils avaient été précipités et de la violence des assauts qu'ils avaient eus à subir, pas un d'eux ne s'en alla sans avoir reçu de Gereint un saut mortellement douloureux, amenant de cuisantes blessures et brisant le corps.

Gereint s'en alla devant lui, suivant la route sur laquelle il se trouvait. La jeune femme garda son avance. Près d'eux ils virent une vallée, la plus belle qu'on eût jamais vue, traversée par une grande rivière, un pont sur la rivière, et une route conduisant à la rivière; plus haut que le pont, de l'autre côté, il y avait une ville forte, la plus belle du monde. Comme il se dirigeait vers le pont, Gereint vit venir de son côté, à travers un taillis épais de peu d'étendue, un chevalier monté sur un cheval gros et grand, au pas égal, fier et docile. « Cheva-

lier, » lui dit-il, « d'où viens-tu ? » — « Je viens, » répondit-il, « de cette vallée là-bas. » — « Qui possède cette belle vallée et cette belle ville forte ? » — « Je vais te le dire : les Francs et les Saxons l'appellent Gwiffret Petit, et les Kymry le Petit Roi (1). » — « Puis-je aller à ce pont et à la grand' route qui passe le plus près sous les murs de la ville ? » — « Ne mets pas les pieds sur la terre qui est de l'autre côté du pont, si tu ne veux avoir affaire à lui ; c'est son habitude que pas un chevalier ne passe sur ses terres sans se rencontrer avec lui. » — « Par moi et Dieu, je suivrai cette route malgré lui. » — « S'il en est ainsi, je crois bien que tu auras honte et affront. » Gereint, d'un air furieux, avec résolution et colère, se dirigea vers la route qu'il avait auparavant l'intention de suivre. Et ce ne fut pas celle qui menait à la ville par le pont qu'il prit, mais celle qui menait à une éminence au sol dur, solide, élevée, à la vaste vue.

Il vit aussitôt venir avec lui un chevalier monté sur un cheval de guerre fort et gros, à la démarche vaillante, au large sabot, au large poitrail : jamais il n'avait vu d'homme plus petit ; il était complètement armé, lui et son coursier. En atteignant Gereint, il s'écria : « Dis, seigneur, est-ce par ignorance ou par présomption que tu as cherché à me faire perdre mon privilège et à violer ma

(1) Cet épisode indiquerait un pays où les trois langues se parlaient, c'est-à-dire, les marches de Galles, et surtout le Cornwal'.

loi ? » — « Non, » répondit Gereint, « je ne savais pas que le chemin fût fermé à personne. » — « Comme tu le savais, viens avec moi à ma cour pour me donner satisfaction. » — « Je n'irai point, par ma foi ; je n'irai même pas à la cour de ton seigneur, à moins que ce ne soit Arthur. » — « Par la main d'Arthur, j'aurai satisfaction de toi ou souffrance extrême. » Et ils s'attaquèrent immédiatement.

Un écuyer à lui vint les fournir de lances à mesure qu'ils les brisaient. Ils se donnaient l'un à l'autre, sur leurs écus, des coups durs, violents, au point que les écus en perdirent toute leur couleur. Gereint ne trouvait guère agréable de se battre avec lui, à cause de sa petitesse, de la difficulté de le bien voir, et de la violence des coups qu'il donnait lui aussi. Ils ne cessèrent de frapper que lorsque les chevaux s'abattirent sur leurs genoux, et qu'enfin Gereint l'eut jeté à terre, la tête la première. Alors ils se battirent à pied. Ils se donnèrent l'un à l'autre des coups rapides et irrités, rudes et vaillants, forts et cuisants. Ils trouèrent leurs heaumes, entamèrent leurs cervelières, détraquèrent leurs armures, si bien qu'ils étaient aveuglés par la sueur et le sang. A la fin Gereint entra en fureur, appela à lui toutes ses forces, et avec colère, rapidité, cruellement, solidement, il leva son épée et lui déchargea sur la tête un coup mortellement violent, pénétrant comme le poison, furieux, amer, au point qu'il brisa toute l'armure de la

tête, la peau, la chair, qu'il entama l'os et que l'épée du petit roi fut lancée au bout le plus éloigné du champ. Il demanda au nom de Dieu à Gereint grâce et merci. — « Tu l'auras, » dit Gereint, « malgré ton manque de courtoisie et de politesse, à condition d'être mon compagnon, de ne jamais rien faire contre moi désormais, et, si tu apprends que je suis dans la peine, de venir m'en délivrer. » — « Je le ferai, seigneur, avec plaisir. » Quand il lui en eut donné sa foi, il ajouta : « Et toi, seigneur, tu viendras sans doute avec moi à ma cour, là-bas, pour te remettre de tes fatigues et de ta lassitude. » — « Je n'irai point, par moi et Dieu, » répondit Gereint. Gwiffret le Petit aperçut alors Enid : il trouva dur de voir une créature aussi noble qu'elle supporter tant de souffrances. « Seigneur, » dit-il à Gereint, « tu as tort de ne pas te laisser aller au délassement et au repos. S'il te survient, dans cet état, une aventure difficile, il ne te sera pas facile d'en venir à bout. » Gereint ne voulut que continuer son voyage.

Il remonta à cheval, couvert de sang et souffrant. La jeune femme reprit son avance. Ils marchèrent vers un bois qu'ils apercevaient à côté d'eux. La chaleur était grande, et les armes, par la sueur et le sang, collaient à sa chair. Arrivés dans le bois, il s'arrêta sous un arbre, pour éviter la chaleur. La douleur de ses blessures se fit alors sentir plus vivement à lui qu'au moment où il les avait reçues. Enid se tenait sous un autre arbre.

A ce moment, ils entendirent le son des cors et le tumulte d'un grand rassemblement: c'était Arthur et sa suite qui descendaient dans le bois. Gereint se demandait quelle route il prendrait pour les éviter, lorqu'un piéton l'aperçut : c'était le valet du *distein* de la cour. Il alla trouver le *distein* et lui dit quelle sorte de chevalier il avait vu dans le bois. Le *distein* fit équiper son cheval, prit sa lance et son bouclier, et se rendit auprès de Gereint. « Chevalier, » lui dit-il, « que fais-tu ici ? » — « Je suis au frais sous cet arbre, et j'évite l'ardeur du soleil et de la chaleur. » — « Qui es-tu et quel est le but de ton voyage ? » — « Chercher des aventures et aller où il me plaît. » — « Eh bien, dit Kei, « viens avec moi faire visite à Arthur, qui est ici près. » — « Je n'irai point, par moi et Dieu. » — « Il te faudra bien venir. » Gereint reconnaissait Kei, mais Kei ne reconnaissait pas Gereint. Kei chargea Gereint du mieux qu'il put. Gereint irrité, le frappa du bois de sa lance sous le menton et le jeta à terre, la tête la première : ce fut tout le mal qu'il lui fit. Kei se leva, tout hors de lui, remonta à cheval et se rendit à son logis. De là, il se rendit au pavillon de Gwalchmei. « Seigneur, un de mes serviteurs vient de me dire qu'il a vu dans le bois, là-haut, un chevalier blessé, avec une armure en très mauvais état. Tu ferais bien d'aller voir si c'est vrai. » — « Cela m'est égal, » répondit Gwalchmei. — « Prends ton cheval et une partie de tes armes, car j'ai appris qu'il

n'est guère aimable pour ceux qui vont le trouver. »

Gwalchmei prit sa lance et son bouclier, monta à cheval et se rendit auprès de Gereint. « Chevalier, » lui dit-il, « quel voyage fais-tu ? » — « Je voyage pour mes affaires et je cherche aventure par le monde. » — « Diras-tu qui tu es et viendras-tu faire visite à Arthur, qui est ici près ? » — « Je ne veux pas entrer en relation avec toi pour le moment, et je n'irai pas voir Arthur. » Il reconnut Gwalchmei, mais Gwalchmei ne le reconnut pas. « Il ne sera pas dit, » s'écria Gwalchmei, « que je t'aie laissé aller avant d'avoir su qui tu étais. » Il le chargea avec sa lance et frappa son écu au point que sa lance fut brisée et leurs chevaux front à front. Gwalchmei le regarda alors avec attention et le le reconnut. « Oh ! Gereint, » s'écria-t-il, «est-ce toi ? » — « Je ne suis pas Gereint, » répondit-il. — « Tu es bien Gereint, par moi et Dieu. C'est une triste et déraisonnable expédition que la tienne. », En jetant les yeux autour de lui, il aperçut Enid, la salua et lui montra joyeux visage. « Gereint, » dit Gwalchmei, « viens voir Arthur, ton seigneur et ton cousin. » — « Je n'irai pas, » répondit-il ; « je ne suis pas dans un état à me présenter devant qui que ce soit. » A ce moment, un des écuyers vint après Gwalchmei pour chercher des nouvelles. Gwalchmei l'envoya avertir Arthur que Gereint était blessé, qu'il ne voulait pas le voir et que c'était pitié de voir l'état dans lequel il se trouvait,

et tout cela sans que Gereint le sût, à part, à voix basse : « Recommande à Arthur, » ajouta-t-il, « d'approcher sa tente de la route, car il n'ira pas le voir de bon gré, et il n'est pas facile de l'y contraindre dans le triste état où il est. » L'écuyer alla rapporter tout cela à Arthur, qui fit transporter son pavillon sur le bord de la route. L'âme d'Enid alors en fut réjouie. Gwalchmei essaya de faire entendre raison à Gereint tout le long de la route, jusqu'au campement d'Arthur, à l'endroit où les pages étaient en train de tendre son pavillon sur le bord de la route. « Seigneur, » dit Gereint, « porte-toi bien. » — « Dieu te donne bien, » répondit Arthur ; « qui es-tu ? » — « Gereint, » dit Gwalchmei ; « de sa propre volonté, il ne serait pas venu te voir aujourd'hui. » — « En vérité, » répondit Arthur, « il n'est pas dans son bon sens. » A ce moment, Enid arriva près d'Arthur et lui offrit ses souhaits. — « Dieu te fasse bien, » répondit-il ; « que quelqu'un la mette à terre », ce que fit un des pages. « Hélas, Enid, dit-il, quel voyage est celui-ci ? » — « Je ne sais, seigneur, » dit-elle ; « seulement, mon devoir est de suivre la même route qu'il lui plaira de suivre lui-même. » — « Seigneur, » dit Gereint, « nous allons nous mettre en route, avec ta permission. » — « Où cela ? Tu ne peux partir maintenant à moins que tu veuilles acheter ta perte. » — « Il ne voulait pas me permettre à moi-même de l'inviter , » dit Gwalchmei. — « Il me le permettra bien à moi, »

dit Arthur ; « et, de plus, il ne s'en ira pas d'ici qu'il ne soit guérit. » — « Je préférerais, » dit Gereint, « que tu me laissasses aller. » — « Je n'en ferai rien, par moi et Dieu. » Il fit appeler les pucelles pour Enid et la fit conduire à la chambre du pavillon de Gwenhwyvar. Gwenhwyvar et toutes les dames lui firent bon accueil. On la débarrassa de son habit de cheval et on lui en revêtit un autre. Arthur appela Kadyrieith, lui ordonna de tendre un pavillon pour Gereint et ses médecins, et le chargea de ne le laisser manquer de rien de ce qu'il lui demanderait. Kadyrieith le fit ; il amena Morgan Tut (1) et ses disciples à Gereint. Arthur et sa cour restèrent là à peu près un mois pour soigner Gereint.

Quand Gereint sentit ses chairs solides, il alla trouver Arthur pour lui demander la permission de se mettre en route. « Je ne sais pas, moi, » dit Arthur, « si tu es encore bien guéri. » — Je le suis assurément, seigneur, » répondit-il. — « Ce n'est pas à toi que je me fierai là-dessus, mais aux médecins qui t'ont soigné. » Il fit venir les médecins et leur demanda si c'était vrai. « C'est vrai, » dit Morgan Tut. Le lendemain Arthur lui permit de s'en aller. Il partit pour terminer son expédition. Le même jour Arthur se mit en route.

Gereint ordonna à Enid de prendre les devants et

1. Sur Morgan Tut, v. J. Loth. *Contrib. à l'étude des Romans de la Table Ronde*, page 51; cf. plus haut, p. 34, note.

de garder l'avance, comme elle l'avait fait auparavant. Elle se mit en marche et suivit la grand' route. Comme ils allaient ainsi, ils entendirent les cris les plus violents du monde près d'eux. « Arrête ici, toi, » dit Gereint à Enid, « et attends. Je vais voir ce que signifient ces cris. » — « Je le ferai, » répondit-elle. Il partit et arriva à une clairière qui était près de la route. Dans la clairière, il aperçut deux chevaux, l'un avec une selle d'homme, l'autre avec une selle de femme, et un chevalier, revêtu de son armure, mort. Une jeune femme, revêtue d'un habit de cheval, se lamentait, penchée sur le chevalier. « Dame, » dit-il, « que t'est-il arrivé ? » — « Nous voyagions par ici, moi et l'homme que j'aimais le plus, lorsque vinrent à nous trois géants, qui, au mépris de toute justice, le tuèrent. » — « Par où sont-ils allés ? » — « Par là, par la grand'route. » Il retourna vers Enid : « Va, » lui dit-il, « auprès de la dame qui est là-bas, et attends-moi là, si je reviens. » Cet ordre lui fit de la peine ; elle se rendit cependant auprès de la jeune femme, qui faisait mal à entendre. Elle était persuadée que Gereint n'en reviendrait pas.

Pour lui, il partit après les géants et les atteignit. Chacun d'eux était plus grand que trois hommes et avait sur l'épaule une énorme massue. Il se précipita sur l'un d'eux et le traversa de sa lance. Il la retira du corps et en frappa le second de même façon. Mais le troisième se retourna contre lui et le frappa de sa massue, au point qu'il fendit le

bouclier, entama l'épaule, que toutes ses blessures se rouvrirent et qu'il se mit à perdre tout son sang. Alors il tira son épée, fondit sur le géant et le frappa d'un coup dur, rapide, énorme, violent, vaillant, sur le haut de la tête, si bien qu'il lui fendit la tête et le cou jusqu'aux deux épaules et l'abattit mort. Il laissa les morts ainsi, alla jusqu'à l'endroit où était Enid, et à sa vue, tomba sans vie de dessus son cheval. Enid poussa des cris terribles, perçants, continuels, douloureux. Elle accourut à l'endroit où il était tombé et se jeta sur son corps. A ses cris, aussitôt vinrent le comte Limwris (1) et sa suite, qui suivaient cette route ; ils accoururent à travers la route. « Dame, » dit le comte à Enid, « que t'est-il arrivé? » — « Seigneur, » répondit-elle, « il est tué l'homme que j'aimais et que j'aimerai toujours le plus. » — « Et à toi, » dit-il à l'autre dame, « que t'est-il arrivé ? « — « Celui que j'aimais le plus moi aussi, » dit-elle, « est tué. » — « Qui les a tués ? » — « Les géants avaient tué mon plus aimé. L'autre chevalier est allé à leur poursuite et est revenu d'auprès d'eux dans l'état que tu vois, perdant excessivement de sang. Je ne crois pas qu'il les ait quittés sans avoir tué quelqu'un d'eux et peut-être tous. » Le

(1) Le comte, dans Chrestien, amène Erec au château de Limors (*Erec*, v. 4717). La graphie *Limwris* (dans *Limwris*, *i* est voyelle irrationnelle) est galloise mais suppose une forme française *Limours*. Le comte chez Chrestien s'appelle *Oringles* (v. 4947 : Li cuens Oringles de Limors).

comte fit enterrer le chevalier qui avait été laissé mort. Pour Gereint, il supposait qu'il y avait encore en lui un reste de vie. Pour voir s'il en reviendrait, il le fit transporter avec lui à sa cour, sur une bière, dans le creux de son bouclier. Les deux jeunes femmes l'y accompagnèrent.

Lorsqu'on y fut arrivé, on plaça Gereint, toujours dans sa bière, sur une table placée de front dans la salle (1). Chacun se débarrassa de ses habits de voyage. Le comte pria Enid d'en faire autant et de prendre un autre habit. « Je n'en ferai rien, par moi et Dieu, » dit-elle. — « Dame, » dit-il, « ne sois pas si triste. » — « Il est bien difficile de me raisonner sur ce point. » — « Je ferai en sorte que tu n'aies pas lieu d'être triste, quoi qu'il arrive de ce chevalier, qu'il meure ou qu'il vive. J'ai un bon comté : tu l'auras en ta possession, et moi avec lui. Sois joyeuse, heureuse désormais. » — « Je ne le serai pas, j'en prends Dieu à témoin, tant que je vivrai désormais. » — « Viens manger. » — « Je n'irai point, par moi et Dieu. » — « Tu viendras, par moi et Dieu. » Et il l'emmena à table, malgré elle, et lui demanda avec insistance de manger. — « Je ne mangerai pas, j'en atteste Dieu, jusqu'à ce que mange celui qui est sur la bière là-bas. » — « Voilà une parole que

(1) Chrestien, *Erec* v. 4742 :

Anmi la sale sur un dois
Ont le cors mis tot estandu,
Lez lui sa lance et son escu.

tu ne pourras tenir : cet homme n'est-il pas, autant vaut dire, mort ? » — « J'essaierai. » Alors il lui proposa une coupe pleine. « Bois cette coupe, et tes sentiments changeront. » — « Honte à moi, » répondit-elle, « si je bois avant qu'il ne boive lui-même ! » — « En vérité, » s'écria le comte, « je ne suis pas plus avancé d'être aimable à ton égard que désagréable ! » Et il lui donna un soufflet (1). Elle jeta un cri perçant, violent. Elle éprouvait une douleur plus grande que jamais en pensant que si Gereint avait été vivant, on ne l'aurait pas souffletée ainsi.

A ses cris, Gereint sortit de son évanouissement, se mit sur son séant, et, trouvant son épée dans le creux de son bouclier, s'élança jusqu'auprès du comte et lui déchargea un coup furieux et perçant, cuisant comme le poison, vigoureux et assuré, sur le haut de la tête, si bien qu'il le fendit en deux et que l'épée entama la table. Tout le monde abandonna les tables et s'enfuit dehors. Ce n'est pas tant la crainte de l'homme vivant qui les saisissait que le spectacle du mort se levant pour les frapper. Gereint jeta les yeux sur Enid, et une double douleur le pénétra en voyant qu'Enid avait perdu ses couleurs et son air habituel, et par la conscience qu'il avait de son innocence. « Dame, » dit-il,

(1) Chez Chrestien de Troyes, le chevalier force Enide à accepter sa main; le lendemain, il donne un repas de noces, et, par un raffinement de cruauté, place en face le corps d'Erec sur une bière. La scène, pour le reste, ne diffère guère de celle de notre roman.

« sais-tu où sont nos chevaux ? » — « Je sais où est le tien, mais je ne sais où est allé l'autre. Le tien est à cette maison là-bas. » Il y alla, fit sortir son cheval, monta, et, enlevant Enid de terre, la plaça entre lui et l'arçon de devant, et s'éloigna.

Pendant qu'ils chevauchaient ainsi entre deux haies, la nuit commençant à triompher du jour, ils aperçurent tout d'un coup derrière eux, entre eux et le ciel, des hampes de lances, et entendirent un bruit de sabots de chevaux et le tumulte d'une troupe. « J'entends venir derrière nous, » dit Gereint ; « je vais te déposer de l'autre côté de la haie. » A ce moment, un chevalier se dirigea sur lui, la lance baissée. Et le voyant, Enid s'écria : « Seigneur, quelle gloire auras-tu à tuer un homme mort, qui que tu puisses être? » — « Ciel, » dit-il, « serait-ce Gereint ? » — « Assurément, par moi et Dieu ; et qui es-tu toi-même ? » — « Je suis le Petit Roi ; je viens à ton secours, parce que j'ai appris que tu étais dans la peine. Si tu avais suivi mon conseil, tu n'aurais pas éprouvé tous ces malheurs. » — « On ne peut rien, » répondit Gereint, « contre la volonté de Dieu ; grand bien peut cependant venir d'un bon conseil. » — « Assurément, et je puis t'en donner un bon dans les circonstances présentes : tu vas venir avec moi à la cour d'un gendre d'une sœur à moi, tout près ici, pour te faire traiter par les meilleurs médecins du royaume. » — « Volontiers, allons, » répondit-il. On fit monter Enid sur le cheval d'un des écuyers, et ils se ren-

dirent à la cour du baron. On leur fit bon accueil. Ils y trouvèrent attentions et service. Le lendemain matin, on se mit en quête de médecins : ils ne tardèrent pas à arriver, et ils le soignèrent jusqu'à complète guérison. Entre temps, il avait chargé le Petit Roi de faire remettre ses armes en état, de sorte qu'elles étaient aussi bonnes que jamais. Ils restèrent là un mois et quinze jours. Le Petit Roi lui dit alors : « Nous allons nous rendre à ma cour à moi maintenant, pour nous reposer et prendre nos aises. » — « Si tu le voulais bien, » dit Gereint, « nous marcherions encore un jour, et ensuite nous reviendrions. » — « Volontiers; ouvre la marche. » Dans *la jeunesse du jour*, ils se mirent en route.

Enid se montrait avec eux plus heureuse et plus joyeuse qu'elle ne l'avait jamais été. Ils arrivèrent à la grand'route et virent qu'elle se divisait en deux. Sur un des chemins, ils aperçurent un piéton venant à eux. Gwiffret lui demanda : « Piéton, de quel côté viens-tu ? » — « De ce pays là-bas, » répondit-il, « de faire des commissions. » — « Dis-moi, » dit Gereint, « lequel de ces deux chemins vaut-il mieux que nous prenions ? » — « Tu feras mieux de prendre celui-ci ; si tu vas à l'autre, là-bas, tu n'en reviendras pas. Là-bas est le clos du Nuage, et il y a des jeux enchantés. De tous ceux qui y sont allés, pas un n'est revenu. Là est la cour du comte Owein (1) ; il ne permet à personne de venir

(1) Chrestien de Troyes l'appelle Evrain. Sur cet épisode connu

prendre logis en ville, à moins qu'on n'aille à sa cour. » — « Par moi et Dieu, c'est par ce chemin que nous irons. ». Et alors, suivant cette route, ils arrivèrent à la ville.

Ils prirent leur logement dans l'endroit de la ville qui leur parut le plus beau et le plus agréable. Comme ils y étaient, un jeune écuyer vint à eux et les salua. « Dieu te donne bien, » répondirent-ils. — « Gentilshommes, quels préparatifs sont les vôtres ici ? » — « Nous prenons un logement et nous restons ici cette nuit. » — « Ce n'est pas l'habitude de l'homme à qui appartient cette ville de permettre à aucun gentilhomme d'y loger, à moins qu'il n'aille le trouver à sa cour. Venez donc à la cour. » — « Volontiers, » dit Gereint. Ils suivirent l'écuyer. On les accueillit bien à la cour. Le comte vint à leur rencontre dans la salle, et commanda de préparer les tables. Ils se levèrent et allèrent s'asseoir : Gereint, d'un côté du comte, et Enid, de l'autre ; le Petit Roi tout à côté d'Enid et la comtesse à côté de Gereint ; chacun ensuite suivant sa dignité. Gereint se mit à réfléchir aux jeux, et, pensant qu'on ne le laisserait pas y aller, il cessa de manger. Le comte le regarda et crut que c'était de peur d'aller aux jeux. Ils se repentit de les avoir établis, quand ce n'eût été qu'à cause de la perte d'un homme comme Gereint. Si Gereint

chez Chrestien sous le nom de *la Joie de la cour*, v. E. Philipot, *un épisode d'Erec et Enide* (*Romania*, XXV).

lui avait demandé d'abolir ces jeux à jamais, il l'eût fait volontiers. Il dit à Gereint : « A quoi penses-tu, que tu ne manges pas ? Si tu appréhendes d'aller aux jeux, tu obtiendras de moi de n'y point aller, et même que personne n'y aille plus jamais, par considération pour toi. » — « Dieu te le rende : je ne désire rien tant que d'y aller et de m'y faire guider. » — « Si tu le préfères, je le ferai volontiers. » — « Oui, en vérité, » répondit-il. Ils mangèrent. Ils eurent service complet, abondance de présents, quantité de boissons. Le repas terminé, ils se levèrent. Gereint demanda son cheval et ses armes, et se harnacha, lui et son destrier. Toutes les troupes se rendirent à la limite du clos.

La haie s'élevait à perte de vue dans l'air. Sur chacun des pieux qu'on apercevait dans le champ, il y avait une tête d'homme, deux pieux exceptés(1), et on y apercevait des pieux de tous côtés. « Quelqu'un pourra-t-il accompagner le prince, » dit alors le Petit Roi, « ou ira t-il tout seul ? » — « Personne, » répondit Owein. — « Par quel côté entre-t-on ? » demanda Gereint. — « Je ne sais, » dit Owein. « Va par le côté que tu voudras et qui te paraîtra le plus commode. » Et sans crainte, sans hésitation, il s'avança dans la nuée.

En en sortant, il arriva dans un grand verger, avec un espace libre au milieu, où il aperçut un pavil-

(1) Chez Chrestien, un seul pieu est vide, ce qui paraît plus primitif (cf. E. Philipot, *loc. cit.*, p. 5).

lon de *paile* au sommet rouge. La porte était ouverte. En face de la porte était un pommier (1), et un grand cor d'appel était suspendu à une branche de l'arbre. Gereint mit pied à terre et entra : il n'y avait qu'une pucelle assise dans une chaire dorée ; en face d'elle était une autre chaire vide. Gereint s'y assit. « Seigneur, » dit la jeune fille, « je ne te conseille pas de t'asseoir dans cette chaire. » — « Pourquoi ? » — « Celui à qui elle appartient n'a jamais permis qu'un autre s'y assît. » — « Il m'est fort égal qu'il trouve mal que je m'y assoie. » A ce moment un grand bruit se fit entendre à l'entour du pavillon. Gereint alla voir ce que cela signifiait, et il aperçut un chevalier monté sur un cheval de guerre, aux naseaux orgueilleux, ardent et fier, aux os forts ; une cotte d'armes divisée en deux le couvrait, lui et son cheval, et il y avait dessous une armure complète. « Dis, seigneur, » demanda-t-il à Gereint, « qui t'a prié de t'asseoir là? » — « Moi-même. » — « Tu as eu tort de me causer pareille honte et pareil affront. Lève-toi de là pour me donner satisfaction pour ton manque de courtoisie. » Gereint se leva, et aussitôt ils se battirent, Ils brisèrent un assortiment de lances, puis un second, puis un troisième. Ils se donnaient l'un à l'autre des coups durs et cuisants, rapides et violents. A

(1) Chrestien ne précise pas l'espèce d'arbre. Le roman gallois suit évidemment la tradition. Sur un verger semblable dans le *Livre d'Artus*, cf. E. Philipot, *loc. cit.*, p. 17.

la fin, Gereint s'irrita, lança son cheval à toute bride, se jeta sur lui et le frappa juste au milieu de son écu, si bien qu'il le fendit, que la pointe de la lance pénétra dans son armure, que toutes les sangles se rompirent, et qu'il fut jeté à terre, par-dessus la croupe de son cheval, de toute la longueur de la lance et du bras de Gereint, la tête la première. « Oh ! seigneur, » dit-il à Gereint, « ta merci, et tu auras tout ce que tu voudras. » — « Je ne veux qu'une chose, » répondit-il ; « c'est qu'il n'y ait plus jamais ici pareil jeu (1), ni champ de nuage, ni enchantement et magie comme jusqu'à ce jour. » — « Je te l'accorde volontiers, seigneur. » — « Fais disparaître la nuée. » — « Sonne de ce cor là-bas, et, aussitôt que tu sonneras, la nuée disparaîtra pour toujours : elle ne devait pas disparaître avant que n'en sonnât un chevalier qui m'eût terrassé. »

Triste et soucieuse était Enid à l'endroit où elle était restée en pensant à Gereint. Alors Gereint alla sonner du cor, et, au premier son qu'il en tira, la nuée disparut. Toutes les troupes se réunirent, et tout le monde fit la paix. Le comte invita Gereint et le Petit Roi pour cette nuit-là. Le lendemain matin, ils se séparèrent. Gereint se rendit dans

(1) Les jeux d'*enchantement et magie* (hut a lledrith) paraissent avoir été l'essence du théâtre gallois (v. gall. *guaroimaou*, gl. *theatra* ; my. gall. *gwarwyva*, breton *goariva*) ; un poète du XIIe siècle s'accuse d'avoir fréquenté les *gwarwyvaeu*.

ses États (1). Il les gouverna à partir de là d'une façon prospère ; sa vaillance et sa bravoure ne cessèrent de lui maintenir gloire et réputation désormais, ainsi qu'à Enid.

(1) Chez Chrestien de Troyes, Erec, après sa victoire sur le chevalier Mabonagrain, reçoit la nouvelle de la mort du roi Lac, on père. Il se fait couronner roi à Nantes par Arthur. Voir *Introuction*, I, p. 54, 56.

NOTES CRITIQUES

Notes critiques à Owein et Lunet ou la Dame de la Fontaine

Page 162, l. 5, trad. p. 3; lady Guest : *et si on pouvait dire qu'il y avait un portier. Cyt* a le sens de *quoique* v. Zeuss, *Gr. Celt.*, 2e éd., p. 730 ; cf. *Mab.*, 99, l. 2), excepté dans quelques cas où il est pour *cyhyd* et a le sens de *aussi longtemps que* (pour ce sens, cf. *Daf. ab Gwil.*, p. 282 ; *Ancient laws*, I, p. 718). — L. 9 ; lady Guest : *les recevoir avec honneur*, au lieu de : *leur faire les premiers honneurs* (*dechreu eu hanrydedu*, « commencer à les honorer »). — L. 10 et 11 : lady Guest traduit *yr neb a dylyei* (*ceux qui avaient droit à*), comme s'il y avait *yr neb a delei, ceux qui venaient.*

Page 163, l. 7, trad. p. 4 : *talu vy ymdidan*, « payer mon récit. » *Talu* s'explique ici par le contexte, mais l'auteur n'aurait-il pas été influencé par le français *conter*, qui avait les deux sens de *compter* et *conter* ? — L. 14 : lady Guest inexactement : *Je ne pensais pas qu'il y eût au monde d'entreprise trop grande pour moi.* — L. 17 : lady Guest traduit *eithavoed byt, extrémités du monde*, par *ré-*

gions éloignées. —L. 19, trad. p. 5 : au lieu de *regedawc*, lisez *redegawc*. — L. 21 : au lieu de *ar parth arall a gerdeis*, je lis : *ar parth arall yr avon a gerdeis*, leçon qui se retrouve p. 171, l. 1, dans le récit du même voyage fait par Owein. Lady Guest a suivi la lettre du texte, et compris qu'il s'agissait de la vallée, tandis qu'il s'agit de la rivière. — L. 30, trad. p. 6 : *ae saetheu ac eu pelydyr. Pelydyr* ou *peleidyr* (pluriel de *paladyr*, *paladr*) a le sens de *hampe*, *fût* et aussi de *lance*). Les détails du contexte montrent qu'il s'agit plutôt de *hampes de flèches*. Pen. 4 (*L. Rh.*, 225) a : *a saetheu ac eu peleidyr.*

Page 164, l. 3, trad. p. 6 : *yn nodeu udunt. Nod* a le sens de *marque caractéristique*, et même de *renom* : L. Aneurin, *F. a B.*, II, 71.28; achubei gwarchatwei *not*; cf. 76.9 *gwyr not*, etc. Le texte de Pen. 4, *L. Rh.*, 225, est altéré : a *chyllell* a *llafneu eureit udunt o askwrn morvil ym pob un or deu not.* Le texte est sûrement altéré : il manque un mot avant *askwrn*. — L. 10 et 11, trad. p. 6 : au lieu de *a chyfarch gwell a wneuthum idaw*, je lis : *a chyfarch gwell a vynnwn* ou *wneuthwn idaw*, leçon justifiée par le passage correspondant du roman, p. 171, l 6, et par le contexte ici ; lady Guest a traduit littéralement : *je le saluai;* or, à la ligne suivante, nous voyons que c'est le maître du château qui le salue le premier. Dans Peredur, p. 243, l. 4, on trouve aussi *wnaeth* faussement pour *vynnawd*. — L. 11 : *y wybot*, mot à mot *sa science*. — L. 24, trad. p. 6 : *rol* est traduit par lady Guest par « vase »; Davies le traduit par *magis*, « pétrin. » — L. 30, trad. p. 7 : *gorffowys;* je lis *gorfroys* pour *orfroys*, du français *orfroys* (Pen. 4, *L. Rh.*, 226 : *orffreis*). L. 30 : *tynnu*, « tendre, étendre » ; lady Guest : *placer.*

Page 165, l. 20 et 21, trad. p. 7 et 8 ; lady Guest : « je

dis que j'étais heureux de trouver quelqu'un pour s'entretenir avec moi, et que ce n'était pas considéré comme un grand crime à cette cour, pour les gens, de s'entretenir les uns avec les autres. » Lady Guest eût évité ce contre-sens, en se reportant à cet autre passage du roman, p. 189, l. 1 : *ac ny welas Owein bei kymeint yno a thristyt y dynyon.* Elle a traduit, p. 163, *bei* par *défaut*, sens exact, et p. 189, comme s'il y avait *a vei, qui fût.*

Page 166, l. 5, trad. p. 9 : *y fford ydwyt ;* lady Guest n'a pas traduit *ydwyt.* — L. 14 : lady Guest : *et ce n'est pas un homme avenant*, comme s'il y avait *hygar*, tandis qu'il y a *anhegar*, ce qui est tout le contraire. — L. 17, trad. p. 9 : *gwrthgroch ;* plus bas, p. 167, l. 1, on a *gwrthglochedd ;* il est probable qu'il faut là aussi *gwrthgrochedd* (justifié par Pen. 4, *L. Rh.*, *gwrthgroched*) ; lady Guest traduit par *brièvement*, ce qui est en tout cas inexact. — L. 23 et 24, trad. p. 10 : lady Guest : *je fus trois fois plus étonné du nombre des bêtes sauvages que ne me l'avait dit l'homme.* Ce qui a induit en erreur lady Guest, c'est son texte, *ae dywawt.* Ce sont les animaux qui lui paraissaient trois fois plus nombreux que n'avait dit l'homme.

Page 167, l. 1 : lady Guest : *il me parla seulement en réponse à mes questions ;* v. note à la page 166; *je saluai l'homme noir :* ce passage, se trouve seulement dans Pen. 4 (*L. Rh.*, 229). — L. 8 : *a hynny* n'est pas traduit par lady Guest. — L. 11, trad. p. 10 : *adoli idaw ;* lady Guest traduit : *ils lui firent hommage ; adoli* est l'équivalent gallois du vieux français *aorer* (adorer), qui a non seulement le sens d'adorer et prier Dieu, mais aussi de *témoigner son respect à.* — L. 26, trad. p. 12 : *twryf* ne signifie proprement que bruit, mais il a aussi le sens de *tonnerre.* Ce

sens, d'ailleurs, est justifié par le passage correspondant du Chevalier au Lion.

Page 168, l.25, trad. p. 13: *y baryflen;* lady Guest traduit: *la partie supérieure du bouclier.* Il semble plutôt qu'il s'agisse de la housse de l'écu.

Page 169, l. 4, trad. p. 14: *beth a hut ti ymi; a hut* est peut-être pour *a archut*; si *a hut* était pour *aut* du verbe aller, il faudrait *attafi* (ma traduction est justifiée par Pen. 4, *L. Rh.*, 232, *beth a holut ymi*). Pour *beth*, dans le sens de *pourquoi*, cf. p. 221, l. 5. — L. 5: au lieu de *ac ym kyf byth a wnaethost*, je lis *ac ym kyfoeth beth a wnaethost* (*beth* dépend de *wnelut*). Le texte de lady Guest donne *kyfoeth*, mais *byth;* elle a traduit comme s'il y avait eu *beth* (Pen. 4 (*L. Rh.*, 232): *ac ym kyfoeth a wnaethost hediw*). — L. 10: *ac arwyd o vliant purdu ymdanaw;* au lieu de *ymdanaw*, il faut probablement *ymdan y waew*, « autour de sa lance; » *arwyd* a le sens propre de *signe, insigne*, et répond plus bas à *gonfanon.* Lady Guest traduit par *tabard*, « cotte d'armes. » — L. 19, trad. p. 14: *ryued na thodeis yn llynntawd;* cette expression se retrouve ailleurs: Rees, *Welsh saints*, p. 169. — L. 28: *a mygen* = gallois moderne *myngen*, « crinière; lady Guest a lu *a mygeu*, ce qui ne donne rien de satisfaisant, et traduit par *naseaux.*

Page 171, l. 1, trad. p. 16: *ar parth arall yr avon* n'est pas traduit par lady Guest; v. la note à la page 163, l. 21. — L. 1: au lieu de *dyffrynn*, il faudrait *maes:* v. p. 163, l. 22. — L. 6: lady Guest: *Owein ne l'eut pas plutôt salué qu'il fut salué par lui.* » Contresens évident qui s'explique parce que lady Guest a voulu ramener ce passage au passage correspondant, p. 164, l. 10, tandis que le premier est manifestement altéré. — L. 17, trad. p. 17:

lady Guest : *et je suis à la recherche du chevalier de la fontaine*, comme s'il y avait *ac yn keissaw y marchawc*, tandis qu'il y a «*ac ynym geissaw a'r marchawc... vy mot.*»

Page 172, l. 12, trad. p. 18 : lady Guest traduit *penffestin* par *head-piece*, et *pengwch purqwin* par *visière*. *Penffestin* semble bien avoir eu le sens propre de *serre-tête* (Pour le sens primitif, cf. *penfest aradar*, plough-head, *Anc. L.*, I, 308) et répond à la *coiffe* de nos romans, tantôt faite de toile ou de peau, et alors sous-jacente au camail de mailles, tantôt de mailles, auquel cas c'est une coiffure de mailles ou de plaques de fer enveloppant la partie supérieure du crâne. Dans les Lois (*Ancient laws*, I, p. 304) *penfestin* est traduit par *basnet ;* ce serait alors la calotte de fer battu, posée sur le camail. Ce mot est pris aussi dans le sens général de *casque* en comprenant la coiffe (*Myv. arch.*, 481.1) : a gosot ar warthaf y *penfestyn* ae hollty yn dwyran. Dans le passage correspondant d'un manuscrit plus ancien, on lit : *y helym :* hyny holltes *yr helym ar penfestyn* (Myv. arch., 481.1 ; *Nod*, p. 559.79). Dans le *Brut Tysilio* (*Myv. arch.*, 438.1) : ar warthaf y *benffesting* ai holldi (cf. Myv. arch., 491.2 : *penffestyn* dans le sens de *casque*). *Penguwch*, mot à mot *bonnet* ou *capuchon*, désigne probablement la *ventaille*, pièce dépendant du haubert, et descendant sur la poitrine quand on ne la remontait pas sur le visage pour l'attacher à la coiffe du haubert. Elle finit par être remplacée par la visière dépendant du casque (v. Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV, notes). *Purqwin ;* on trouve la même expression dans Bown o Hamtwn : *am y benn y dodet penguch burkum* (*Burgwin?*) *a ffaylel ac ar warthaf hynny helym eureit* (p. 127, t. X). Dans les *Anc. laws*, I, p. 394, on trouve *percguyn* traduit par

crest ; *pwrgwin* peut signifier *de Bourgogne*, mais le mot seul n'a pas le sens de *bourguignotte*, casque léger de Bourgogne, comme le suppose M. Gaidoz (*Zeitschrift. f. Celt. Phil.*, I, p. 37). — L. 22, trad. p. 18 : *pardwgyl y kyfrwy* ; lady Guest traduit simplement par *selle*. *Pardwgyl* (pour *perdwngyl*) est le vieux gallois *partuncul*, gloses d'Oxford, glosant *femorale*. Dans ces mêmes gloses, on remarque *corbum* (*cor°v*). Ducange donne *corbus* dans le sens *d'arçon de la selle* (J. Rhys, *Beitrâge* de Kuhn, VII, p. 466-467. — L. 29, trad. p. 19 : *cysswllt;* lady Guest traduit par *ouverture ; cysswllt* a proprement le sens de *jointure*.

Page 173, l. 2 : *gwintas* ; lady Guest : *souliers*. Il s'agit de *souliers hauts*, de *brodequins*. Dans les Lois (*Ancient laws*, II, p. 888), *gwintas* est traduit par *cothurni*. — L. 9, trad. p. 19 ; *cares* ; il est bien probable qu'il faudrait traduire par *concubine*. Dans les Lois (*Ancient laws*, II, p. 874), *concubinatus* est traduit par *karad* ; c'était un état aussi légal que chez les Romains ; le *concubinatus* est compris parmi les *novem conjunctiones immunes*. *Cariatwraic* a le sens de *concubine* dans le *Brut y Tywysogion*, *Myv. arch.*, p. 162. — L. 15, trad. p. 20 : *or lleon* ; il se décompose en *or lle* (*h*) *on*, et pratiquement paraît équivalent à *drachefn* : L. Rouge, *Mab.* 277, l. 6 : dyret ynna *drachevyn* ; Pen. 6, *L. Rh.*, 214 : *dyret yma or llehon* ; mot à mot : *reviens ici de cet endroit* ; Pour *lle hon*, cf. Pen. 4, *L. Rh.* 4 ; an kynnadyl yma yn y *llehon* ; Mab. *L. Rouge*, p. 3, l. 131 *yn y lle honn*.

Page 174, l. 21, trad. p. 21 : *gra* ; lady Guest traduit par *fourrure* ; Richards, d'après Lhwyd, par *ysgarlad gwynn*.

P. 175, l. 29, trad. p. 24 : lady Guest : *Dieu sait qu'elle ne t'aimera pas peu* ; le texte porte : *qu'elle ne t'aime ni*

peu ni même pas du tout. Na... na a le sens de *soit, soit*, et une valeur affirmative, mais nón dans une proposition subordonnée de ce genre (pour *soit*, cf. *Ancient laws*, I, p. 56, p. 61; pour *na*, dans le même sens qu'ici, cf., entre autres exemples, *Mab.*, 215, l. 15).

Page 176, l. 6, trad. p. 24 : pour *çanawl*, v. tome I, p. 428, note à p. 153. — L. 8 : au lieu de *ac odyna dyrchavel a oruc y vorwyn*, je lis : *ac odyna dyrchavel y hwrd a oruc y vorwyn*. On ne voit pas pourquoi la jeune fille se lèverait : elle n'est pas assise. *Dyrchavel y hwrd*, « dresser la table », est une expression qui se retrouve ailleurs, et qui paraît traduite du français. Lady Guest s'en est tenue à la lettre du texte. — L. 19 : *a blyghau a aruc* ; lady Guest traduit : *elle s'inclina vers elle*. Il est clair qu'elle a lu *plygau*, « plier », du latin *plicare*, mot avec lequel *blyghàu*, « s'irriter », n'a aucun rapport. Son texte cependant ici est correct. — L. 21, trad. p. 24 : *py wyneb yssyd arnat ti* ; lady Guest traduit : *quel changement s'est produit en toi* ; *wyneb* a le sens de *honneur*, v. *Mab.*, trad. fr., I, p. 127, n. 2. J'y ajoute ce proverbe : *o gadw dy air y cedwi dy wyneb*, « en gardant ta parole tu garderas ton honneur. » — L. 22 : *ac a oed itti*, paraît de trop, ou il manque quelque chose. — L. 26 et 27 ; lady Guest : *est-ce bien à toi de te lamenter sur la mort de ce gentilhomme, ou pour autre chose que tu ne peux avoir*? *well* (mieux) n'a pas été compris, non plus que *ennill*. — L. 30 : lady Guest a traduit comme s'il y avait *gwr hagyr* : *même un homme laid serait aussi bien ou meilleur que lui* ; contre-sens ingénieux, mais contre-sens. Le texte, le sien même, donne *gwrha gwr* : *tu pourrais épouser un homme qui...* Pour *gwrha*, aujourd'hui généralement *gwrhau*, v. p. 178, l. 28 : *kanhadu idi gwra o le arall*.

Page 177, l. 2 : *wrthmun* : forme plus récente *wrthun*.

Page 178, l. 6, trad. p. 26 : *a minneu a baraf ysgyvalhau y dref erbin hynny* ; lady Guest traduit : *ysgyvalhau* par *assembler*, ce qui est à peu près exactement le contraire du sens réel ; Gruff. ab Cynan, *Arch. Cambr.*, XII, p. 126 ; *i le dirgel ysgyvala, solitarium locum* ; cf. *Ystoria de Carolo magno*, éd. Powell, Y Cymmrodor, p. 59 ; *ysgyvala*, « securus, vacuus, otiosus (Davies) ; cf. Bown o Hamtwn, p. 119, t. I : *a niver ysgyvala gyt ac ef*.

Page 180, l. 1, trad. p. 29 : lady Guest : *et le service des pucelles leur parut à tous surpasser tout service qu'ils eussent déjà rencontré ; bei*, « défaut », n'est pas traduit. — L. 3, je lis : *ac nyt oed waeth gwasanaeth ar gweisson y meirch... noc vydei ar Arthur*. — L. 14, trad. p. 29 : *govut* est traduit par lady Guest par *advantage*, ce qui semble une faute d'impression : *govut* signifie *souffrance, affliction*. — L. 27, trad. p. 30 : *ac yna pebyllyaw a oruc y marchawc*, « *et alors le chevalier tendit son pavillon* » ; lady Guest : *et alors le chevalier se retira*.

Page 181, l. 2 : *Kam ym byrywyt ;* lady Guest : *quoique j'aie été renversé*. Elle semble avoir lu : *kan ym byrywyt*, mais *kan*, qui ici irait parfaitement, a le sens de *parce que*. — L. 16, trad. p. 30 : au lieu de *iarll y rangyw*, je lis : *iarll yr Angyw*. — L. 19 : lady Guest : *et aucun d'eux ne fut capable de*, ce qui est inexact, *agos* signifiant *près de*.

Page 182, l. 27, trad. p. 32 : *enneint* est traduit encore ici inexactement. V. la note à Kulhwch, tome 1, notes critiques à la page 141.

Page 183, l. 7, trad. p. 33 : *cytgyfedachwyr* est traduit par lady Guest par *amis*. — L. 12, trad. p. 33 : *ae vyghen*

a gaffei ; lady Guest traduit par *couvert d'écume ;* ce qui n'a aucun rapport avec cette expression ; *myghen* a le sens de *crinière*, et *gaffei* est l'imparfait du verbe *caffel* ou *caffael*. Pour *caffel*, dans le sens de *tenir*, *saisir*, v. le *mabin*. de Manawyddan ab Llyr, p. 54, l. 24. Peut-être *caffiei*, de *caffio*, « caresser ? » mais cette correction n'est pas nécessaire. — L. 16 : *mevyl ar dy varyf ;* lady Guest : *honte sur l'homme sans barbe !* Elle a traduit *dy varyf* comme s'il y avait eu *di-varyf*, « sans barbe ». — L. 29, trad. p. 34 : *llynn a oed yn y parc hyt ar gyfeir y chanawl :* lady Guest traduit : *un étang qui était au milieu du parc ; y chanawl* suffit, par la spirante *ch*, à montrer que *son milieu* se rapporte non à *parc*, qui est masculin (on eût eu *y ganawl*), mais à *llynn*, qui est féminin (v. *Mab.*, p. 201, l. 27).

Page 184, l. 3, trad. p. 34 : *sef y gwelynt gwythi yn llawn arnaw;* lady Guest : *elles virent qu'il y avait encore de la vie en lui*. La traduction exacte serait : *elles virent des veines pleines sur lui*. Mais il faut lire *gwychi* au lieu de *gwythi ; gwychi*, « scories, teignes, » v. Kulhwch et Olwen, p. 121, l. 27, trad. p. 304. — L. 15 : *yn kossi y vreicheu*, « gratter ses bras » ; lady Guest : *remuer ses bras :* elle a trouvé, sans doute l'expression *shocking*.

Page 185, l. 3, trad. p. 36 : *neur golles oll ;* lady Guest donne à *neu* un sens interrogatif qu'il ne semble pas avoir ici. — L. 4 : *atneiryau ;* lady Guest : *pardonner ;* le sens est *reprocher*. V. Silvan Evans, *Welsh dict.* — L. 5 : *diryeit ;* lady Guest ; *il est triste pour moi* (je regrette). *Dirieid* est traduit quelquefois par malheureux, mais il paraît bien avoir ici le sens de *inutile*, et être équivalent à *direid*. — L. 6 : *yny vo diwall o gwbyl ;* lady Guest :

jusqu'à ce qu'il soit rétabli ; sens satisfaisant, mais qui ne paraît pas le vrai ; *diwall*, étymologiquement *sans défaut*, ne s'applique pas à la santé, au moins dans les *Mab.* — L. 12 : *gwynnach oed y gnawt noc y buassei ;* lady Guest a reculé devant la lettre : *sa peau devint plus blanche qu'auparavant*, et traduit : *il devint même plus charmant.* — L. 20 : *pei gallwn* est remplacé dans Pen. 4 (*L. Rh.* 253) par : *val y gallwn*, version que j'ai adoptée.

Page 186, l. 19, trad. p. 37 : *a chwbyl oe heur ae haryant ae thlysseu ae gwystlon ar hynny ;* lady Guest a compris qu'il s'agissait de l'or, de l'argent, des joyaux et des otages du comte ; le *th* pour *t* après le possessif montre qu'il s'agit de ce qui appartient à la comtesse; *ae gwystlon* est à corriger en *a gwystlon* (Pen. 4, *L. Rh.* 254 : *a*). — L. 20 et 21 : *ae wahawd a wnaeth y iarlles idaw ef ae holl gyfoeth.* Il semble qu'il manque ici quelque chose : *la comtesse l'invita* [*et lui offrit elle-même*] *et tous ses domaines ;* ce qui est confirmé par le passage correspondant du Chevalier au Lion : lady Guest, *Mab.*, I, p. 173, col. 2. Cependant *Kyfoeth* peut se comprendre dans le sens de : *vassaux.* Pen. 4 (*L. Rh.* 254) n'a pas *idaw* mais simplement *ef ;* si on adopte cette leçon, il faut traduire *kyfoeth* par *vassaux.*

Page 187, l. 16, trad. p. 38 : *kaeriwrch*, dans les dictionnaires souvent *karwiwrch* ; mais *Ancient laws*, I, p. 732, *caeriwrch.* — L. 28, trad. p. 39 : *llestyr o vaen*, mot à mot, *vase de pierre* ; l'auteur semble avoir traduit le français *chapele*, sorte de vase, pour *chapel*, prison, lieu secret ; ou plutôt le texte français qui a été la source portait *vaissel* qui a non seulement le sens de *vase*, mais de *cercueil.*

Page.189, l. 1, trad. p. 40 : *ac ny welas Owein hei kymeint yno a thristyt y dynyon*; lady Guest: *Owein n'avait jamais vu de tristesse comparable à celle de ces gens*. V. la note à la page 165, l. 20 et 21.

Page 190, l. 4, p. 42 : *val y gwelit y holl amysgar yn llithraw ohonaw;* lady Guest a encore reculé devant le mot exact : *et son cœur fut mis à nu !*

Page 191, l. 19, trad. p. 43 : *an gwneuthur yn vedw*, « on nous enivra » ; lady Guest : *et nous fûmes jetées dans un état de stupeur !*

Page 192, l. 1, trad. p. 44 : *ymadoydi*, probablement composé de *ym* et de *adoed* : *anaf ac adoet*. V. *mab.* de Kulhwch et Olwen, p. 115. l. 6. — L. 2 : *Ymdihavarchu ac ef*. *Dihafarch* a le sens *d'intrépide, qui attaque sans hésiter* ; *ymdihavarchu* semble avoir eu le sens de : *faire ce qu'on veut de quelqu'un*, en prendre à son aise avec quelqu'un. *Brut. Gr. ap Arth.* (Myv. arch. 573, note 354) : il s'agit des 11.000 vierges capturées par des pirates : gwedy gwelet onadunt tecced y morynyon *keissaw a wnaethant ymdiavarchu ac wynt ac eilenwi y godineb*. — L. 20, trad. p. 45 : *sef oed hynny* (*y gyfoeth*, ses vassaux) *trychant cledyf kenverchyn ar vranhes* ; lady Guest : *c'était l'armée des trois cents corbeaux que Kenverchyn lui avait laissée* ; c'est contraire au texte ; de plus, nous savons, par une triade, le sens exact de *Kenverchyn*. Dans le curieux morceau connu sous le nom de *Bonhed gwyr y Gogled*, « noblesse ou généalogie des hommes du Nord, » imprimée par Skene en appendice à ses *Four ancient books of Wales*, I, p. 454, nous lisons qu'Uryen, père d'Owein, était de la tribu de *Kynvarch*, puis plus bas : « trois cents épées de Kynvarch (*Kynvarchiens*, en quelque sorte), trois cents boucliers des *Kynnwydyon* (les

enfants de Kynnwyt Kynnwydyon), et trois cents épées de Coel : à quelque affaire qu'ils allassent ensemble unis, ils ne la manquaient jamais. » Pour la troupe de corbeaux d'Owen, v. le Songe de Ronabwy.

Notes critiques à Peredur ab Evrawc

Page 193, l. 2, trad. p. 47 : j'avais supposé *oe gyvoetheu* : Pen. 14 (*L. Rh.*, 286) a : *oe gyfoeth*. — L. 9, trad. p. 48 : au lieu de *kymet*, qui ne paraît pas exister, je lis *kymhen* ou *kymen*, qui signifie *éloquent* (*Myv. arch.*, p. 760, col. 2), et aussi *intelligent : nid carach gan Duw y diddeall na'r cymmen ;* (*Myv. arch.*, p. 750, col. 1). Pen. 14 (*L. Rh.*, 286) a *pwyllawc*, intelligent, réfléchi ; Pen. 4 (*L. Rh.* 117) a *kymen*. — L. 14 : *ny ellynt ;* lady Guest traduit par *qui n'étaient pas accoutumés*, ce qui est inexact ; l'expression revient au français : *incapables de*. — L. 16 : *lle y clywei y mab* ; lady Guest traduit : *où était l'enfant*. *Clywed* a le sens d'entendre et aussi de sentir, comme en breton.

Page 194, l. 5, trad. p. 49 : *yghot*, « tout près d'ici », n'est pas traduit par lady Guest. — L. 15 : au lieu de *rannassei yr yr aualeu*, il faut lire : *rannassei ar yr aualeu*, ou *rannassei yr aualeu*.

Page 195, l. 1, trad. p. 50 : *y kyfryw a ovynny* (Pen. 4, *L. Rh.* 119, *id.*). J'ai traduit comme s'il y avait : y kyfryw *dyn* : ce qui est justifié par Pen. 14, *L. Rh.* 286 : *y ryw dyn*. — L. 4, trad. p. 50 : *marchogyon urdolyon ;* lady Guest : *d'honorables chevaliers*. *Urdolyon*, dérivé de *urdd*, du latin *ŏrdo*, a la valeur propre de *ordonnés*, *sacrés*. —

L. 10 : au lieu de *y kyweirdabei*, je lis : *y kyweirdabeu ;* au lieu de *meir*, *meirch*. — L. 20, trad. p. 51 : *diaspat wreic annat diaspat or byt ;* lady Guest n'a pas compris *annat*, et traduit : *surtout si c'est un cri de femme*. — L. 22 : *kynnyth vynno ;* pour le sens, cf. p. 215, l. 16 : *...na charaf i dydi ac nath vynnaf yn dragywydawl*, trad. p. 83). — L. 23 : *yth wna*, « elle t'estimera ». (V. sur le sens de cet idiotisme la note au Songe de Ronabwy, p. 144, l. 19 : Notes critiques.). Lady Guest ne l'a pas compris, et traduit : *tu te rendras ainsi...*

Page 196, l. 10, trad. p. 53 : *melvoch ;* lady Guest traduit par *sanglier ;* le dictionnaire d'Owen Pughe donne le sens de *cochon de lait* et de *ours*. — L. 12 : Pen. 14 (*L. Rh.* 287) a *bwrd* au lieu de *bwyt* du L. Rouge ; j'ai préféré *bwrd*. J'ai aussi introduit dans ma traduction le passage suivant de Pen. 14 : *yr bwrd yd aeth Peredur*. — L. 24, 25, trad. p. 54 : *a vu ef gennyt ti* n'est pas traduit par lady Guest ; le mot *harm* ne traduit pas non plus *anvod*, « contrainte ».

P. 197, l. 14, trad. p. 55 : au lieu de *y march*, je lis *y marchawc*. — L. 19, trad. p. 55 : *ac yn anhydwf yn llys kyfurd a honno ;* lady Guest : *et il traversa la cour dans toute sa longueur* ; il n'y a rien de cela dans le texte.

Page 198, l. 31, trad. p. 56 : lady Guest traduit *vedru yn drwc* par *être mal appris*, sens que donnent, en effet, les dictionnaires, mais qui ne paraît pas le sens habituel (cf. p. 199, l. 4, l. 6, etc.).

Page 199, l. 16, trad. p. 58 : *Tym yw gennyf pany ohonaw e hunan pan henyw* n'est pas traduit par lady Guest ; elle se contente de : *malgré tous mes efforts*. *Tym* est peut-être à corriger en *tyb*. On pourrait aussi songer à

l'irlandais moderne *tim*, crainte, *time*, *id.* (Dinneen, *Ir.-Engl. Dict.*). Le sens serait moins satisfaisant ; de plus, le mot ne se trouve pas ailleurs. Ma traduction pour le reste est justifiée par Pen. 4, *L. Rh.* 125 : *ny daw byth y peis kayarn hon y amdanaw ; ohonaw ehun yd henyw. Hanvod* a parfois le sens de *faire partie de.* — L. 21, trad. p. 55 : au lieu de *durdaw*, leg. *urdaw*, à moins qu'on ne suppose une contraction, pour *dy-urdaw*.

Page 200, l. 4, trad. p. 59 : *iawn lle ydwyt yn ymardelw ar Arthur ;* lady Guest : *un bon service, vraiment, est celui d'Arthur ; iawn lle* n'est pas compris non plus que *ymardelw ;* le mot à mot est : *c'est bien le lieu pour toi de te réclamer d'Arthur.* Pour le sens de *occasion, bon moment pour* (avoir lieu de), cf. *Geraint ab Erbin*, p. 270, l. 23. Ici la phrase est ironique. — L. 6 : le *herwr* ou homme *ar herw* est une sorte d'*outlaw* : cf. *Mab.* p. 144, l. 14. — L. 15 : *ac a oruc.* Il manque un verbe, ce que confirment les mss. Pen. 4, 14 et 4 ; Pen. 4, *L. Rh.* 126, *ac a venegis* ; Pen. 14, *L. Rh.* 269 : *ac a venegis cwbyl or damwein ;* Pen. 7, *L. Rh. 609 :* ac a venegis *yno a erchis Peredur idaw oll.*

Page 201, l. 2 : au lieu de *ffyryfdan* (Pen. 4, *L. Rh.* 127 : *ffyryftan*), Pen. 7, (*L. Rh.* 610) a : *a ffrifdan*, et un *feu de premier ordre* (*prif-dan*) ; Pen. 14 (*L. Rh.* 290) a : *a ffrestan? Ffyryfdan* paraît assuré par un autre passage, *Mabin.* p. 234 : yd oed *ffyryfdan mawr ynllosgi ; ffyryf* pour *ffyrv* vient du latin *firmus.* — L. 10, trad. p. 61 : *na wnn... nas gwypwn,* « je ne sais si je ne le saurais pas ». Pour ce sens de *na* (si ne), cf. *Myv. arch.*, p. 446, col. 1 ; *nad ymrodassei,* « s'il ne s'était adonné à ». J'ai mis *a wypei...* dans la bouche du vieillard. Pen. 7, (*L. Rh.*, 610), confirme cette hypothèse. — L. 12 : Pen. 4, *L. Rh.* 126, au

lieu de *na deuaf* a : *na sagaf y lys*, « que je ne foulerai pas le sol de sa cour » (*sagaf* = *sangaf*).

Page 203, l. 6, trad. p. 64 : *brodoryon* ; on s'attendrait à : *brodyr ymni, mi ar gwr* ; il est en effet, comme l'autre, oncle de Peredur, un frère de sa mère. Mais *brodorion* a parfois le sens de *frères* (*Anc.* L. 7, p. 540 ; *Myv. arch.*, 252.1). Le sg. *brodor* est moderne. — L. 9, trad. p. 64 : *or mwn*, lady Guest traduit : *du bout de la lance*. *Mwn* a proprement le sens de *cou*, mais la traduction de lady Guest est justifiée par la page 232, l. 30 : *o vlaen y gwaew*. — L. 28, trad. p. 65 : *vyggovit a geveis* ; lady Guest a traduit comme si *govit* était sujet, et comme si *geveis* était une troisième personne, tandis que c'est la première. On pourrait traduire aussi : « tu n'as guère contribué jamais à alléger nos maux. » Ce sens est confirmé par la leçon de Pen. 3. *L. Rh.* 613 : *bichan gwaret om diasbedeyn a geveis i genit ti*

Page 204, l. 1, trad. p. 66 : *gwaew*, « un glaive » (de douleur) ; lady Guest traduit par *angoisse*. L'auteur gallois semble avoir traduit ici quelque chose comme *un glaive de douleur*, et avoir pris *glaive* dans le sens où on le trouve souvent au moyen âge, de *lance* (*gwaew*). Davies lui donne un sens figuré ; au pluriel surtout *gwaew* a fréquemment le sens de *douleur aiguë*. — L. 9, trad. p. 66 : j'ai adopté au lieu de : *anawd vydei ym y orvot* la leçon de Pen. 4 (*L. Rh.*, 131) : *nys gorvydwn byth*. — L. 17, trad. p. 66 : *iawn lle* : v. la note critique à la page 200, l. 4. — L. 26 : au lieu de *vyt*, leg. *vyth* (Pen. 7, *L. Rh.*, 614 : *vyth*).

P. 205, l. 3-4, trad. p. 67 . (cf. Pen. 7, *L. Rh.*, 614, a en plus après *vyth yr llys tra vo kei yma : nyt a kei* : j'ai traduit d'après ce texte). — L. 9, trad. 67 : je traduis *alanot* par animaux. Pen. 4 (*L. Rh.*, 133) donne *alafoed* qui n'a

habituellement que le sens de richesses, mais dont le sens primitif est *bétail* (v. irl. *alam*: v. tome I, p. 260, note 1).

Page 206, l. 17, trad. p. 69 : *a gyghwn i itti ;* il faut corriger en *a gyghorwn ni itti* (cf. Pen. 4, *L. Rh.*, 134). — L. 21 : *mivi heb achaws eiryoet a gwr* : lady Guest : *je n'ai été jamais jusqu'ici la dame des pensées d'aucun chevalier. Achaws* a le sens, ici, de *coitus*, rapport charnel (V. *Ancient laws*, I, p. 86, en parlant d'un enlèvement : *kin bod achaus a hi ;* cf. *Myv. arch.*, p. 457, col. 2 : *ni by achos rofi a gwr*). Ici on peut traduire exactement : « je n'ai jamais eu *affaire* à aucun homme. »

Page 207, l. 2, trad. 70 : *yn veu ;* lady Guest a traduit : *comme leur chef ; yn veu* signifie *en propre, comme bien particulier*. V. *Mab.*, p. 125, p. 208. — L. 18 : *dihenyd* a, dans les dictionnaires, ordinairement le sens de *mort ;* mais il a un sens plus général : celui de *traitement cruel.* On peut, comme lady Guest l'a fait, traduire ici par *destin* (cf. *Y Seint Greal*, p. 316, 183). — L. 23, trad. p. 70 : *Kynny wnelwyf dim oc a dywedy dy ;* lady Guest traduit : *jusqu'à ce que j'aie fait ce que tu dis. Kynny* n'a pas le sens qu'elle lui attribue ; il a le sens de *quand même... ne, quoique... ne.* Cf. *Mab.*, p. 44, p. 195, p. 214 ; *Ancient laws*, I, p. 22, etc. Le contexte, d'ailleurs, ne justifie même pas cette violation de sens.

Page 209, l. 9, trad. p. 73 : *ar kyuoth* pour *ar kyvoeth.* Pen. 4, *L. Rh.*, 137, est plus explicite : *yn pen teyrnget a darystygedigaeth yr vorwyn teir wythnos. A gwedy y chyweiraw ae gwastattau ar y chyvoeth.* — L. 26, 27 : *drwc wyt ar deulu wrth y vorwyn ;* lady Guest traduit d'une façon fantaisiste par : *tu n'as pas mérité de ta famille.* Il faut vraisemblablement lire : *arddelw* ou *ar arddelw.* Cependant *ar deulu* paraît avoir un sens à peu

près équivalent d'après le *Songe de Ronabwy*, tome I, p. 349, note à page du texte, 145, l. 1.

Page 210, l. 4, trad. p. 74 : pour *ywrthaw*, cf. *Mabin.*, p. 270. l. 20. — L. 16 : *ac nyt nes an dianc ni erbyn y dyd noc udunt yn lad ;* lady Guest: *si nous ne nous échappons pas avant le jour, nous serons tués*. Cf. un idiotisme analogue, *Mab.*, p. 76, l. 18 : *nyt kynt noc y kavas hi yr ymadrawd y hanvones at Gronw Bebyr*. — L. 24, trad. p. 75 : *gwillwr ;* il faut probablement lire, comme l'a fait lady Guest : *gwilwr*, veilleur, pour *gwyliwr* (Pen. 4, *L. Rh.*, 139 : *gwylwr* ; Pen. 7, *L Rh.*, 621 : un or *gwylwyr*).

Page 212, l. 5, trad. p. 77 : *ergyt y wrthaw :* lady Guest a pris *ergyt* dans le sens ordinaire de coup ; il a ici, comme en maint endroit, le sens de distance d'un coup, *portée de lance* ou *de trait ;* v. *Mab.*, p. 128, l. 9 et la note critique. — L. 14, trad. p. 78 : *yr gwelet y pennyal oed ambenn Kei* ; lady Guest : *en voyant le concours qui se faisait autour de Kei ;* il est probable que *penyal* est à rapprocher de l'irl. *cend-gal*, a striking, *pressing* or *crushing* ? (K. Meyer, *Contrib.*); cf *Myv. arch.*, 149.2. — L. 19 : *herwyd y awwyneu* (*secundum habenas*)n'est pas traduit par lady Guest ; *awwyn* vient de *abêna*.

Page 213, l. 14, trad. p. 79 : *yn chueric* n'est pas traduit par lady Guest. — L. 30 : *gwynder*. Il faut rétablir le texte ainsi (cf. plus bas, p. 216) : *yn gynhebic gwynder y chnawt yr eira*.

Page 214, l. 25, trad. p. 81 : *no nini*, « que nous » ; lady Guest semble avoir lu : *no mivi*, « que moi ».

Page 215, l. 18, trad. p. 83 : au lieu de *ei*, je lis *eir* = *geir*. (Pen. 4, *L. Rh.* 145 : *eir*). — L. 26 : au lieu de *wnaet*, je lis *wnaei* (mieux, *wnaeth* : Pen. 4, *L. Rh.* 145 : *wnaeth*).

P. 216. l. 17, trad. p. 84 : au lieu de *yd aet*, je lis: *yd aeth.* (Pen. 4, *L. Rh.* 149 : *yd aeth*).

Page 217, l. 30, trad. p. 86 : *Kan nys rodassam idaw ef ;* lady Guest : *car nous nous livrons entre ses mains.* Elle a traduit comme s'il y avait eu *kanys*, ce qui ne suffirait d'ailleurs pas à justifier sa traduction.

Page 219, l. 9, trad. p. 87 : au lieu de *nyt atwaey*, leg. *nyt atwaeney.* (Pen. 4, *L. Rh.* 150 : *atwaenat*). — L. 13, trad. p. 80 : *heb ymattiala ac ef ;* lady Guest : *sans s'arrêter. Ymattiala* est à décomposer en *ym-atdiala*, « *sans se revenger de* ». — L. 16, 18 : *yr na allei ;* lady Guest : *qui ne pouvait*, comme s'il y avait *a'r ny allei ; yr* a le sens de *quoique* et *parce que.* — L. 23, trad. p. 88 : *Peredur* est à supprimer de ce passage. C'est le chevalier, le provocateur, qui abat son adversaire, et qui continue ainsi pendant une semaine, comme le montre clairement le contexte (Pen. 4, *L. Rh.* 180, n'a pas *Peredur*). Peredur emprunte les armes et le cheval d'Arthur, et finit par l'abattre. Lady Guest a suivi la lettre du texte.

Page 220, l. 8, trad. p. 89 : *a ordinhaawd ;* lady Guest: *éperonna. Gor-ddinaw* a proprement le sens de *répandre à flots, verser ;* il semble donc qu'ici, au figuré, cela signifie *lancer son cheval à fond, à toute bride* (cf. *Mab.*, p. 254, l. 26 : *gordinaw y varch ;* j'ai supposé *y varch* qui se trouve dans Pen. 4, *L. Rh.* 158). *Gorddin* paraît aussi avoir le sens d'*oppression, violence* (*F. a. B.*, II, p. 279.6 ; 306. 16 ; 76.18, 25 clw.). — L. 11, trad. p. 89 : *ergit mawr* a, cette fois, été bien traduit par lady Guest. V. note à la page 128, l. 9. — L. 18 : *Kyn nys gellych ;* lady Guest : *si tu le pouvais. Kyn ny* n'a pas le sens de *si*, mais bien de *quoique, quand même, même si... ne.* V. la note à la page 207, l. 23. Pour d'autres sens différents de

kyn ny, v. *Mab.* 214, l. 4 : a diryved oed *kyn nybei da...*; *ibid.* 128, l. 24, nyt gwenith... *kynny cheisych...*; *ibid.* 78, l. 9 : ny wybydir... *mwy no chynn elei.*

Page 221, l. 3, trad. p. 89 : *lleithic ;* lady Guest traduit : *banc.* Ce mot, qui représente le latin *lectica*, a plusieurs sens (V. Richards, *Welsh Dict.*). D'après l'étymologie, il semble indiquer une sorte de *couche*, de *divan, trône.* — L. 8, trad. p. 90 : *Pei na bei hyt ytt ;* lady Guest n'a pas traduit, mais imaginé : *si tu étais assez hardi pour.* En réalité, il y a une faute évidente du copiste : *hyt* (longueur) est à corriger en *byt : s'il n'était dangereux pour toi. Byt* est régulièrement ici pour *pyt.* V. un exemple de *bot pyt*, « être dangereux », *Mab.*, p. 235, l. 12. — L. 20 : *aryfhau ;* lady Guest traduit par *ponder*, ce qui n'est pas exact; *aryfhau* a habituellement la forme *arafhau*, « aller doucement, se calmer, s'adoucir. » Pour *aryf* au lieu de *araf*, cf. *yn aryf*, « doucement », *Seint Greal*, p. 224, 112.

Page 222, l. 18, trad. p. 91 : *tra vych yn dywedut ;* lady Guest : *pourvu que tu dises*, ce qui est inexact ; *tra vych* signifiant proprement *pendant que ;* le contexte, d'ailleurs, est d'accord avec la grammaire : il le tue aussitôt qu'il a su ce qu'il voulait ; au lieu de *pun*, leg. *puy* (écrit d'abord *pui*). — L. 30, trad. p. 92 : lady Guest n'a pas traduit depuis *mi a rifaf* jusqu'à *y dyd... ;* la phrase manque dans son texte.

Page 224, l, 1, trad. p. 94 : *y mywn a oed*, suppléez : *y mywn gerwyn a oed* (Pen. 4, *L. Rh.* 155 : *y mywn kerwyn*). — L. 6 : *dywygyat a wnaeth ;* lady Guest : *les traita. Dywyc* signifie proprement *amender, réparer.* — L. 22, trad. p. 87 : *llechwaew*, voir la note à Kulhwch et Olwen, p. 118, l. 24.

Page 225, l. 16 : *hydgant*, troupeau de cerfs : cf. *pedit-*

kant, troupe de fantassins, *gros*, *groupe* de fantassins (*Myv. Arch.*, 545.1).

Page 226, l. 27, trad. p. 97 : *no thi* : on attendrait *no'r teu* ; cf. Pen. 17, *L. Rh.* 642 :... *yn wr ymi mwy no minheu ytty, kangt mwy vyngkyvoeth nor teu*... « comme homme à moi plutôt que moi à toi, car mes domaines ne sont pas plus grands que les tiens. »

Page 227, l. 16, trad. p. 98 : *ar nos honno kyscu a wnaeth*, et *à partir de ce moment elle devint l'épouse d'Etlym*, dit lady Guest ; ce qui est conforme à son habitude d'atténuer ou de supprimer les crudités du texte.

Page 228, l. 17, trad. p. 99 : au lieu de *ar eu*, leg. *ar eir* « sur parole » : n'est pas traduit par lady Guest. Pen. 4 (*L. Rh.* 161) : *ar eur*, c'est-à-dire *en or*. *Eur* ici ne peut aller ; les scribes ont eu devant les yeux *ar eir*, lu par celui du L. Rouge *ar eu*, développé par l'autre en *ar eur*. D'après l'usage actuel, *ar eir* pourrait signifier exactement : *d'après ce que vous indiquerez*.

Page 229, l. 10, trad. p. 100 ; au lieu de *kangt reit idi hi da* du L. Rouge et de Pen. 4, Pen. 7 (*L. Rh.* 645) a : kanyt reit idi hi *wrth* da, qui est plus net.

Page 230, l. 2, trad. p. 101 : *mynybyr ;* lady Guest traduit par *edge ; mynybyr* représente exactement le latin *manubrium*, et signifie *manche*. — L. 22, trad. p. 102 : *wharyawd*, « joua », dans le sens de jouter, est peut-être une expression traduite du français. — L. 23, trad. p. 102 : M. Gaidoz (*Zeitschrift für celt. Phil.* VI, p. 181 : *La crapaudine*) traduit ce passage ainsi : *Peredur se joua d'eux de bonne façon ; il les fit lier comme on lie des chevreaux et jeter dans le bief du moulin*. Pen. 7, col. 647 porte *rwymaw rwym ywrwch* (pour *ywrch*) *ar bob un onadunt*. J'ai adopté sa traduction en ce qui concerne le *rwymat*

iwrch : c'est plus littéral. En revanche, *wharyaud ac wynt* ne peut avoir le sens de *se joua d'eux*. En gallois, comme en breton, *chwareu* (*choari*) s'emploie dans le sens double que j'ai indiqué : *jouer* a le sens de *s'amuser* et de *se battre*, avec une nuance d'ironie ou de plaisanterie : cf. Peredur (L. Rouge, p. 199, l. 2 et 3 : ny *chwaryei weisson vy mam a mivi* velly ; minneu a *chwaryaf a thitheu val hynn*. Pour le sens de *jouter* et *se battre*, cf. *ibid.*, p. 201, l. 10, 16, 20. Dans ce même passage (l. 9, 24), *chware* est remplacé par *llad* et même ligne 11 par *ymlad*. Aussi J. M. Edwards (*Mabinogion* II, p. 45) que cite M. Gaidoz pour *rwymat iwrch*, a-t-il traduit en gallois moderne *wharyawd ac wynt yn da* par : *ymladdodd yn dda â hwy*, suivant en cela, comme en nombre de passages, lady Charlotte Guest. La nuance de sens ici cependant n'est pas rendue. Pour le sens de *jouter*, cf. encore, *Mabin.*, p. 260, l. 9. En traduisant par *clos* dans ma première édition, je n'ai pas entendu, cela va sans dire, assimiler *clawdd*, fossé, *tranchée*, à ce mot ; j'avais songé à un endroit délimité par un fossé avec talus, comme le *Clud Gurthiern* du Cart. de Quimperlé qui comprenait l'enceinte du *minihi* du saint Gurthiern (J. Loth, *Chrestomathie*, p. 198). — L. 26 : gan dy *gennyat*, et plus bas : *a chymryt kennat*. Pen. 4, *L. Rh.* 164, distingue mieux les deux mots : *ar dy gennat*, mais : *a chymryt canhat*. *Kennat* a le sens de *message*, *messager* ; *canhat* (*canyat*), le sens de *permission*. Les deux sont assez souvent confondus. — L. 28, trad. p. 102 : *yn y gyveir gyntaf y deuth*... Lady Guest : « *dans la chambre la plus à l'intérieur* » ; c'est contraire au texte et au contexte. L'expression *yn y gyveir* se trouve avec le sens de : *droit devant*, *tout droit* (Cf. *Mabin.*, p. 141, l. 19) ; mais ici, la traduc-

tion que j'ai donnée est justifiée quelques lignes après (p. 231, l. 4-5) :... *nyt* oed *un gyveir* ar y pebyll a veiwaeth y gyweirdeb noe gilyd, *kany wydynt hwy pyle yd eistedei ef.*

Page 231, l. 15, 16, trad. p. 102 : *ewin pryf*, « ongle de serpent ou de dragon » ; *pryf* a proprement le sens de *insecte* (cf. breton armor. *prenv*, *amprevan* ; *amprevan* a aussi le sens de *bête venimeuse*), et aussi, en gallois, de *serpent* (cf. *Seint Greal*, p. 46, 19). Page 230, le *pryf* est un *addanc*, (*castor*, *crocodile*) : cf. trad. p. 192, note 2. *Pryf* s'applique aussi, d'après le dict. d'Owen Pughe, à des animaux sauvages, tels que le lièvre. Dans les *Lois*, il a le sens de *castor*, *martre* (*Ancient laws*, II, p. 448).

Page 232, l. 17, trad. p. 104 : *Kyckir* par *kyc-hir*? de *cwg*, « action de projeter » (v. Owen Pughe), et *hir* long ? ou peut-être *cygn-hir*, noueux et long ? — L. 19 : *keuynt* pour *kevyn*. Cf. p. 249, l. 2, *dra chevynt* ; cf. *Ancient laws*, I, p. 154, trois fois *yaunt* pour *yawn*, etc.

Page 233, l. 22, trad. p. 106 : *amgen*, « autrement » ; lady Guest a traduit comme s'il y avait *nyt amgen*, ce qui est contraire au texte et au sens général. — L. 30 : *a thrawst o lassar glas ;* pour cette couleur et le prix de l'écu ainsi peint, v. *Ancient laws*, I, p. 726 ; trois couleurs sont indiquées pour les écus : *doré*, *argenté* ou *llassar* ; *ibid.*, II, p. 805, *coloratum glauco* est glosé par *calch lassar* ; le *calch lassar* est à traduire par *émail bleu* ou *verdâtre*.

Page 234, l, 13 : *ac nyt ymganlynassant y gyt ;* lady Guest : *et ils ne le suivirent pas tous les deux*, ce qui est inexact ; il ne s'agit pas du chevalier pour Peredur.

Page 235, l. 21, trad. p. 108 : *peitwch ;* lady Guest traduit par *taisez-vous ; peidio*, aujourd'hui, n'a guère que le sens de *cesser ;* dans les *Mab.*, il a quelquefois le sens

plus étymologique de *durer*, *rester* (v. J. Loth, *mots latins*, p. 194) ; ici il signifie ou *restez*, *arrêtez*, ou *cessez*. Pour *peidio*, rester, endurer, v. Kulhwch, p. 109, l. 20.

Page 236, l. 17, trad. p. 110 : *ar yr ochelfordd trwy y coet ;* il faut faire dépendre ces mots de *gerdawd ;* lady Guest a traduit : *la route de traverse allait à travers ce bois*.

Page 237, l. 10 : *ae minneu :* leg. *ac minneu* (*a minneu*). — L. 27, trad. p. 103 : au lieu de *byt*, leg. *byd ;* pour cette orthographe, cf. *reit* pour *reid* (*raidd*), Kulhwch, p. 129, l. 25 (Pen. 4, *L. Rh.*, 172 : *y byd*).

Page 238, l. 20, trad. p. 112 : *a chy gadarnet yw a brenhin ;* il faut probablement lire *a'r brenhin*.

Page 239, l. 28, trad. p. 114 : *mwy... noc ydym ni yn y geissaw ;* lady Guest a été ici trompée par son texte : *noc y dymmyny geissaw ;* elle a vu dans *dymmyny* (*y dym ni yn y*) le verbe *dymuno*, « désirer », et traduit par : « ton entreprise est trop grande pour que tu puisses souhaiter la poursuivre ».

Page 240, l. 16, trad. p. 115 : *oed wed y keffit y clawr* n'est pas traduit par lady Guest.

Page 241, l. 10, trad. p. 116 ; *bric y coet ac a vo o well ;* lady Guest traduit : *les branches des meilleurs arbres ;* son texte porte *evo* au lieu de *a vo*, ce qui ne donnerait pas de sens satisfaisant. — L. 17 : *ny lyvasswys dyn : personne n'a osé ;* lady Guest traduit : *il n'a permis à personne*.

Page 242, l. 11, trad. p. 117 : *lech ;* lady Guest traduit, non sans raison, mais je ne sais pourquoi, par *cromlech*. — L. 27, trad. p. 97 : *hyt y dwrn* pourrait signifier : *jusqu'à la poignée*, mais le sens est assuré par le passage

correspondant de la page 233, l. 2 : ac o vlaen y gwaew dafyn o waet a hwnnw yn rydec yn raeadyr *hyt yn dwrn y mackwy*.

Page 243, l. 4. 6, trad, p. 119 : *lladd... a wnaeth ;* je lis : *llad a vynawd :* (*elle voulut tuer*), au lieu de *elle lna ; elle tua* est en contradiction avec les mots suivants : Peredur l'en empêcha. Pour la ligne 8, il est difficile de dire s'il faut *wnaeth* ou *vynawd*.

Notes critiques à Gereint et Enid.

Page 244 : le sous-titre : *llyma mal y treythir o ystorya Gereint ab Erbin* manque dans le texte de lady Guest. — L. 2, trad. p. 122 : *ar untu* n'est pas traduit par lady Guest. — L. 14, trad. p. 122 : le texte porte *y... franc;* je supplée : *Odyar franc :* v. p. 265, l. 19 ; il était *stewart* de la cour ; lady Guest a traduit : *les Francs.* — L. 18, trad. p. 122 : *ac nyt anghei... ;* lady Guest traduit : *et il n'y avait pas d'autre arrangement que.* Elle n'a pas compris le verbe, qui signifie *être contenu, se renfermer dans.* Cf. *Mab.*, p. 28 : *nyt eyngassei Vendigeit Vran mywn ty; ibid.*, p. 37 : *nyt ei[n]gwys ; ty y geingho ef ; Seint Greal*, p. 90 : *nyt eynghei eu pechodeu...y mywn yndunt ; ibid.*, p. 291 : *nyt anghei y gorff mewn daear.*

Page 245, l. 10. trad. p. 123 : *caerawc ;* lady Guest traduit : *diapred ;* Davies le traduit par *scutulatus ;* le sens paraît être : *damassé.* — L. 28, 29, trad. p. 124 : lady Guest a lu : *arryfuerys* et *arelivri ;* il faut faire porter *rybud* sur *ar* et couper : *ar Ryfuerys, ar Elivri. Elivri* se retrouve p. 246, 2 ; cf. 265, 14 (Pen. 4, *L. Rh.*, 194 : *ar ryfuerys*).

Page 246, l. 18, 19 : *Cadyrieith ;* lady Guest : *Cadyrnerth — Amhren vab Bedwyr ;* lady Guest : *Ambren vab Bedwar.*

Page 247, l. 13, trad. p. 126 : *helyclei* (Pen. 4, *L. Rh.*, 389 : *helyglei*) est composé de *hely*, chasse, et de *clei*, habituellement *cleu*, rapide, pressant (continu, qui ne s'interrompt pas, en parlant de la pluie, par exemple). L. noir, *F. a. B.*, II, p. 18.13; L. Aneurin, 105.27 ; Myv. arch., 154.1). — L. 14 : *gwyneu*, leg. *gwineu*; lady Guest y a vu un dérivé de *gwyn*, « blanc ». — L. 19, trad. p. 126 : *gyssonuyr* n'est pas traduit par lady Guest ; ce mot semble bien un composé de *cysson*, « harmonieux, cadencé », et de *byr*, « court », *au trot bref et cadencé*. — L. 27 : *goreu vn kedymdeith... wyt ti o was ieuanc ;* lady Guest a fait de *o was ieuanc* une exclamation : *ô jeune homme!* — L. 30 : au lieu de *ymi*, je lis *yni* à cause des pluriels suivants, l. 1, p. 248 (Pen. 4, *L. Rh.*, 389 : *yni*).

Page 248, l. 7, trad. p. 127 : *mas wehyn ;* je lis : *maeswehyn*. Cf. Ilwybyr-*wehyn*, L. Rouge, ap. Skene, *Four anc books of Wales*, II, p. 234, vers 11. D'ailleurs Pen. 6 *L. Rh.*, 211, répond à *maswehynn* du L. Rouge, p. 273, l. 23, par : *maeswehyn*. — L. 12, trad. p. 127 : *tomlyt ;* lady Guest ne le traduit pas ; Zeuss, *Gr. Celt.*, p. 891, le traduit par *lutulentus ;* au point de vue de la composition, c'est exact, mais *tom* a le sens propre de *fumier*. *March tom* signifie *cheval de labour*, ce qui n'est pas le cas.

Page 249, l. 9, trad. p. 128 : *vn enryded*, leg. *yn enryded*. — L. 18, trad. p. 129 : *yn y gael yn rat* n'est pas traduit par lady Guest. — L. 28 : *auory cher*, pour *auory acher ;* cf. Pen. 4, *L. Rh.*, 392 : *yvorucher*.

Page 250, l. 15, trad. p. 130 : *yd ymdoruynnyglynt*, mot à mot : *ils se rompaient le cou ;* lady Guest traduit : *ils risquaient leurs cous*. L'expression est ici figurée.

Page 251, l. 18, trad. p. 151 : *trawsgwyd ;* je lis

trawsglwyd (Pen. 4, *L. Rh.*, 394 : *trawsglwyd*). — L. 25, trad. p. 121 : *un coesset ;* lady Guest traduit par : *une quantité de ; coesed*, d'après Richards, qui suit un auteur du XVII[e] siècle, a le sens de *pain blanc, pain mollet ; coesed* paraît dérivé de *coes*, « jambe », et indiquerait la forme du pain ; cf. en français moderne, *une flûte*. Cependant Pen. 4, *L. Rh.*, 394, a : talym o *vara gwynn* ac *ouuyl coesset yn y llenllicin*, et un morceau de pain blanc et de nourriture *de choix* dans son manteau. Faut-il lire *coethet* ?

Page 252, l. 12, trad. p. 132 : *a chynuydu*, leg. *a chynnydu ;* lady Guest traduit : *et il m'arracha*. Le sens propre est : *et il conquit, il ajouta à ses états*. Cf., dans la *Myv.*, la pièce intitulée : *Cynnydd Llewelyn mab Gruffudd*, p. 20, entre autres vers, le suivant : *Powys pan y cynnydwys ;* cf. *Mab.*, p. 89 ; *Myv. arch.*, p. 472, col. 1 ; 760, col. 1 ; *Ancient laws*, I, p. 444, etc. (Pen. 4, *L. Rh.*, 395 : *a chynnydu*).

Page 253, l. 5, trad. p. 133 : *y delut y ymwan ac ef*, se rapporte à ce qui suit ; lady Guest le rapporte à ce qui précède, et traduit comme s'il y avait *y ymwan amdanei ymardelwych o honei ;* elle le traduit inexactement par *appartenant à toi*. V. plus bas, p. 262, l. 17.

Page 254, l. 6, trad. p. 134 : au lieu de *ymda*, leg. *ymdan* (Pen. 4, *L. Rh.*, 397 : *ym dan*. — L. 7 : *to*, « faisceau, liasse » (Cf. Paulin Paris, *Romans de la Table ronde*, I).

Page 255, l. 15 : il manquait un mot au texte du L. Rouge ; il est donné par Pen. 4, *L. Rh.*, 398 : Dyvot *cof* a oruc y Ereint... — L. 21, trad. p. 135 : *a rywyr* = *a ry hwyr*, « et trop tard » ; cette expression n'a pas été comprise par lady Guest ; cf. *rywyr ydym yn kerdet*, Bown o Hamtwn, p. 167, l. 1.

Page 256, l. 4 : *y byrywyt ef*, « on le jeta sur » ; lady Guest : *il se jeta*.

Page 257, l. 12, trad. p. 138 : *gan dy uot yn gyffredin*... n'est pas traduit par lady Guest.

Page 258, l. 28, trad. p. 139 : *yd edyw* a le même sens que *ethyw*, « il est allé. »

Page 259, l. 4 : au lieu de *godrumyd*, j'avais proposé *godremmyd* (Richards, *Welsh Dict., vue, aspect*); mais Pen. 4 (*L. Rh.* 403) a aussi *godrumyd* (avec *r* pointé). Si on adopte *godrumyd*, c'est un. composé du préfixe *go*, avec sens diminutif, et de *trumyd*, dérivé de *trum*, dos, arête, *dos de colline*. *Go-dumyd* serait composé de *tum*, courbe : c'est une interprétation, peut-être, ou conjecture du scribe. *Godrumyd* peut être adjectif ou substantif ; comme substantif, il signifierait *petit tertre arrondi*. — L. 21, trad. p. 140 : lady Guest met dans la bouche de Gwenhwyvar les mots : *nyt atwaen inheu ef*, ce qui n'est pas exigé par le sens. — L. 25, trad. p. 140 : *pei na attei ;* lady Guest traduit : *quoiqu'il fût accompagné ; pei* ne saurait avoir ce sens.

Page 260, l. 26, trad. p. 142 : *rygyhurd* pour *rygyhwrd* (Pen. 4, *L. Ph.*, 405 : *rygyhwrd*).

Page 261, l. 2, trad. p. 142 : *kywilyd* est répété à une ligne d'intervalle dans le L. Rouge ; Pen. 4, *L. Rh.*, 406, donne correctement : *yn gymeint gwilid y ti arglwyd kyhyrdu gvarthaed a myvi athyhun*. J'ai traduit d'après ce texte. — L. 6, trad. p. 132 : au lieu de : *os marw vyd ynt*, leg. *os marw vyd ynten* (Pen. 4, *L. Rh.*, 406 : *os marw vyd ynteu*). — L. 9, trad. p. 142 : *yn oruodawc ;* pour le sens précis de ce mot, v. *Ancient laws*, I, p. 134, 138, 430, 702, etc. — L. 19 : *gorchymun, confier, ordonner de mener à, faire conduire à* (cf. *Ystoria de Carolo*

magno, p. 17 : *a orchymynnwys y garchar*). — L. 29, trad. p. 143 : *wraged in ; in* paraît de trop (Pen. 6, *L. Rh.*, 204 : *wraged*, heb y Gwenhwyvar, *ni* a awn.

Page 262, l. 4, trad. p. 144 : *hyrrwyd*, prob. pour *hyrwyd*. — L. 8 : au lieu de *dy warthrud*, le manuscrit Pen. 6, *L. Rh.*, 204, porte, avec raison, *dy diwarthrudyaw*. — L. 16, trad. p. 144 : *nat ymgystlynei ;* lady Guest traduit : *c'est pour l'arrogance d'Edern... que nous ne fûmes pas amis*. Pour le sens que nous donnons à ce mot, v. plus bas, p. 285, l. 6. — L. 18, trad. p. 144 : *ardelw ;* v. *Ancient laws*, I, p. 122, 150, 158, 162, 250, etc. ; cf., plus haut, *ymardelwych ohonei*. — L. 23, trad. p. 144 : *kytrettei ;* manuscrit de Hengwrt : *kyhyttrei ;* le sens, que l'on adopte l'un ou l'autre, est à peu près le même. — L. 25 : *ar rwym a wneyit yna*, cf. Pwyll, p. 21, l. 18. — L. 26 : *dewis ar holl wiscoed ;* lady Guest traduit inexactement : *et les habits de choix*.

Page 263, l. 1, trad. p. 145 : Pen. 4, *L. Rh.*, 408 : *amraval* wirodeu ; Pen. 6, *L. Rh.*, 204 : *amryfal wirodeu*. — L. 4 : *ar nos honno gyntaf y kysgassant y gyt ;* lady Guest traduit : *et, à partir de ce moment, elle devint sa femme*. — L. 6 : *a cheneuinaw a oruc... ar llys*, « elle fixa sa demeure dans la cour ; » *cynnefino* a le sens propre de *s'habituer à*. — L. 18, trad. p. 145 : *caru caru ;* il faut lire *caru* seul ; le manuscrit que le scribe avait sous les yeux devait porter à tort deux fois *caru ;* le manuscrit Pen. 6, *L. Rh.* 205, a *caru* seul.

Page 264, l. 4 : *camderwynu*, leg. *camdervynnu ;* le contexte montre qu'il s'agit des *bornes des États*. (Pen. 6. *L. Bl.*, 205, *kamtervynnu*). Cet exemple, avec beaucoup d'autres, montre que le scribe avait sous les yeux un manuscrit où *u* représentait *w* et *f* (= *v*). — L. 14, 15, trad.

p. 146 : *nal oed hawd... nyt oed hawd*, « s'il ne lui était pas facile de..., il ne lui était pas facile non plus » ; cf., p 262, *nal ymg... nyt ymadawn*. Pour *nad*, dans le sens de *si... ne*, cf. *Myv. arch.*, p. 466, *nad ymrodassei ;* cf. *Ancient laws*, I, p. 152. — L. 16, trad. p. 146 : le texte de Pen. 6 (*L. Rh.*, p. 205), justifie ma traduction : *ludyas y gevynderw y gynhal y gyfoeth ac y gadw y tervyneu*. — L. 26 : *dyhir*, « pénible » ; pour le sens, cf. Math ab Math, *Mab.*, p. 71, l. 19.

Page 265, l. 3, trad. p. 147 : *ac am hebryngyeit ;* je lis comme lady Guest, *ae* (Pen. 4, *L. Rh.*, 206 : *ae*). — L. 17 : *Elivri anawkyrd ;* lady Guest a mal lu *Elivri* et *Nawkyrd*. — L. 20, trad. p. 148 : lady Guest rattache *ac Edern uab Nud* à l'énumération ; le contexte montre clairement que c'est Gereint qui parle. — L. 30, trad. p. 148 : *a digawn y am hynny ;* lady Guest ne traduit pas *y am hynny*.

Page 266, l. 13, trad. p. 149 : au lieu de *ehalaethrwd*, leg. *ehalaethrwyd*. — L. 17 : au lieu de *y ymweleint*, leg. *y ymwelet* (Pen. 4, *L. Rh.* 413 : *y ymwelet*). — L. 28, trad. p. 149 : *nu y rodaf ;* il faut lire : *nw y rodaf ; nw* est une particule verbale indiquant le présent ou le futur, dont il y a, dans le *Livre Noir* particulièrement, plusieurs exemples. Le scribe a encore eu ici une écriture *nu* pour *nw*, qu'il n'aura pas su interpréter, cette particule étant hors d'usage de son temps. Il semble que, dans d'autres passages, *nu* ait bien la valeur de *maintenant*.

Page 267, l. 3 : *ac y ovyn y bawb ;* lady Guest : *et chacun demanda*, ce qui est contraire à la construction (*et pour demander à chacun*). — L. 14, trad. p. 150 : *ae bar ae enniwet*, n'est pas traduit par lady Guest. — L. 23, 24, trad. p. 151 : *or a erkyttyo onadunt dyuot*

attaf ; lady Guest : *qui sont convenus de venir vers moi.* Pour le sens d'*erkyttyo*, v. Kulhwch et Olwen, note à la page 103, ligne 20.

Page 268, l. 1 : *ac o'r gorthrymha gouut arnat ;* lady Guest : *et si tu as quelque embarras ; gorthrymhu* a un sens beaucoup plus fort ; v. la note à Kulhwch, p. 104, l. 5, sur *gwrthrwm*. — L. 4 : *a chyvarwydyt o oreugwyr;* lady Guest traduit : *et des guides expérimentés et les principaux...* comme s'il y avait *a* au lieu de *o*. — L. 15, trad. p. 152 : *a dalei aruot yn y erbyn ;* lady Guest : *qui valût la peine d'être combattu*, comme si *dalei* était pour *talhei*. *Aruot* n'est pas traduit ; ce mot a le sens de *moment opportun, temps, occasion*, et aussi un sens analogue à *gorvod*, « vaincre ». Pour le sens que j'ai adopté, cf. Mab. p. 191, ligne 4 (cf. *diarvot, Myv. arch.*, 527.2). — L. 20 : *ae hela ae digrifwch* ne semblent pas à leur place à cet endroit : ils devaient venir après *namyn hynny* avec quelques mots perdus.

Page 269, l. 15, trad. p. 153 : lady Guest a traduit *kyffroes* comme s'il y avait eu *deffroes*. — L. 17 : *yscaualwch hebdaw ef ;* lady Guest : *et la société d'un autre*. Pour le sens d'*yscavalwch*, v. la note à Owen et Lunet, p. 178, l. 6. Le sens paraît être : *vie solitaire, en dehors de lui*. — L. 26, trad. p. 153 : *ac y gyt a hynny or byd ;* lady Guest : *et alors il te sera facile...*, traduction impossible à justifier, qui supposerait *ac yna y byd* au lieu de *ac y gyt a hynny or byd*. *Kyn ysgaualhet* est aussi inexactement traduit par : *il te sera facile de...; ysgavalwch*, l. 27, n'est pas traduit.

Page 270, l. 6, trad. p. 153 : *wrth nat wyt wr di ;* lady Guest : *parce que tu n'es pas assez fort pour*, paroles peu vraisemblables dans la bouche d'Erbin ; de plus, le sens

littéral ne s'y prête pas. — L. 8 : *ath gyghoro nu mab*, leg. *ath gyghoro uu mab : uu = vy* ou : ath gyghoro *nu vy mab*. — L. 30, trad. p. 154 : au lieu de *a chyt ymlado a mi*, leg. *a chyt ym lado i ;* Pen. 4, *L. Rh.* 419 : *a chyt ym latho mi* ; Pen. 6, *L. Rh.* 210 : *a chyt am lladho mi.*

Page 271, l. 6 : *y teu* : lady Guest y a vu une deuxième personne du futur du verbe *tewi*, ce qui est difficile et contraire à la construction (Pen. 4, *L. Rh.* 419 ; Pen. 6, *L. Rh.*, 210, ont : *y teu*, aussi). *Teu*, comme verbe, est une 3e pers. du sg. On le trouve comme 2e pers. : *ony deu di* (*Ystoria de Carolo magno*, p. 80). Cf. Pen. 4 (*L. Rh.* 421) : *na theu di*. Pen. 6 (*L. Rh.*, p. 211 : *na thewy ti*). Mais ici, il n'y a pas le moindre doute qu'il ne s'agisse du pronom possessif : *y teu* ; v. traduction, p. 155.

Page 272, l. 20, trad. p. 157 : *y teu ;* lady Guest traduit comme précédemment, p. 146, l. 6. — L. 22 : au lieu de *ysgaelu*, leg. *ysgaelus*. (Pen. 4, *L. Rh.*, 421 : *yscaylus*).

Page 273, l. 13, trad. p. 158 : *y teu*, même contresens de lady Guest que p. 272, 20 ; 271, 6. — Au lieu de *bellac*, leg. *bellach*. — L. 23 : au lieu de *ffroeuolldrut*, leg. *ffroenvolldrut*. — L. 26 : au lieu de *dyvol*, Pen. 6, *L. Rh.* 212, a *dovot*, qui est préférable. Cf. *Mab.*, p. 22, l. 11.

Page 274, l. 14, trad. p. 159 : *ar un weith honn ar ureint rybud itt mi ae gorchymynnaf ;* lady Guest : *et cette fois je te l'ordonne d'une façon toute spéciale. Ar vreint* ne paraît pas avoir ce sens : cf. *ar vreint porthawr*, « comme portier ». *Mab.*, p. 162, l. 8. — L. 16 : *athost oed* (il eût été dur) ; lady Guest : *et il lui était pénible. Oed*, dans le sens conditionnel, est d'un emploi fréquent ; ce sens, ici, est déterminé par *pei as gattei*. — L. 18 : j'adopte la leçon de Pen. 6, *L. Rh.* 212 : *ar coet a gerdassant*. — L. 22 : *trossi yr coet ;* lady Guest : *sortir du bois*,

contresens évident ; il eût fallu, pour cela, *trossi o'r coet.* — L. 29, trad. p. 160 : *a phan welas hi awr dyd*, leg. *wawr dyd*. (Pen. 6, *L. Rh.* 274; *wawr dyd*).

Page 275, l. 15, trad. p. 160 : *ac ny wydynt beth ;* ajoutez *oed*, comme le portent Pen. 4 et 6.

Page 277, l. 1, trad. p. 162 : au lieu de *kynn dy unet*, leg. *kynn vy mynet* (Pen. 4, *L. Rh.* 477 ; Pen. 6, *L. Rh.* 214 : *kynn vy mynet*). — L. 2 : *yd aet*, leg. *yd aeth.* — L. 7 : *pan ercheisi ytti dyuot* paraît de trop ici : Pen. 6 ne l'a pas (*L. Rh.*, p. 214). — L. 11, 12 : *y chwinsaf ;* lady Guest : *ce soir.* Les dictionnaires donnent, en effet, ce sens aussi à ce mot (cf. Bown, p. 145, XXVII) : mais le sens de *bientôt*, que donne entre autres le dict. de Salesbury, paraît ici plus naturel. — L. 14 : *y gws*, leg. *y gwas.* (Pen. 4, *L. Rh.* 427 : *gwas*). — L. 24, trad. p. 163 : *urdawl* a ici un sens précis ; il a le sens de *sacré* (chevalier) : cf. Peredur, *Mab.*, p. 197, l. 23 : vymam a erchis ymi dyvot ym *urdaw* yn *varchawc* urdawl.

Page 278, l. 5, trad. p. 163 : *megis ar didawl ;* lady Guest ne traduit pas *megis.* — L. 9 : *gennyf i nu gerdet ; nu* paraît de trop ; Pen. 6 ne l'a pas ; le scribe a eu peut-être sous les yeux *genniu uu.* — L. 17, trad. p. 164 : *ac nyt aniwadalaf ;* le texte de lady Guest n'avait pas *nyt*, ce qui l'a obligée à donner à l'expression un tour exclamatif.

Page 279, l. 16, trad. p. 165 : *nu a dylyych ;* voy., pour *nu*, la note à la page 266, l. 28 ; le texte de lady Guest porte *uu ;* elle n'a pas traduit ces mots.

Page 280, l. 2 : *Dwnn ;* lady Guest : *Dwrm.* — L. 3 : *ar dalym odyma* n'est pas traduit par lady Guest. — L. 21, trad. p. 155 : *yr a ostecker arnat ti* , lady Guest : *en dépit de mes ordres ; gostegu* a le sens propre d'im-

poser silence et aussi de proclamer. Cf. traduction, 3, p. 50 et notes critiques. — L. 22 : Pen. 4, *L. Rh.* 4, 432, a correctement en plus : *nyt rybud genyf y teu a thaw wrthyf* (Pen. 6, *L. Bl.* p. 216, *id.*). Je l'ai introduit dans ma traduction. — L. 30, trad. p. 167 : *yn y gyveir honno*, n'est pas traduit par lady Ch. Guest.

Page 281, l. 23, trad. p. 168 : *ae ;* Pen. 6, *L. Rh.*, 217, porte *ac*. — L. 25, trad. p. 168 : *ar y dwrr :* leg. *ar y dir* (Pen. 6, *L. Rh.* 217 *ar y dir*). — L. 26 : *ony mynynny*, leg. *ony mynny* ou *ony mynny di*.

Page 282, l. 4 : *erdrym ;* lady Guest traduit : *raboteux ; erdrym* a plutôt le sens de *beau à voir : dwy ael erdrym, Daf. ab Gwilym*, édit. de Liverpool, 1873, p. 10. — L. 23, trad. p. 169 : *amprytuerth ;* lady Guest : *difficile*. — L. 24 : *a chalettet y dyrnodeu a rodei ynteu ;* lady Guest : *malgré tous les efforts qu'il pouvait faire ;* il est clair qu'il s'agit des coups que donnait Gwiffret.

Page 285, l. 6, trad. p. 172 : *nyt ymgystlynaf wrthyt ti ;* lady Guest : *je ne ferai pas alliance avec toi ;* voy., sur ce mot, *Revue celtique*, VII, p. 406, note 5.

Page 286, l. 2, trad. p. 173 : *a chynnhwyllaw... ar hyt y ffordd ;* lady Guest : *et il le conduisit le long de la route ;* il faut probablement lire *cymhwyllaw*, « raisonner, argumenter » ; v. fr. *araisoner* ; *Kymhwyllaw* a aussi le sens de mentionner, parler de (Pen. 7, *L. Rh.*, 625 ; cf. L. Rouge, p. 217). — L. 7, trad. p. 173 : *hed*, leg. *hediw*. (Pen. 6, *L. Rh. : hediw*). — L. 21, trad. p. 174 : au lieu de *y uorwyn*, leg. *y uorynyon*, leçon de Pen 6, *L. Rh.*, 220. — L. 30 : *a phan oed gadarn y gnawt ;* lady Guest inexactement : *et quand il fut complètement rétabli*.

Page 287, l. 7, trad. p. 174 : *ynteu* serait à remplacer par *Gereint* ou à supprimer. — L. 26, trad. p. 164 : *ac*

arho ui yno y deuaf ; je lis avec Pen. 6, *L. Rh.* p. 221 : *ac arho ui yno, or deuaf.*

Page 288, l. 21, trad. p. 176 : *ac a gaf*, leg. *ac a garaf* (Pen. 4, *L. Rh.* 442 : *a garaf*).

Page 289, l. 4 : au lieu de *wely*, Pen. 6, *L. Rh.* p. 222 a *velly*. — L. 8, trad. p. 177 : au lieu de *a nawd*, leg. *anhawd* (Pen. 6, *L. Rh.* 222 : *anhawd*). — L. 20, trad. p. 178 : *mi a brofaf y allu ;* lady Guest : *je prouverai que je le puis ; profi* a plutôt ici le sens d'*essayer, mettre à l'épreuve.*

Page 290, l. 27, trad. p. 179 : j'ai traduit comme s'il y avait govut *arnat : arnat* manque dans le *L. Rouge*, mais se trouve dans Pen. 4, *L. Rh.*, 445, et Pen. 6, *L. Rh.*, 223. — L. 29, trad. p. 179 : *ny ellir dim wrth uynno Duw ;* lady Guest inexactement : *rien ne peut arriver sans la volonté de Dieu.*

Page 291, l. 13, trad. p. 180 : *a phenewnos*, leg. *a phethewnos* (Pen. 6, *L. Rh.*, 223). — L. 27, trad. p. 180, au lieu de *honno*, d'après le contexte, il faut lire *hon*, et à la place de *y honn, y honno* (cf. Pen. 6, *L. Rh.*, 223 : goreu itt gerdet *hon*, heb ef ; ot ey *yr hon issot*....).

Page 293, l. 1 : *dyn oth enryded ditheu* ; lady Guest : *personne de ton rang.*

Page 294, l. 28, trad. p. 184 : *ac yny canei ef varchawc am byryei ;* lady Guest : *à moins qu'il ne soit sonné du cor par le chevalier qui m'a vaincu. Yny* a le sens de *jusqu'à ce que.*

APPENDICE

I

Les triades historiques et légendaires des Gallois

(Cf. *Mab.*, I, p. 76-77).

Les triades jusqu'ici publiées peuvent se classer en trois familles distinctes. L'une est formée par les triades du *Livre rouge* ; elles ont été publiées en entier par John Rhys dans le *Cymmrodor*, tome III p. 52-63, et reproduites diplomatiquement à la suite des *Mabinogion*, dans l'édition des *Mabinogion* du *Livre Rouge*, de la page 297 à la page 309. On les trouve aussi dans la 2e édition de la *Myv. Arch.*, de la page 395 à la page 399 : les triades concernant les noms de l'île de Bretagne, de ses îles et des îles adjacentes, de ses cités, ont été laissées de côté. Les triades de la *Myv. Arch.*, 2e éd., de la page 391 à la page

394, du numéro 46 au numéro 77, moins les triades 47, 51, 52, 54, 56, 57, 58, 61, 62, 73, 74, sont d'une source très voisine de celle des triades du *Livre Rouge*, mais se présentent dans un ordre différent ; les triades 87 et 91 remontent aussi à la même source que le *Livre Rouge*. Celles que M. Egerton Phillimore a publiées dans le *Cymmrodor*, VII, II, p. 123-124, 126-132, sont identiques à celles du *Livre Rouge* ; le manuscrit de Hengwrt, nº 202, d'où elles sont tirées, est du commencement du XIVe siècle.

A la seconde famille appartiennent les triades imprimées par Skene, en appendice au tome II de ses *Four ancient books of Wales*, p. 456-465, avec traduction, d'après un manuscrit du XIVe siècle. On doit ranger dans la même famille les triades de la *Myv. Arch.*, 2e édit., p. 388-391, du nº 7 au nº 46, en exceptant les numéros 18, 27, 42, 43, 44.

La troisième famille se compose des triades imprimées dans la *Myv. Arch.*, 2e éd., de la page 400 à la page 417 ; il y en a 126 sur les 300 que contenait l'œuvre primitive. Ces triades ont été extraites, en 1601, d'un manuscrit connu sous le nom de *livre de Jeuan Brechva* (mort vers 1500), et d'un autre manuscrit appelé très improprement le *Livre de Caradoc de Lancarvan*, plus récent probablement que le premier. Ce sont les plus récentes et celles qui offrent le plus de traces de remaniements.

Les plus importantes sont celles du *Livre Rouge* et celles qui ont été publiées par Skene. Elles trahissent cependant, elles aussi, en plusieurs endroits, l'influence de Gaufrei de Monmouth, comme le commentaire le montrera. La première rédaction d'une bonne partie de ces triades a été probablement antérieure à Gaufrei, mais aucune des copies que nous en possédons ne nous l'a fidèlement conservée.

En maint endroit, je renvoie aux *Annales Cambriæ*. Lorsque je n'avertis pas, je reproduis le texte du *Harleian* manuscrit 3.859, publié par Egerton Phillimore dans le *Cymmrodor*, IX, I, p. 152-169 ; ces annales vont jusqu'à l'année 977. Le manuscrit est du commencement du XII^e^ siècle ; mais il est *absolument sûr* que la rédaction de ces *Annales* ne peut avoir été faite plus tard que la fin du X^e^ siècle (1). On peut en dire autant des généalogies de princes gallois que M. Egerton Phillimore a publiées à la suite des *Annales Cambriæ* (*y Cymmrodor*, IX, I, p. 169-183). Ce sont des documents d'une haute valeur, qui ne le cèdent point en importance aux *Annales Cambriæ* (2).

Pour éviter des redites, j'ai pris comme base le texte du *Livre Rouge*, en reproduisant en note les

(1) Voy. *y Cymmrodor*, IX, I, p. 144, 146, 147. Egerton Phillimore en donne d'excellentes raisons. La langue, à elle seule, des noms gallois suffirait. Le copiste du XII^e^ siècle n'était pas un Gallois.

(2) V. appendice II.

leçons des triades de source différente. A la traduction des triades du *Livre Rouge*, j'ai joint la traduction de celles des triades de Skene et de la *Myv. Arch.*, qui avaient un caractère indépendant et ne pouvaient pas en être considérées comme des variantes. Le texte des triades du *Livre Rouge* est, en certains endroits, altéré ; celui des autres triades n'a jamais été reproduit d'une façon sûre et avec critique. Aussi ai-je bien regretté de n'avoir pas à ma disposition l'édition des triades annoncée par MM. Rhys et Evans. Elle m'eût épargné bien des hésitations et sans doute plus d'une erreur. Le commentaire de ces triades est, pour bien des raisons, extrêmement laborieux et plein d'écueils. Les écrivains et commentateurs gallois sont très souvent des guides peu sûrs, et il n'est malheureusement pas toujours possible de contrôler leurs assertions, ce que j'ai toujours essayé de faire.

Je renvoie souvent aux notes de ma traduction des *Mabinogion*, avec l'abréviation *Mab.*, I ou II ; le chiffre qui suit indique la page. Lorsque le lecteur ne trouvera aucune indication à des personnages dont il n'a pas été question, c'est que le commentateur n'a trouvé rien à dire. Pour les autres, ils sont l'objet de renvois. S'il y avait quelque omission, l'index général placé à la fin du volume II la réparerait et guiderait le lecteur.

TRIADES DES CHEVAUX DU LIVRE NOIR DE CAERMARTHEN (1).

1. Trois chevaux de butin de l'île de Prydein (2); Carnavlawc (3), cheval d'Owein ab Uryen ; Bucheslwm (4) Seri, cheval de Gwgawn Cleddyvrudd (5) ; Tavautir Breichir (6), cheval de Kadwallawn ab Kadvan (7).

2. Trois *tom eddystr* (8) (chevaux) de l'île de

(1) Skene, *Four ancient books of Wales*, II, VIII. *Cf. Fac-simile of the Black book of Caermarthen*, par J. Gwenogfryn Evans, Oxford, 1888, fol. 14 ; du même auteur : *The Black Book of Carmarthen*, Pwllheli, 1907, p. 27-28. Pour ces triades, cf. plus loin les *Triades* correspondantes du *Livre Rouge*, nos 57-63. Les personnages dont il est ici question se retrouvent plus loin et sont l'objet de notices ou de renvois à des notes ou passages des *Mabinogion*. J'emploie la même orthographe que pour les *Mabinogion*.

(2) Voy. *Mabinogion* (traduction, tome I, p. 273, n. 5).

(3) *Carnavlawc*, aujourd'hui dans les dictionnaires a le sens de *pied fourchu* (*carnavlauc* = *carn-gavlauc*).

(4) *Bucheslwm : Buches* a le sens de *parc à bétail*, *lwm*, le sens de *nu*, *dépouillé*. Peut-être faut-il lire *Bucheslawn* (plus bas tr. 59 : *Bucheslom*), « qui a un grand parc, riche en bétail ».

(5) *Cleddyv-rudd*, à l'épée rouge.

(6) *Tavautir* doit-être lu *Tavawt Hir*, « langue longue, » et *Breichir*, *Breich Hir*, « bras long. »

(7) Le manuscrit donne simplement *Kadwallawn filius K.* (avec l'abréviation latine ordinaire pour *filius*).

(8) Les dictionnaires traduisent *march tom* par *cheval de corvée*. Ce sens ne paraît guère satisfaisant ici. Dans le *Mabinogi* de Gereint ab Erbin, Edern ab Nudd est monté sur un coursier *tomlyl*, mot à mot, *à la fiente abondante*, épithète évidemment louangeuse dans

Prydein : Arvwl Melyn (1) ; cheval de Pascen ab Uryen; Duhir Tervenhydd (2), cheval de Selyv ab Kynan Garwyn, Drudlwyd (3), cheval de Rydderch Hael.

3. Trois coursiers pétulants de l'île de Prydein : Gwyneu Godwff Hir (4), cheval de Kei ; Ruthyr Ehon Tuth Bleidd (5), cheval de Gilbert Kadgyffro ; Keincaled (6), cheval de Gwalchmei.

4. Trois coursiers alertes de l'île de Prydein ; Lluagor (7), cheval de Karadawc Breich-

l'idée de l'auteur, si on se rapporte au contexte. Il est probable que cela équivaut à *bien nourri, vigoureux*.

(1) Je lis *arvwl* (ms. *arwul*); *Arvwl* a le sens de très *grand*, très *fort* ; cf. v. ir. *ad-bol*, fort. C'est le nom de l'épée de Trystan ab Tallwch (v. Silvan Evans, *Welsh Dict.*). — *Melyn*, « jaune ».

(2) Ms *terwenhit*, qui, orthographiquement, en gallois moderne, équivaut à *tervenydd*. *Tervenydd* indique le moment du rut pour le bétail : se dit, d'après Davies, *d'une vache en rut*. *Du hir* signifie *noir long*.

(3) *Drudlwyd : drud*, « vaillant » ; *lwyd*, « gris, blanchâtre ».

(4) *Gwyneu* pourrait être un dérivé de *gwyn*, « blanc », mais est probablement ici pour *gwineu*, « brun, bai ». *Godwff Hir* équivaut à *gwddwv hir*, « cou long », aujourd'hui *gwddf, gwddw* ou *gwddwf*. D'après l'orthographe habituelle du *Livre noir* on attendrait plutôt *Gutuff* ou *Gutuw*.

(5) *Ruthyr* (= *rhuthr*), « élan impétueux » ; *chon* « sans peur » ; *tuth bleidd*, « trot de loup ». Skene donne à tort *blet* ; le manuscrit a *bleit* = *bleidd*.

(6) *Kein*, « beau » ; *caled*, « dur ». Peut-être : *au dos dur* ; *Kein* peut être dialectalement pour *cevn*. C'est le *Gringalet* français (*Geingalet*) : Il y a peut-être eu un doublet *Grin-galet* (*Crin-galet*, sec et dur).

(7) Paraît être composé de *llu*, « armée, troupe », et *d'agor*, « ouvrir. » *Agor*, en parlant des animaux, désigne aussi les mem-

vras (1) ; Melynlas (2), cheval de Kaswallawn ab Bely (3).

TRIADES DU LIVRE ROUGE.

5. Trois hommes ont eu la force d'Addav (Adam) : Ercwlf le Fort (Hercule) ; Ector le Fort (4) ; Sompson le Fort : ils étaient tous les trois aussi forts qu'Addav lui-même.

6. Trois hommes ont eu la beauté d'Addav : Absolon, fils de David ; Jason, fils d'Eson ; Paris, fils de Priav (Priam) : ils étaient tous les trois aussi beaux qu'Addav lui-même.

7. Trois personnes ont eu la sagesse d'Addav : Cado Hen (Caton l'Ancien) ; Beda et Sibli Doeth (Sibli la Sage, la Sibylle) : ils étaient tous les trois aussi sages qu'Addav lui-même.

8. Trois femmes se partagèrent entre elles trois la beauté d'Eva : Diadema, l'amante d'Eneas Yscwyd-

bres : *y pedwar agor*, « les quatre jambes de quadrupèdes » ; mais *agor* peut être pour *angor*, ancre. C'est une métaphore fréquente (*L. noir*, 59. II ; *Myv arch.*, 210. I, *L. Aneurin* 101,7.

(1) Le manuscrit ne donne que *Karadawc B*.

(2) *Melynlas*, « jaune-blanc, ou jaune-verdâtre. » Le *Livre Rouge* porte *meinlas*, « mince-blanchâtre ».

(3) Voy. plus bas, triade 57.

(4) Ces souvenirs troyens indiquent une rédaction postérieure à Gaufrei de Monmouth. Il est très remarquable que les généalogies du *Harleian ms.* de la fin du x^e^ siècle, fabuleuses en abordant l'époque romaine, ne remontent jamais à des ancêtres troyens.